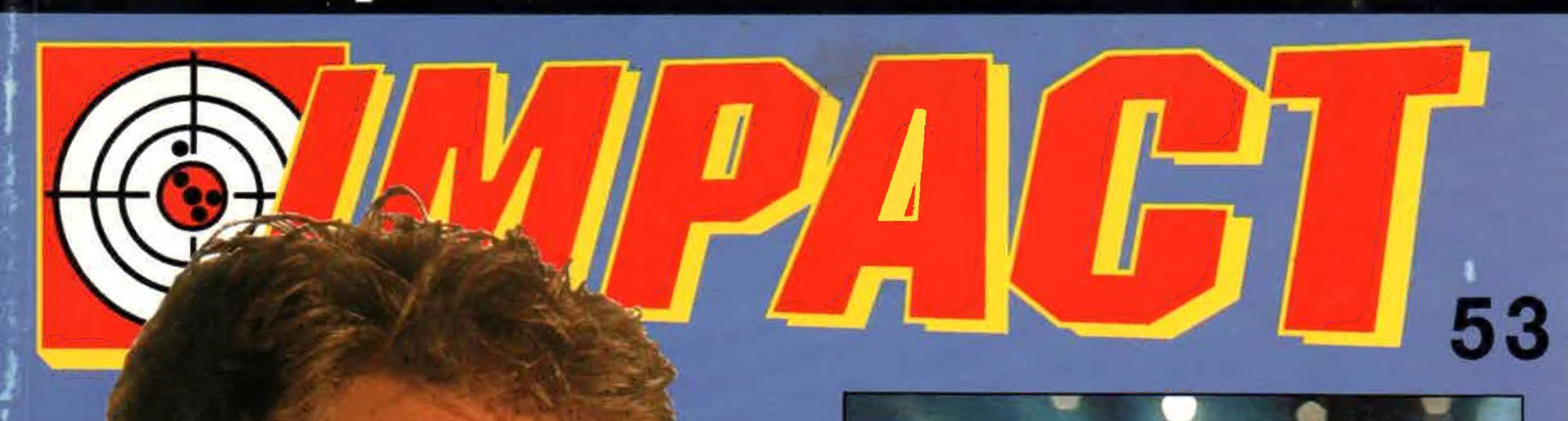
Tous les épisodes de la série animée **BATMAN** !



53

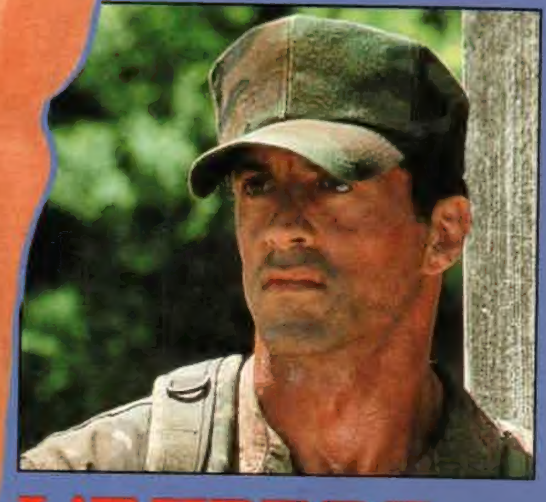


TIMECOP

Quand VAN DAMME voyage dans le temps !

TRUE LIES

Quand SCHWARZENEGGER se prend pour James Bond !



L'EXPERT

Quand STALLONE se parfume à la dynamite !

Suisse : 8 F - Espagne : 700 Pts
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Belgique : 180 FB

M 3226 - 53 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE

4 EXPRESSO

Jeff Bridges et Ellen Barkin dégainent dans un nouveau western sauce Hollywood, Robert Patrick se complait dans la série B musclée, Wesley Snipes saute en parachute en compagnie de la jolie Yancy Butler, Charlie Sheen joue, comme lui, les fils de l'air, Tim Roth interprète les liquidateurs de souche russe, Kevin Costner revient à un registre intimiste avant de piquer une tête dans **Waterworld**... En bref, que de bons petits plats sur le feu !

8 TRUE LIES, LE CAMELEON

Comment acheter les droits de **La Totale** et parvenir à un "James Bond" conçu sur mesure pour Arnold Schwarzenegger ? Un drôle de film qui ne compte pas parmi les grandes réussites du réalisateur de **Terminator** et **Abyss**. James Cameron répond aux accusations de racisme et de démarquage un peu trop facile de la comédie d'espionnage de Claude Zidi. Arnold Schwarzenegger et son partenaire Tom Arnold le soutiennent dans ses propos...

16 L'EXPERT

Sylvester Stallone, spécialiste en explosifs, contre la mafia. Un polar classique, prétexte à la rencontre torride d'une Sharon Stone peu avare de ses charmes et d'un Sly de ses muscles. Derrière la caméra : Luis Llosa, un artisan solide formé à la dure chez Roger Corman...

20 DANGER IMMEDIAT

Après **A la Poursuite d'Octobre Rouge** et **Jeux de Guerre**, une nouvelle aventure de Jack Ryan, alias Harrison Ford, fin limier de la CIA contraint à se déplacer sur un terrain miné par des trafiquants de drogue. L'Australien Phillip Noyce, loin de son **Calme Blanc**, explique l'art de mentir en politique sans se compromettre, l'art d'être un héros et d'aimer ses charentaises, l'art de construire un morceau d'anthologie d'après quelques opaques lignes de scénario.

24 TIMECOP

Désormais, Van Damme sévit à toutes les époques. Dans un créneau qu'il n'avait fréquenté qu'à deux reprises (**Cyborg** et **Universal Soldier**), le Belge violent emboîte le pas à Arnold Schwarzenegger et Sylvester Stallone. Dans une drôle de machine héritée de Herbert George Wells, il patrouille le temps sur plusieurs siècles et veille au bon cours de l'Histoire. En bonus, l'avant-première du Van Damme suivant, **Streetfighter**, d'après un jeu vidéo particulièrement musclé qui compte des adeptes fanatiques.

28 PULP FICTION

Empoignade des rédacteurs de cette vénérable revue autour de la dernière Palme d'Or cannoise. Pesant, long, verbeux pour ses détracteurs, euphorisant, jouissif, imaginatif et anthologique pour ses partisans, **Pulp Fiction** alimente la polémique autour des talents du wonder-boy Quentin Tarantino. Lui-même répond à quelques questions avec la passion qui le caractérise.

32 Dossier BATMAN : UNE SERIE TRES ANIMEE !

Une série unique de dessins animés à la gloire du plus fameux, du plus sombre des super-héros. Une véritable passion pour le personnage, de l'imagination, des scripts souvent intelligents, une esthétique souvent à la hauteur... Guide des 65 épisodes de la première saison, passage au crible des différents aspects de la réussite et avant-goût d'une deuxième fournée de la série.

40 ACTUAS

Pas grand chose à se mettre sous la dent. Un thriller cochon raté de la première à la dernière image (**Color of Night**), un pamphlet controversé sur la starification médiatique des serial-killers (**Tueurs Nés**) et, pour équilibrer positivement la balance, un bon polar pyrotechnique (**Blown Away**).

42 PRESSE ZAPPING & CHOUMCHOUM

Dans le collimateur de Zébulon, les imprudents qui ont bêtement assassiné **Killing Zoé** sous prétexte de morale et de décence. Ils en prennent plein la gueule, preuves à l'appui. Pendant ce temps, le volumineux John Choumchoum trie sur le volet les informations les plus croustillantes concernant vos stars de chevet.

44 FILMOGRAPHIES

Carrière monstre et éclectique pour l'ex-jeune premier John Saxon, tour à tour redoutable voleur de vedette, allié de Bruce Lee et pilier du polar italien. Carrière bizarre, tantôt ambitieuse, tantôt minable pour le répliquant de **Blade Runner**, Rutger Hauer.

47 VIDEO

Les bons films ne pleuvent pas ce bimestre. Encore beaucoup d'arts martiaux (**Rage and Honor 1 & 2**, **L'Oeil du Dragon**, **American Yakuza**...), deux westerns (**La Ville sans Loi**, **La Revanche de l'Ouest**), des polars (**Blue Ice**, **Feu à Volonté**), des thrillers torrides (**Dangerous Touch**, **La Rançon du Désir**)... Et heureusement, le remarquable **Romper Stomper**, description impitoyable de la condition de skinhead en Australie.





TRUE LIES, LE CAMELEON : P. 8.

IMPACT 53, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier **maquette** Vincent Guignebert
composition Pulp Guys from Mansart Street **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP
dépôt légal Octobre 1994 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°53** tiré à 60 000 exemplaires
remerciements Marc Bernard - Sophie Brassier - Cori Cascante - Carole Chomand - Claudia Coles - Jeff Conner - Christophe Deshoux - Françoise Dessaigne - Laurent Erre - Sylvie Forestier - Sandrine Lamantowicz - Laurence Laurelut - Etienne Lerbret - Karlina Martin - Elizabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Yolande Michelin - Christine Nicolay - Serge Samson - Jean-Pierre Vincent - Jean Veidly

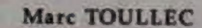

dossier BATMAN, LA SERIE ANIMEE : P. 32.


DANGER IMMEDIAT : P. 20.


TIMECOP : P. 24.

EDITO

Vraiment bravo à *France 2* pour s'aligner sur *TF1* en ce qui concerne le charcutage des films de cinéma ! Bravo de compresser le beau cinémascope du **Guet-Apens** en un format carré des plus réducteurs, une fois passé le générique évidemment. Bravo aussi pour grapiller quelques précieuses secondes en coupant net les génériques de fin. De **La Bataille de Midway**, on plonge en pleine pub pour tampons périodiques. Super, vraiment. Bravo encore de se poser la question : "Faut-il ou non alléger **L'Amant** de sa séquence la plus chaude pour ne pas troubler l'audience du prime-time ?". Les responsables de ce secteur de la chaîne oublient que quatre millions de personnes sont déjà allées s'encanailler avec snobisme au film de Jean-Jacques Annaud, en version intégrale... Continuez, messieurs-dames de F2 et rejoignez le club des fossoyeurs de l'intégrité du cinéma à la télévision. Sur *France 2* sévit Jean-Luc Delarue dont les prétentions sociologiques n'ont d'égal que la démagogie. Son émission "Ca se discute" condamne les images violentes devant un parterre de téléspectateurs gagnés à sa cause. Les dés étaient pipés et le résultat des courses imprimé d'avance. "Les images violentes, ce n'est pas beau, na ! C'est dégoûtant, dégueulasse et ça pervertit les âmes pures !". Pensez donc, un débat vain pour aboutir à ce prévisible consensus que personne ne se permet de contester devant les caméras de la chaîne publique. Et pour cause, les invités et intervenants étaient recrutés après qu'on se soit bien assurés de leur opinion sur le sujet. Des opinions que de zélés collaborateurs du monsieur Loyal peuvent forcer un tout petit peu dans la direction désirée, de manière à ce qu'aucune voix discordante ne vienne troubler l'inutilité du débat et, du coup, chambouler des idées reçues allègrement brassées ici. Evidemment, les intervenants qui ne correspondent pas au profil recherché, ceux qui osent penser ce que l'audience n'a pas forcément envie d'entendre, ceux qui risquent de mettre en difficulté un animateur assuré du contrôle de l'émission, ne sont simplement pas conviés. De l'art et la manière de donner l'illusion de la démocratie, du pluralisme et de la liberté d'expression, en s'assurant dans les coulisses l'approbation du plus grand nombre par des conclusions politiquement correctes jusqu'à la nausée. "Ca se discute" donne vraiment envie de bourrer le pif aux falsificateurs, aux démagogues. Démagogue rimant harmonieusement avec gogue, restons dans les lieux d'aisance avec **Leon** dont l'auteur, Luc Besson, se dit cinéaste français un jour, apatride le lendemain, selon la candidature, retenue ou pas, de son film aux Césars. En outre, le réalisateur du polar pédophile défend son art en dénonçant le "filmer vieux" de Clint Eastwood. Rendez-vous dans dix ans Mr. Besson ! Et pour ce qui est de prendre des rides, un coup d'œil sur **Subway** dix ans après sa sortie ne vous pas donne pas forcément raison. Par contre, **L'Homme des Hautes Plaines** du grand Clint, 1972, résiste sans mal aucun à l'épreuve du temps.


Marc TOULLEC

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

■ Wesley Snipes & Yancy Butler dans DROP ZONE ■

Le fils de l'air

Conforté par le succès (aux Etats-Unis surtout) de **Passager 57** et **Demolition Man**, Wesley Snipes persiste dans le film d'action. Sous la tutelle de John Badham (**Tonnerre de Feu, Comme un Oiseau sur la Branche**), l'ex-dealer de **New Jack City** personnifie Pete Nessip, un marshall chargé d'escorter Earl Leedy, pirate de l'informatique, jusqu'à une prison fédérale. Lors du transfert, dans un 747, des inconnus kidnappent le captif et filent à l'anglaise en parachutes. Dans l'opération, le frère de Nessip trouve la mort. Soucieux de se faire justice et de remettre la main sur le disparu, Nessip mène l'enquête dans des écoles de parachutisme et des démonstrations aériennes. Secondé par la jolie Jessie Crossman (Yancy Butler, copine de Van Damme dans **Chasse à l'Homme**), Pete Nessip finit par localiser dans les marais de Floride Ty Moncrief (Gary Busey dans un emploi proche de celui qu'il tenait dans **Piège en Haute Mer**), un malfrat commandant une escouade de paras. Son objectif : utiliser les talents de Leedy pour se permettre de pénétrer l'espace aérien le plus surveillé du monde, à savoir celui de la Maison Blanche...

Dans un rôle initialement prévu pour Steaven Seagal, Wesley Snipes s'adonne à des pirouettes aériennes dignes de **Point Break**. Opération réussie grâce à des effets spéciaux invisibles et au professionnalisme de comédiens qui ont suivi un entraînement spécial avant de grimper à quelque 15.000 pieds d'altitude.

Après **Drop Zone**, pour changer d'air, Wesley Snipes s'est rabattu sur un personnage de travelo new-yorkais dans **To Wong Foo** de Biban Kidron, auprès de Patrick Swayze et John Leguizano. Après le parachute, la jaquette ! Egalement sur les tablettes du comédien : **Black Ice**, dans lequel il enfilera le smoking d'un James Bond noir.

Pour l'amour du B !



■ Robert Patrick dans HONG KONG' 97 ■

La notoriété de **Terminator 2** n'a guère servi à vitaminer la carrière de Robert Patrick, l'impressionnant T-1000 multiforme et liquide. Dans la série B il était, dans la série B il continue d'être. Le bide de **Fire in the Sky** (l'histoire "vraie" de l'enlèvement d'un bûcheron par des extraterrestres), une production *Universal*, le cantonne donc à des productions modestes, principalement destinées au marché vidéo. Ainsi peut-on déjà trouver en Angleterre **Cool Surface**, un thriller chaud où l'ex-adversaire de Schwarzenegger copule avec la dernière Loïs Lane en date, Terri Hatcher. Dernièrement, Robert Patrick est rentré dans les basques du parfait petit justicier. Avec **Zero Tolerance** de Joseph Merhi, dans la peau de l'agent du FBI Jeff Douglas, il élimine les cinq parrains et trafiquants de drogue, coupables du meurtre de sa famille. Un film béni par Charles Bronson. Ensuite il y a **Hong Kong' 97**, une réalisation Albert Pyun, dit "Le Speed". Là, Robert Patrick démarque sous la pression de son metteur en scène les plus romantiques héros de John Woo, Chow Yun Fat d'abord, dont il emprunte les longs manteaux et les talents surréalistes dans le maniement du flingue. Eh oui, dans ce polar aux confins de la politique-fiction, Robert Patrick incarne Reg Cameron, un liquidateur à la solde d'une puissante multi-nationale. Sa dernière mission, abattre un général de l'Armée Rouge, le met dans de sales draps. Trahi par les siens, il doit se faufiler sous le tir croisé des militaires, des flics et des Triades. Seul contre tous. Albert Pyun ne se gêne pas pour repomper allègrement la chorégraphie des gunfights de John Woo, à grand renfort de ralentis, de duels homériques, de silhouettes dansant littéralement sous les impacts de balle. Un film-carbone oui, mais où Robert Patrick fait plutôt bonne figure.

Notre homme achève actuellement le tournage de **Decoy**, signé Victor Rambaldi, aux côtés de Peter Weller et Charlotte Lewis, où il s'agit pour un ancien des services secrets de protéger la fille de son ex-boss d'une bande de mercenaires high-tech. A Robert Patrick de jouer le vilain de service !



EXPRESSIMO

● Pour son très attendu retour, 007 prend déjà du retard. Pierce Brosnan attend donc que le scénario de **Goldeneye** soit corrigé faute de ne pas avoir totalement satisfait le réalisateur Martin Campbell et la production. Les ennuis de Bond concernent également le choix de la girl-chef de service, le top-model Elle McPherson ayant été recalée après une piètre audition. Premier tour de manivelle dès le tout début de janvier 95. **Goldeneye** ne pointera donc pas du Walter PPK avant le début de l'année suivante.

● L'aventure **Cutthroat Island**, le film de flibustiers de *Carolco*, continue. La production vient de choisir Matthew Modine au détriment de Gabriel Byrne pour tenir le rôle abandonné par Michael Douglas. Après quelques tergiversations, Geena Davis et son mari, le réalisateur Renny Harlin, ont repris leur poste. Christopher Walken devrait figurer en bonne place dans cette méga-production d'aventures maritimes dont le tournage démarre ces jours-ci à Malte et se poursuivra en Thaïlande.

● Du monde sur l'adaptation du roman de chevalerie "Ivanhoé" de Walter Scott. La firme *New Line* mitonne un **Ivanhoé** que Renny Harlin devrait mettre en selle. Du côté d'*August Entertainment*, on s'apprête aussi à guerroyer pour une noble cause, à croiser le fer dans un autre **Ivanhoé** dont le réalisateur est l'Allemand Uli Edel (**Body, Dernière Sortie avant Brooklyn**). Après les **Christophe Colomb** et les **Robin des Bois**, les films d'aventures historiques continuent de susciter des convoitises aussi brutales qu'opportunistes.

● Un personnage d'envergure pour Michelle Pfeiffer, celui d'une femme-flic au service de la Brigade des Stupéfiants. Production *Columbia*, **The Ice Queen** s'inspire d'un article paru dans le magazine *Working Girl* et consacré à Heidi Landgraf, casseuse de dealers le jour et maman d'un gros bébé la nuit. Sigourney Weaver et Holly Hunter seront elles aussi du bon côté de la barrière dans **Copy Cat** de Jon Amiel dans lequel elles seront respectivement une femme-flic et une scientifique sur les traces d'un serial-killer.

● Sans doute revigoré par le succès de **TimeCop**, Van Damme relance sérieusement la production de **The Quest**, sa saga des arts-martiaux. En plus de Roger Moore dans le rôle du méchant, le Belge castagneur envisagerait bien Madonna au générique. Reste à savoir si la chanteuse aux petites culottes volantes s'intéressera aux grands écarts et coups de tatanes du kickboxer bruxellois !

● Le réalisateur Sidney Lumet (**L'Avocat du Diable, Contre-Enquête**) travaille à la mise en image d'une histoire des plus inquiétantes, celle de **A Man with a Football**, dans laquelle un scientifique passablement timbré vole au Président des Etats-Unis la valise qui contient tous les codes et commandes du système d'armement nucléaire du pays. Excitant. Espérons que le cinéaste du **Prince de New-York** et de **La Colline des Hommes Perdus** soit dans ses bons jours, car notre homme est connu pour réussir un film sur deux.

● Dolph Lundgren n'est pas l'acteur le plus chanceux du moment. Il signe pour **Penthalon** de Bruce Malmuth et découvre en arrivant sur le plateau que le budget a été amputé de moitié. Du coup, le film s'avère tellement Z que même les distributeurs vidéo rechignent à le distribuer. Le géant suédois misait gros sur **Meltdown** d'après un scénario de John Carpenter, une histoire de terrorisme au nucléaire. Une semaine après le début des prises de vues, le tournage est brutalement stoppé par une très alambiquée procédure juridique. Du coup, son réalisateur John Dahl (**Kill me Again, Red Rock West**) se dirige sur le remake du **Niagara** avec Marilyn Monroe. Dolph Lundgren, de son côté, se jette sur **The Shooter** réalisé par Ted Kotcheff (**Rambo**). Bien que tourné à Prague, l'intrigue de **The Shooter** se déroule principalement à Paris où un policier américain traque un assassin. Une variante sur le thème d'**Un Shérif à New York** ou une version musclée de **Frantic** ?

● Un projet de western pour John McTiernan : **Blind Man's Buff** contant les déboires de deux évadés dans le Wyoming de la fin du 19ème siècle.

● Epuisé par l'après-**Pulp Fiction**, Quentin Tarantino s'offre une année sabbatique. Les grandes vacances ? Pas tout à fait car le petit génie du dialogue à l'emporte-pièce se repose en jouant dans les films des autres. Ainsi, après sa tirade sur l'homosexualité des pilotes de **Top Gun** dans **Sleep with Me**, il incarne un mafioso en fonction à Las Vegas dans **Destiny Turn on the Radio** de Jack Baran. Egalement sur ses tablettes : un polar loufoque de la française Virginie Thévenet où sa partenaire sera Charlotte Gainsbourg, la comédie sentimentale **Somebody to Love** d'Alexandre Rockwell dont les vedettes invitées se nomment Harvey Keitel et Steve Busceni, deux des malfrats de **Reservoir Dogs**.

Un maître ès-crime !



■ *Robert Chapin dans* RING OF STEEL ■

Les kickboxers et autres ténors du ring étant à bout de souffle, les producteurs de séries B recherchent d'autres filons bon marché. **Le Maître d'Arme** avec Lorenzo Lamas ayant connu une belle carrière dans les vidéo-clubs, la firme *Shapiro Glickenhaus* s'aligne avec **Ring of Steel** de David Frost qui reprend exactement tous les stéréotypes en vigueur dans les sous-**Kickboxer**, à la seule différence que son film met en scène des as du fleuret. Le champion de **Ring of Steel** se nomme Alex Freyer, médaillé olympique, qui tue accidentellement un adversaire. Totalement anéanti par la tragédie, il accepte d'exercer son art dans des tournois clandestins présidés par un énigmatique Man in Black. Manipulé par ce funeste Monsieur Loyal, Alex connaît quelques états d'âme lorsqu'on lui demande d'embrocher à mort les participants de ces nouveaux jeux du cirque... Bien sûr, **Ring of Steel** a très peu de chances de faire oublier l'excellent et méconnu **Par l'Epée** de Jeremy Kagan.



■ *Gary Kasper dans* RING OF STEEL ■

La petite Russie...



■ *Edward Furlong dans* LITTLE ODESSA ■



■ *Tim Roth dans* LITTLE ODESSA ■

La Mafia, la pègre irlandaise, la pègre latinos, la pègre juive, les Triades et les yakuzas importés, les gangs blacks... Le cinéma américain n'a pourtant pas exploré de fond en comble les branches ethniques du crime organisé. Manquait la Mafia Russe, dite Organizatsiya, en activité dans les faubourgs de New York. De souche juive russe, James Gray (27 ans) décrit cette communauté dans **Little Odessa**, un polar qui ne cherche nullement à dissimuler l'influence du **Rocco et ses Frères** de Luchino Visconti. Son funeste héros : Joshua Shapira (Tim Roth), un tueur. Glacial, rageur, méthodique, il exécute ses contrats sans états d'âme, sans haine, avec tout le professionnalisme que ses commanditaires attendent de lui. Un jour, une mission le pousse dans le quartier de son enfance, là où vit un père (Maximilian Schell) qui l'a banni. Sa mère (Vanessa Redgrave) agonise d'une douleur au cerveau. Avant de mourir, elle implore Joshua de prendre soin de son fils cadet, Reuben (Edward Furlong). Mais les rues de Little Odessa ne sont déjà plus très sûres pour Joshua car son vieil ennemi, Volkoff, dont il a jadis éliminé le fils, sort les flingues...
Excellent petit polar à la manière de Martin Scorsese récompensé du Lion d'Or au festival de Venise, **Little Odessa** sortira le 5 janvier prochain dans l'hexagone.

TV

○ Pas mal de nouveautés sur les chaînes américaines cet automne. L'événement, c'est le démarrage d'***Emergency Rescue***, une série policière écrite et produite par Michael Crichton. Pour autant, pas de dinosaures en vue dans ce polar urbain. ***M.A.N.T.I.S.***, la série de SF créée par Sam Raimi, a démarré le 26 août sur *Fox*. Autre nouveauté *Fox*, ***Fortune Hunter***, une série très "bondienne" qui met en vedette le débonnaire agent secret Carlton Dial. Le héros ressemble à Sean Connery mais le ton est plutôt proche de la gentille comédie.
En France, à défaut d'une révolution, on connaît un léger frétillement. ***Robocop***, la série arrive le 23 octobre sur *M6*. Ce sera tous les dimanches à 19 h en remplacement d'***Aux Frontières du Réel***. ***Les Aventures du Jeune Indiana Jones***, initialement prévue le samedi après-midi sur *TF1*, s'est fait lourder des programmes au profit d'une énième rediffusion de ***21, Jump Street***. Heureusement, *Canal Jimmy* a saisi l'opportunité et proposera la série à ses abonnés à partir de la première semaine d'octobre.

○ Les amateurs de l'excellente ***New York Police Blues*** vont être cruellement déçus, car David Caruso quitte la série. Deux raisons à ce départ. L'officielle : il désire se lancer à fond dans une carrière cinéma. L'officieuse : il n'aurait pas obtenu l'importante rallonge de salaire demandée pour la seconde saison. Il sera quand même dans les six premiers épisodes de la saison, histoire de ménager une belle sortie à son personnage. C'est Jimmy Smits (l'avocat latino de ***La Loi de Los Angeles***) qui le remplacera. L'annonce de son départ a dû perturber le jury des Emmy (les 7 d'Or US) puisque, alors que Caruso était donné grand favori pour le meilleur acteur, c'est son partenaire dans la série, Dennis Franz, qui a obtenu la statuette.

○ Avant d'endosser le smoking de James Bond, Pierce Brosnan joue un mari alcoolique, kidnappeur d'enfant et probablement meurtrier dans un téléfilm pour le câble **Don't Talk with Strangers**.

○ **Une Créature de Rêve**, le film de John Hughes où deux gamins idiots créent la femme parfaite avec leur ordinateur, est devenu un sitcom très prisé outre-Atlantique. Les adaptations de film en série sont monnaie courante aux USA, mais dans nos contrées, c'est du jamais vu. Plus pour longtemps. Charles Gassot, producteur avisé, va démarrer un sitcom basé sur **Priez pour nous**, succès français de l'été dans les salles. A quand un sitcom **Trois Hommes et un Couffin**, **La Vengeance d'une Blonde** ou **Les Visiteurs** ? Cela ne saurait tarder. Priez pour nous !

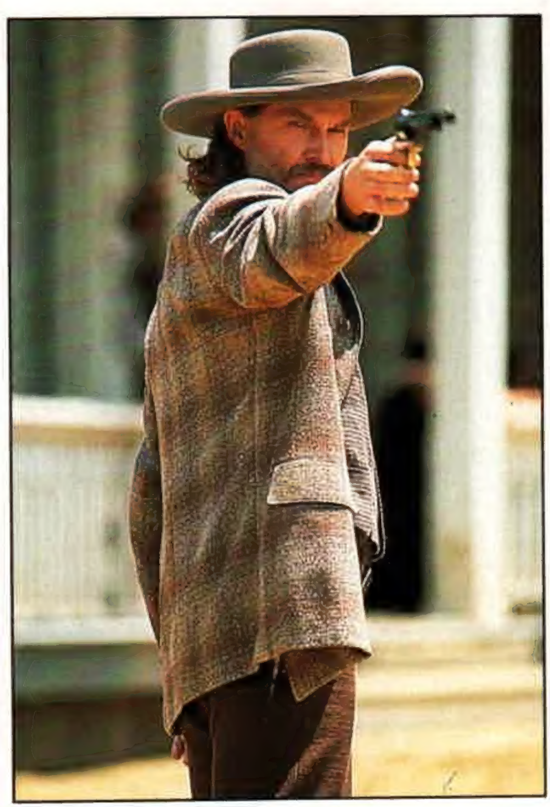
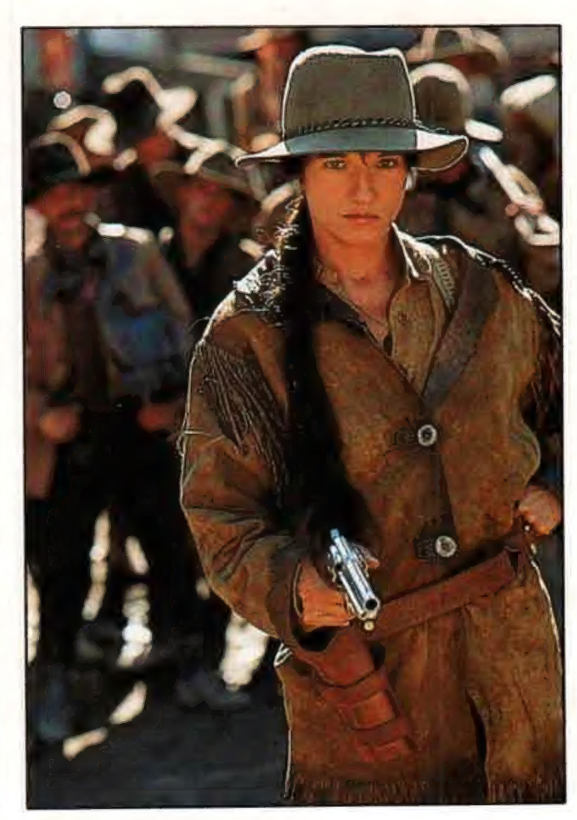
EXPRESSIMO

● **Zorro** est en train d'arriver, sous la bannière de Steven Spielberg, producteur, et de Mikael Solomon, réalisateur de **Kalahari**. Impossible, pour l'instant, de dire qui, entre Andy Garcia et Tom Cruise, mettra la cape et le loup du justicier masqué. Il est toutefois probable que Zorro, à un âge plus avancé, sera interprété par l'incontournable Sean Connery.

● **Cliffhanger** a réinstallé durablement Stallone au sommet du box-office. Logique donc que l'ex-Rocky/Rambo considère avec attention l'offre faite par *Columbia/Tri-Star*, à savoir un **Cliffhanger 2** où le fier montagnard aux tendons d'acier devra, cette fois, user de ses talents pour la grimpette afin d'éviter qu'un barrage n'explose et libère des millions de mètres cube d'eau dans une paisible vallée. Egalement en prévision pour Sly, une production Joel Silver, **Sandblast**, qui met en scène un ingénieur américain bataillant dans le désert iraquien contre un commando félon pour retrouver un missile nucléaire perdu après la guerre du Golfe. Mel Gibson est également cité parmi les vedettes possibles de ce thriller kaki.

● Bientôt partenaire de Robert de Niro dans le **Casino** de Martin Scorsese (qui hésita longtemps en elle et Traci Lords !), Sharon Stone aime décidément le cinéma français. Pour de mauvaises raisons ! Après avoir repris le rôle de Romy Schneider dans **Les Choses de la Vie** pour le piètre **Intersection**, elle pique aujourd'hui à Simone Signoret son personnage le plus troublant, celui de la comploteuse machiavélique des **Diaboliques** réalisé en 1954 par Henri-Georges Clouzot. La mise en scène revient à un jeune type sans talent particulier, Jeremiah Chechik (**Bon Appêtit Mama**, **Benny & Joon**).

● Du fait du triomphe de **Speed**, Keanu Reeves devient la coqueluche des producteurs avides de nouvelles "action stars". En plus de **Without Remorse** d'après Tom Clancy, le chéri de ces dames aligne deux nouveaux projets. Ce sont le western **Bitter Root** de John McTiernan, évocation de la fuite au Canada du chef indien Joseph devant la cavalerie américaine, et **Taking Liberty**, production Gale Anne Hurd depuis longtemps ajournée, que doit mettre en images Mick Jackson (**Bodyguard**). Là, il s'agit de la description du détournement, au 21ème siècle, d'une navette spatiale chargée de passagers. Le personnage que pourrait incarner Keanu Reeves doit fausser compagnie aux pirates du cosmos, façon Bruce Willis dans **Piège de Cristal**. D'ici un an, il devrait entamer le tournage d'un incontournable **Speed 2** !

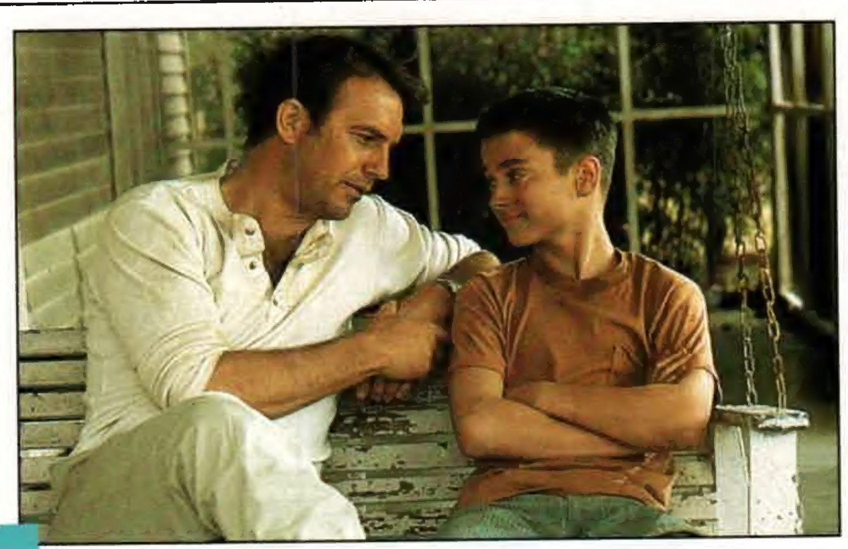
■ *Jeff Bridges & Ellen Barkin dans WILD BILL* ■

Plus rapide que son ombre !

La rouste de **Géronimo** n'a pas dégoûté Walter Hill du western. Après le rebelle indien, le cinéaste de **Long Riders** s'en prend désormais à James Butler Hickok, alias Wild Bill Hickok, légende de l'Ouest. Très soucieux de rétablir la vérité sur les mythes du Far West, Walter Hill suit donc les déboires de ce pistolero fameux, suivi par son biographe et ami, Charley Prince (John Hurt). Déjà héros d'une dizaine de films, d'**Une Aventure de Buffalo Bill** à **Little Big Man**, ce pistolero était à ce point célèbre de son vivant que des romans à deux sous entretenaient sa réputation. Cette réputation, celle du tireur le plus rapide du pays, lui valut d'attirer des flots de prétendants au titre, et de relever donc bien malgré lui tous les défis. Aux côtés de Jeff Bridges sous le tetson d'Hickok, Ellen Barkin tient le rôle de sa turbulente maîtresse, Calamity Jane, Keith Carradine porte la tignasse et les bacchantes de Buffalo Bill, Bruce Dern les colts d'un des adversaires malheureux, Will Plummer... Dans **Wild Bill**, c'est promis, Walter Hill n'abandonnera pas ses protagonistes à de longues tirades dialoguées à la **Géronimo**. Pas de rhétorique ici, mais des colts particulièrement bavards !

Costner news

Kevin Costner tourne beaucoup. Même si **Un Monde Parfait**, **Wyatt Earp** et sa production **Rapa Nui** (sorti par *Warner Bros* aux Etats-Unis avec une discrétion qui frise l'Art et Essai) n'ont pas connu les carrières escomptées, *Universal* mise sur lui le plus gros budget de l'histoire du cinéma pour **Waterworld**, le **Mad Max** aquatique de Kevin Reynolds. Le tournage est-il à peine commencé dans les lagunes d'Hawaï que les rumeurs les plus délirantes circulent déjà concernant un retard de sept semaines et des dépassements budgétaires impressionnants. Les mauvaises langues affirment déjà que **Waterworld** sera l'équivalent pour *Universal* des **Portes du Paradis** pour *Les Artistes Associés*.



■ *Kevin Costner & Elijah Wood dans THE WAR* ■

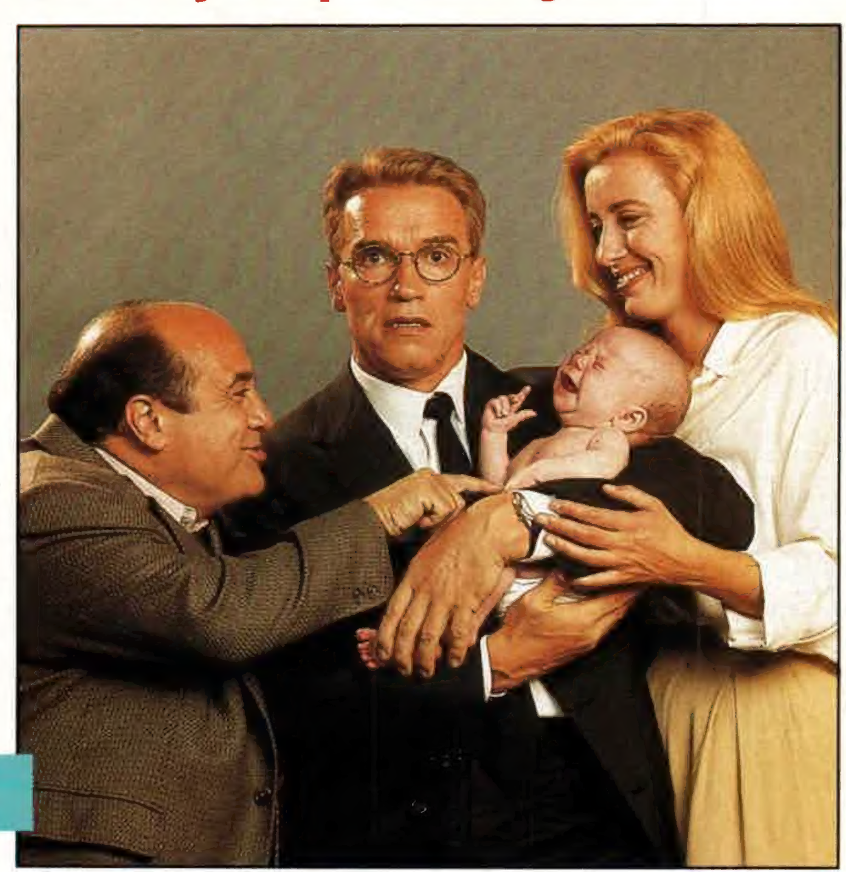
Pour l'heure, aux Etats-Unis, Kevin Costner est à l'affiche de **The War** de Jon Avnet (**Beignets de Tomates Vertes**), une chronique intimiste prenant pour cadre le Mississippi du début des seventies. Là, deux gamins, Stu et Lidia, construisent une cabane dans les arbres, une sorte de refuge au quotidien incertain de leur ville natale, où peuvent s'exprimer tous leurs rêves. La cabane suscite aussi la convoitise des gosses du voisinage. Dans cette histoire, Kevin Costner incarne le père de Lidia et Stu, un vétéran fraîchement revenu du Vietnam et qui ne désire que donner une existence meilleure aux siens. **Un Monde Parfait 2** ? Kevin Costner souhaiterait également voir se concrétiser **Paradise**, version adulte de "Sa majesté des mouches" dont il serait le méchant. ■

Terminator enceint jusqu'aux yeux !

Arnold Schwarzenegger le dit lui-même. Pour certains rôles, les directeurs de casting voient bien des as du déguisement et du contre-emploi comme Robin Williams et Billy Crystal. Mais lui, niet. C'est pourtant le gadget capital de **Junior** réalisé par Ivan Reitnam à qui l'Autrichien doit des succès aussi faramineux que **Jumeau** et **Un Flic à la Maternelle.** Donc, dans **Junior**, le super-espion de **True Lies** personnifie le très sérieux laborantin Alexander Hesse, partenaire de Larry Arbogast (Danny de Vito), propriétaire de la clinique dans laquelle il officie. Après que son ex-épouse lui ait annoncé qu'elle était enceinte d'un musicien, l'aventure d'un soir, Alex déprime jusqu'à tenter de mettre fin à ses jours. Alors qu'il s'apprête à se jeter d'un pont, Arbogast le persuade de servir de cobaye humain dans le test d'une drogue, *Expectane*, produit qu'il vole dans une éprouvette. Résultat de l'incubation de l'*Expectane*, Alex ressent les mêmes symptômes que la femme enceinte. Et il est bien "enceint" d'un bébé...

Véritable remake de **L'Evénement le plus Important depuis que L'Homme a Marché sur la Lune** avec un Marcello Mastroianni victime d'une grossesse nerveuse, **Junior**, également interprété par Frank Langella et Emma Thompson, sortira en France le 21 décembre prochain.

Egalement en prévision sur l'agenda d'Arnold : **Assassins**, un thriller autour de tueurs à gage que doit tourner Richard Donner, **The Disciple** (un homme d'affaires new-yorkais découvre que les hallucinations dont il est la proie sont réelles), **Sweet Tooth** (un conte de fée moderne partant de la promesse faite d'un fils à son père, un gangster mourant, de ne commettre que le bien), **Overkill** de Ridley Scott (un complot de nostalgiques de la Guerre Froide en vue d'éliminer le big boss actuel du Kremlin) et le très-très attendu **Spiderman** de James Cameron où il serait (au conditionnel) le terrible et tentaculaire Dr. Octopus.



■ *Danny de Vito, Arnold Schwarzenegger & Uma Thurman dans JUNIOR* ■

Le grand saut !

Le parachutisme fait décidément recette à Hollywood. Face à **Drop Zone**, il y a, exactement sur le même créneau, **Terminal Velocity** de Deran Sarafian, fils de Richard, et réalisateur du **Coups pour Coups** avec Van Damme. Dans cette grosse production *Hollywood Pictures*, filiale de *Disney*, Charlie Sheen interprète Ditch Brodie, instructeur en parachustisme. Après la mort accidentelle d'un élève, accident pour lequel il est accusé de négligence, Ditch broie du noir. De retour sur le devant de la scène, il accepte une nouvelle étudiante, Chris Morrow (Nastassja Kinski), aussi énigmatique que belle. Ditch apprend que cette élève très douée exerce en fait la profession d'espionne pour le KGB, qu'elle traque quelques représentants de la Mafia russe en faction aux Etats-Unis et que la mort dont il passe pour responsable serait en fait un meurtre. Surmontant sa peur de sauter à nouveau, Ditch reprend du service dans des circonstances plus que périlleuses... Evidemment, **Terminal Velocity** reprend les recettes de **Cliffhanger** que le scénariste David Twohy **(Alien 3, Le Fugitif)** adapte à l'environnement aérien. Malgré le faible potentiel commercial du couple vedette et le départ du projet de stars pressenties comme Tom Cruise et Michael Douglas, les moyens sont là, offrant principalement des sauts dans le vide et des cascades d'un réalisme saisissant. On est loin, vraiment loin, des transparences foireuses qui régissaient jusque là le parachutisme cinéma.



■ *Charlie Sheen & Nastassja Kinski dans TERMINAL VELOCITY* ■

TRUE LIES

le caméléon



Une ouverture à la James Bond, la folle poursuite d'une moto et d'un Arnold à cheval jusque sur le toit d'un palace, un gunfight à la John Woo dans des toilettes transformées en mini-Beyrouth, des ogives nucléaires dissimulées dans des statues perses, un avion de combat mitraillant des buildings, Arnold en smoking entamant un tango avec la belle perfide Tia Carrere, le strip-tease lascif d'une ménagère reconvertie en bombe sexuelle... Pas de doute, nous sommes dans un monde aux dimensions de 007. Aux dimensions aussi de Arnold Schwarzenegger et de James Cameron, les duettistes des *Terminator*, deux complices qui se doivent d'en montrer toujours plus, d'élargir le scénario de *La Totale* à leur pointure, de métamorphoser le vaudeville français en méga-production hollywoodienne...



l'espion qui l'aimait...

"Je suis très impatient de connaître les réactions du public français par rapport à True Lies" avoue James Cameron dans l'interview qui suit. Et on le comprend. En tant que remake de **La Totale**, **True Lies** part dans l'hexagone avec le désavantage d'être sans mystère pour une partie du public ayant vu le film de Claude Zidi. C'est-à-dire que dans **True Lies**, comme dans **La Totale**, on trouve exactement les mêmes personnages (un brillant agent secret, son dévoué collègue, sa femme ignorant tout de ses activités, un dragueur fabulateur et un terroriste en possession de missiles nucléaires) ainsi que les mêmes situations (la femme se plaint de son mari gentil et ennuyeux, craque pour le dragueur se faisant passer pour un agent secret, provoquant l'intervention du mari perturbé par ce problème conjugal en plein chantage à la bombe). Seul change l'angle d'attaque, représentatif des différences entretenues entre les films français et hollywoodiens. **La Totale**, film assez marrant au demeurant, est un vaudeville à la française bien dans les normes saupoudré parcimonieusement d'espionnage tartignole. **True Lies**, qui s'est donné les moyens considérables d'un véritable film d'action en lorgnant du côté de James Bond, serait plutôt un film d'espionnage bien fourré au vaudeville. En somme, si la trouvaille de l'agent secret est un plus dans le vaudeville **La Totale**, l'introduction du mari en passe d'être cocufié est un moins dans le film d'action **True Lies**.

Le concept admis (pas toujours facile) et la déception passée de constater que James Cameron n'a rien changé au récit (pas toujours facile non plus, sauf pour ceux qui n'ont pas vu **La Totale** et qui prendront le film comme argent comptant), il convient de remarquer que le réalisateur foire pas mal son mariage entre l'action et le vaudeville. En fait, Cameron ne célèbre même jamais l'union, **True Lies** démarrant sur les chapeaux de roues par deux séquences d'action, embrayant sur le remake quasi-ligne à ligne de **La Totale**, et se concluant par deux/trois nouvelles séquences mouvementées. Avant de s'enthousiasmer pour les dites scènes, ou de souligner la belle maîtrise du long entr'acte vaudevillesque, disons que **True Lies** est un film sans unité, dont les changements brutaux de ton et de rythme font penser à un vilain collage consécutif à un montage narratif particulièrement désastreux. Le comble pour un réalisateur qui affectionne la cohérence dans des scripts à la fois foisonnants et complexes (malgré les apparences, **Aliens**, **Abyss** et **Terminator 2** sont des films rares dans la façon dont ils utilisent pleinement une trame linéaire). Réputé pour trop filmer et laisser une partie de son métrage sur le carreau (voir les versions longues des trois films sus-cités), James Cameron ne se corrige pas avec **True Lies**, 2 h 20 pour une sensation énorme de déséquilibre.



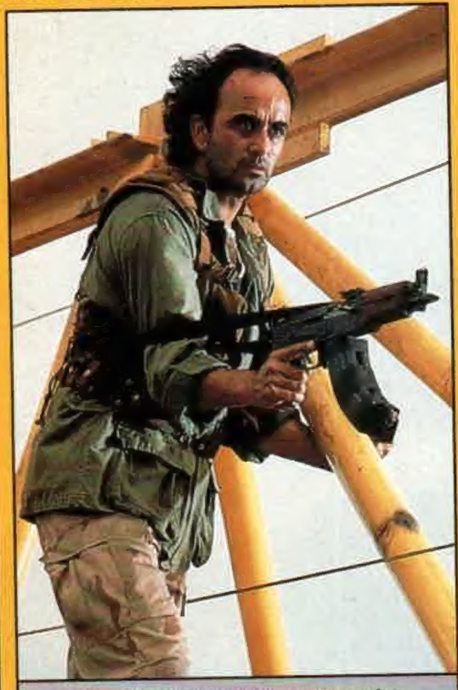
■ Harry Tasker (Arnold Schwarzenegger) arme au poing : il en va de l'avenir des Etats-Unis et de son mariage ! ■

Seulement voilà, pour autant film raté et projet inabouti qu'il est, **True Lies** n'en offre pas moins quantité de raisons de se satisfaire. Et ce de la première scène, où Harry Tasker (Schwarzie) s'évade de façon très pré-générique bondien d'une réception dans une villa suisse, jusqu'à la dernière, où le même, à bord d'un avion de chasse à décollage vertical, combat les terroristes planqués au dernier étage d'un building. En passant par la minable stratégie séductrice du faux agent secret Simon (parfait Bill Paxton), la métamorphose devant la glace de l'épouse modèle en call-girl de luxe pour un strip qui vaut tous les **Basic Instinct** du monde (affolante Jamie Lee Curtis), ou encore la complicité contagieuse du couple Tasker/Gib (Tom Arnold)... Si **True Lies** parvient à charmer, c'est moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il n'est pas : à savoir un triste gaspillage, un remake énervant, un vaudeville crétin, un "action movie" débile, une réalisation à l'esbroufe... En somme, **True Lies**, malgré des défauts à relativiser (en tant que tel, le film s'adresse avant tout au public américain), n'est pas à James Cameron ce que **Hook** est à Steven Spielberg : une raison de s'en vouloir !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

20th Century Fox présente Arnold Schwarzenegger & Jamie Lee Curtis dans une production **Lightstorm Entertainment** ***TRUE LIES, LE CAMELEON*** (***TRUE LIES*** - USA - 1994) avec Tom Arnold - Bill Paxton - Art Malik - Tia Carrere - Eliza Dushku - Grant Heslov - Charlton Heston **photographie de** Russel Carpenter **musique de** Brad Fiedel **effets spéciaux visuels** de John Bruno pour Digital Domain **scénario de** James Cameron d'après un scénario de Claude Zidi - Simon Michael - Didier Kaminka **produit par** James Cameron & Stephanie Austin **réalisé par** James Cameron

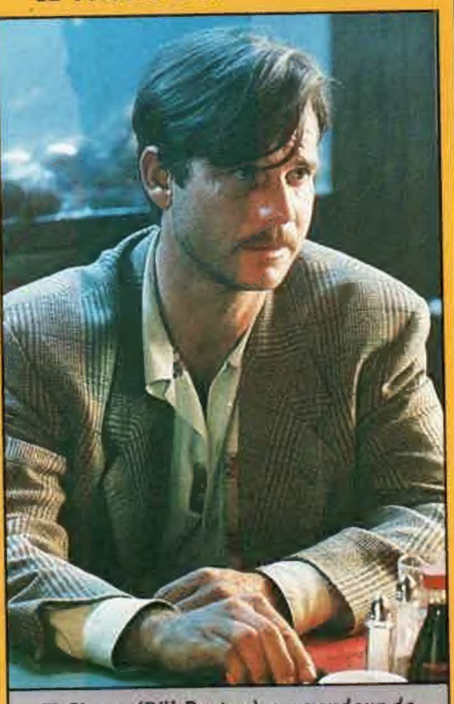
12 octobre 1994 **2 h 20**



■ Aziz (Art Malik), un terroriste rêvant de faire exploser l'Amérique ■



■ Juno (Tia Carrere), la perfide comparse de Aziz ■



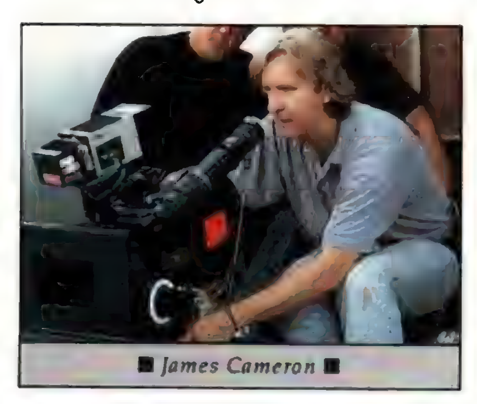
■ Simon (Bill Paxton), un vendeur de voiture qui joue les Don Juan en danger ■

interview :
James CAMERON

Il a la réputation de dépenser beaucoup d'argent. Mais pas pour se remplir les poches, pour tout mettre à l'écran. Après des débuts hésitants dans la série B spaghetti (**Piranha 2, Les Tueurs Volants**), il s'impose brutalement avec **Terminator**. Et impose Arnold Schwarzenegger. Depuis cette belle année 84 et un Grand Prix à Avoriaz, James Cameron (quarante ans aujourd'hui) ne cesse de défier les lois de la pesanteur cinématographique. **Aliens**, **Abyss**, **Terminator 2** reculent les frontières du possible cinématographique. Impossible n'est pas James Cameron, chirurgien d'une **Totale** où il greffe quelques morceaux d'anthologie de son cru...



■ *Harry Tasker au terme d'une folle course-poursuite où un deux roues l'emporte sur un quatre sabots* ■


■ *James Cameron* ■

Dans *True Lies*, vous racontez en fait la même histoire que celle d'*Abyss*, un couple à la dérive et qui, sous la pression de facteurs extérieurs, se retrouve...

Les histoires d'amour entre un homme et une femme qui se connaissent bien m'intéressent beaucoup plus que les histoires d'amour entre deux personnes qui ne se connaissent pas du tout. Dans ce cas-là, ce n'est plus de love-story dont il s'agit, mais de lost-story. Je n'ai rien contre ce genre, mais, généralement, vous n'y trouvez pas matière à une profondeur émotionnelle, à des sentiments forts. Ce n'est pas avant d'avoir vécu six mois avec une personne, avant de vous être disputé pour des motifs idiots que vous êtes réellement en mesure d'affirmer votre amour. Je n'aime donc pas les histoires banales du genre untel rencontre unetelle. Le cinéma romantique se consacre presque essentiellement à ce genre de scénario. Que ce soit dans **Abyss** ou dans **True Lies**, j'ai essayé de donner une dimension plus crédible à la love-story basique. Quand on rencontre une fille, on ne tombe pas amoureux en un clin d'œil. On peut bien sûr s'attacher à sa beauté, à son état d'esprit du moment, mais pas plus. Une vraie relation se base sur le fait que vous pouvez vivre quinze ans avec une personne sans pour autant connaître tous les aspects de sa personnalité. Dans cette personne, vous ne voyez qu'une réflexion de vous-même ou ce qu'elle désire seulement vous montrer. C'est là le thème central de **True Lies**. Vous pouvez l'interpréter de manière tout à fait métaphorique, même si je ne l'ai pas conçu pour ce type d'analyse.

Comment vous y êtes-vous pris pour que cohabitent parfaitement une histoire très intimiste et une autre, totalement exhubérante. En fait, il y a deux films dans *True Lies*...

Les deux histoires se déroulent en parallèle. Les émotions que ressentent les personnages sont réelles, fortes tandis que les coïncidences, les situations se veulent intentionnellement absurdes, délirantes. Bill Paxton se fait passer pour un super-espion pour séduire Jamie Lee Curtis, elle-même dupe du fait que son paisible mari est à ce point secret parmi les agents secrets qu'elle ignore tout de ses activités. C'est la plus grosse et la plus absurde des coïncidences de **True Lies**. Si vous l'acceptez, c'est uniquement parce que le film conduit à une fable sur les rapports entre les hommes et les femmes. L'un des défis consistait à trouver le ton juste pour faire passer les improbabilités, les invraisemblances. En soi, l'histoire de **True Lies** est ridicule, mais elle amuse, elle divertit. Si les situations sont ahurissantes, les sentiments sont réels.

Est-ce vous qui avez décidé d'acquérir les droits de *La Totale* de Claude Zidi ?

Arnold Schwarzenegger a vu le premier **La Totale** et m'a confié que ce ne serait pas une mauvaise idée pour lui d'incarner un insignifiant père de famille doublé d'un super-espion. Ce personnage lui permettrait de concilier les deux pôles de sa carrière jusqu'à présent, l'action pure et la comédie. Une opportunité rêvée. Il m'a donc proposé d'acheter les droits du remake de **La Totale**. Si ce remake m'a intéressé, c'est bien sûr pour les éléments comiques, mais également parce que l'histoire m'offrait d'aller plus loin avec Arnold, de lui donner un rôle différent, de lui donner à franchir des obstacles inconnus pour lui jusqu'alors. Je pense qu'il apprécie ça chez moi. Je lui propose des défis inédits, et il s'empresse de vouloir les relever. C'est dans sa nature de vouloir toujours progresser. Lors de l'écriture du scénario, je ne lui annonçais que progressivement ce que je lui réservais. Au fur et à mesure, je lui

■ ■ ■


■ *Une grenade entre les cuisses : Helen Tasker regrette de s'être improvisée agent secret* ■

■ ■ ■

téléphonais pour lui apprendre qu'il allait devoir parler français, arabe... D'ailleurs, comment trouvez-vous son français ?

Pas mal, bien que son accent germanique lui donne un ton très autoritaire...

Cela tombe bien dans la mesure où il donne des ordres à un type. Le français est une langue très dure pour les germaniques. Paradoxalement, l'arabe lui a posé nettement moins de difficultés.

Justement, à propos des Arabes, vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère. Certains journalistes américains ont même accusé *True Lies* de racisme !

Les Arabes de **True Lies** sont des méchants de bande dessinée, de dessin animé. Définitivement, le film n'a rien d'anti-arabe ; il est anti-terroriste. Nous avons choisi de mettre en scène des terroristes du Moyen-Orient sans jamais citer le moindre pays, ou la moindre faction politique. En étudiant la question, vous vous apercevrez que la majorité des groupuscules armés se concentrent dans cette région du monde. S'il y a 200 organisations terroristes au monde, 140 s'y trouvent. Logique donc que **True Lies** en tienne compte. Le film ne délivre donc aucun message anti-arabe ; il montre seulement des méchants désirant nuire aux Etats-Unis. L'un des membres de l'équipe des agents secrets est d'ailleurs d'origine arabe, ce qui balaie les accusations de racisme. Bien sûr, certains me répondront que pour un bon Arabe, il y en a 200 de mauvais, que **True Lies** le sous-entend. Vous pouvez argumenter ce que vous désirez, mais j'ai ma conscience pour moi. Les terroristes auraient très bien pu être irlandais ou italiens ; cela n'aurait rien changé à **True Lies** !

On perçoit néanmoins dans *True Lies* la paranoïa des Américains vis-à-vis du terrorisme. Etait-ce conscient de votre part ?

Je suis canadien, bien qu'au fil des années je sois devenu très américain. Le scénario de **True Lies** a été rédigé bien avant l'attentat du World Trade Center. Après cet attentat, l'histoire a pris une couleur très différente de l'aspect purement fun que je désirais insuffler à l'attaque du terroriste Aziz. Nous étions à ce point engagés dans la production que nous n'avons pas pu changer quoi que ce soit. L'affaire du World Trade Center a tout particulièrement marqué les Américains car, pour la première fois, des terroristes agissaient à leur porte. Jusque là, en Occident, seule l'Europe endurait ce cauchemar. Le terrorisme constitue un sujet sérieux que je pourrais traiter sérieusement dans un autre film. Mais il n'est pas si évident que **True Lies** ne le tente parfois. Aziz, le chef des terroristes, est un personnage exagéré, complètement taré, un pitre dangereux. On se moque de lui ; sa méchanceté délirante amuse la galerie. Un représentant d'un lobby arabe aux Etats-Unis s'est d'ailleurs plaint auprès de moi de ce portrait caricatural, surtout dans la description physique. Il considérait que le port de la barbe lui donnait la dimension d'un macho héroïque. Toutefois, dans la culture arabe, la barbe représente un signe de virilité. Selon ce porte-parole, les terroristes étaient donc des connards machistes. Mais, pour moi, ce ne sont même pas des soldats. Les soldats font la guerre. Les terroristes sont des assassins.

■ ■ ■

interview :

Le visage de plus en plus taillé bande dessinée, toujours un mot pour rire, toujours prompt à donner le premier coup de pioche d'un nouvel *Hollywood Planet*, Arnold Schwarzenegger ne rate jamais une occasion de se montrer. Même après la sévère déculottée de Last Action Hero, à l'abri du besoin pour plusieurs vies il est vrai, il reste imperturbable, professionnel jusqu'au bout des ongles. Même lorsqu'il s'agit de marcher sur les traces de Thierry Lhermitte dans cette Totale made in USA titrée True Lies...

Avez-vous immédiatement vu dans *La Totale* matière à une sorte de concurrent à James Bond ?

Non, j'ai surtout apprécié l'atmosphère générale, l'humour et l'esprit. Les **James Bond**, je les aime depuis que je suis tout gosse. Lorsque j'ai vu **La Totale**, je me suis immédiatement dit que son héros pourrait devenir le James Bond des années 90, mais avec un humour et un sens du récit très différents de 007. Harry Tasker, même s'il s'en inspire, n'est pas vraiment James Bond ; il mène une honnête vie de famille au lieu d'avoir une



■ Les toilettes étaient piégées de l'intérieur : Harry Tasker se tire d'une situation périlleuse en faisant voler en éclats le décor carrelé ■

femme dans chaque port. Cela le rend plus humain. L'histoire de **La Totale** est merveilleuse. Ne restait plus qu'à l'américaniser un peu en renforçant son impact, les bagarres, les séquences d'action... Nous avons seulement ajouté l'action. La comédie était déjà là et bien là.

Le méchant Aziz occupe également une place plus importante dans *True Lies* que son homologue dans *La Totale*...

Quand on prépare un film d'action de cette ampleur, on se doit de mettre en scène un méchant à la mesure. Aziz, le vilain vu par James Cameron, doit beaucoup à celui de **La Totale**. On est parti du personnage imaginé par le scénariste français. Tout, ou presque, était là, à l'exception de la menace nucléaire. Nous sommes juste allés un peu plus loin en la dirigeant sur les Etats-Unis, au lieu de se concentrer sur Paris et l'Europe. En américanisant le scénario de **La Totale**, nous avons rendu le héros aussi héroïque que permis et le méchant aussi néfaste que possible.

Harry Tasker tient autant de James Bond que du père tranquille...

Je dirais même que Harry Tasker de retour chez lui est encore pire qu'un type ordinaire. Il ne parvient même pas à rassembler sa famille. Il rencontre des tas de problèmes dans la vie quotidienne alors que dans la profession de super-espion, c'est de loin le meilleur. J'ai connu des anciens agents des Services Secrets, mais je ne les ai pas rencontrés spécialement pour **True Lies**. Je possédais suffisamment d'informations pour incarner Harry Tasker, et trop de réalisme aurait également nui au côté dessin animé du film.

Fidèle à lui-même, James Cameron vous a soumis à l'épreuve traditionnelle des effets spéciaux...

Frustrant et excitant à la fois, ce défi des effets spéciaux. Souvent, vous devez simuler des émotions devant un écran bleu ou vert, réagir à quelque chose que vous ne voyez pas. Vous devez même faire croire que vous êtes dans un avion de chasse au bord de l'explosion. Autant dire qu'il faut se concentrer durement, et conserver ce pouvoir de concentration d'une prise à l'autre. Et elles peuvent être très nombreuses. Chaque fois, vous vous devez de demeurer vigilant, de veiller au moindre détail, des détails qui ne dépendent pas forcément de vous. Les effets spéciaux optiques exigent une très grande discipline. C'est la clef de leur réussite.

Avez-vous effectué vous-même vos cascades ?

Oui, presque toutes. Dans l'hélicoptère, c'est moi que vous voyez la plupart du temps. Mais ce ne sont pas les séquences les plus spectaculaires à l'écran qui sont forcément les plus dangereuses sur le plateau. Par exemple, les minutes sur le toit de l'hôtel avec le cheval apparaissent assez anodines. Pourtant, j'ai failli y laisser ma peau à six reprises en tombant dans le vide. Et les réactions d'un cheval sont toujours imprévisibles ; il peut s'affoler et vous envoyer un coup de sabot !

La principale difficulté de *True Lies* réside donc dans les deux pôles du cinéma d'action, cascades et effets spéciaux, dont vous êtes un familier ?

Non, pas du tout. Le vrai défi de **True Lies** consistait à interpréter Harry Tasker tel qu'il était décrit dans le scénario tout en l'animant



■ *Harry Tasker et sa fille Dana (Eliza Dushku) : ou quand le super-espion démasqué se laisse porter par l'émotion familiale* ■

d'une véritable personnalité. Si vous vous contentez de le jouer platement, en ne vous fiant qu'au script, vous ratez le coche. Il faut donc illustrer les événements écrits tout en les prolongeant par les réactions qu'elles déterminent chez les personnages. Cela peut paraître simpliste, mais ce n'est pas aussi évident que ça. Dans la séquence finale, par exemple, Harry Tasker pilote l'avion de chasse. En plus de la détermination face à son ennemi Aziz, il doit exprimer l'inquiétude vis-à-vis de sa fille. Pas évident de manifester deux sentiments pareils dans la même image. Même les quelques pas de danse avec Tia Carrere, lors de l'ouverture en Suisse, ne furent pas des plus aisés. D'abord parce que danser le tango n'est pas facile du tout. Ensuite, tout en dansant le mieux possible, je me devais d'exprimer l'imminence du danger. **True Lies** regorge de scènes pareilles, très faciles seulement en apparence. Les gens pensent souvent que le plus dur réside dans les cascades, la préparation des effets spéciaux. Pas du tout. Le défi physique, vous le relevez si vous êtes en bonne condition, bien préparé, bien entouré par des professionnels compétents. Le vrai défi tient dans la subtilité du jeu pour amener le public à s'identifier à votre personnage.

Avez-vous des regrets particuliers sur *True Lies* tel qu'il est aujourd'hui ?

L'intégrité de l'histoire a été préservée, même si je considère que ma meilleure séquence en tant qu'acteur depuis le début de ma carrière n'est pas dans la version définitive de **True Lies**. Pas bien grave dans la mesure où son absence ne gêne pas le déroulement de l'histoire. Les spectateurs de la première projection-test n'ont pas apprécié les séquences tenant aux rapports entre Harry Tasker et sa fille. Ils se désintéressaient totalement de cette relation père-fille. James Cameron s'est résigné à couper un maximum et j'ai ainsi perdu des minutes qui me tenaient vraiment à coeur.

Qu'en est-il de *The Crusades* de Paul Verhoeven ? Le film est-il vraiment abandonné pour cause de budget trop lourd ?

Il semble que *Carolco* ait quelque peu surestimé sa capacité à produire un film aussi imposant. Parallèlement à **The Crusades**, son patron mettait en chantier d'autres films extrêmement coûteux. Il aurait dû abandonner ou ajourner un ou deux projets pour poursuivre **The Crusades** ! Actuellement, Paul Verhoeven et moi essayons de reprendre les droits du film pour le voir aboutir dans le cadre d'une autre compagnie.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Harry Tasker à bord du Harrier, un super-jet à décollage vertical, s'apprête à contrecarrer les plans terroristes de Aziz* ■

■ ■ ■

Avec *True Lies*, n'avez-vous pas, comme Arnold Schwarzenegger, réalisé un rêve d'enfance, mettre en images une aventure de James Bond ?

Bien sûr. Mais **True Lies** se place à la fois en James Bond et en anti-James Bond. Eliminez le contexte de la Guerre Froide et les vilains d'envergure internationale, que reste-t-il de 007 ? Le fantasme ultime de l'homme ! Un célibataire se promenant dans le monde entier et dont le crédit sur le compte en banque semble illimité. Il vit dangereusement mais sort toujours indemne des aventures les plus risquées. Il est toujours plus intelligent que ses adversaires, séduit une superbe femme durant chaque mission. Lorsqu'il la plaque, c'est pour une autre. Cet homme symbolise la plus totale insouciance masculine. Dans **True Lies**, je prends ce fantasme que j'oppose avec les problèmes de l'homme ordinaire, réel. Un homme marié, père d'une adolescente, conscient de ses responsabilités envers sa famille et ses amis. James Bond n'a jamais connu une telle existence. Les premières minutes, c'est le fantasme bondien à l'état pur. Ce fantasme se désintègre lorsque Harry Tasker rentre chez lui, dans sa petite maison, et ramasse le journal devant la porte.

Vous n'auriez pas été tenté de vous porter candidat à la réalisation de *Goldeneye*, le *James Bond* actuellement en cours de production ?

Ce serait assez ennuyeux à vrai dire. Seize films ont exploré toutes les déclinaisons possibles de James Bond, de sa mythologie. Intervenir après tant de réalisateurs ne me motive guère. Par contre, **True Lies** m'a apporté tous les plaisirs d'un **James Bond**, sans sombrer dans les répétitions, et ceci grâce à une astuce originale qui équilibre le film. Il s'agit de l'intervention de l'épouse de Harry Tasker. Au finish, elle devient sa partenaire. On devrait envisager une séquelle avec ce couple-espion embarqué dans des aventures incroyables. Mais j'attaque actuellement la production de **Spiderman** et je n'en aurai pas le temps avant longtemps. **Spiderman** devrait sortir vers le printemps 1996.

Peut-on dire que *True Lies* est un vaudeville ?

Absolument. Nous avons essayé de tourner un film "idiot" dans le sens où on désirait que les gens sachent que nous ne nous prenions absolument pas au sérieux. Cependant, il aurait été facile de céder au premier degré, au mélo, à la violence dure. Il fallait alléger.

Comment vous êtes-vous adapté aux scènes de comédie ? Après des films comme *Abyss* et *Terminator 2*, ce changement de genre doit aussi entraîner des changements d'attitudes, une manière différente d'appréhender la mise en scène...

Je n'ai pas remarqué de grandes différences. Tout était préparé, écrit comme sur **Terminator 2** et **Abyss**. L'important consistait à faire fonctionner la comédie. Dans un autre genre, vous avez davantage de latitude. Dans un drame, vous pouvez vous permettre des séquences plus ou moins longues. Par contre, si vous ne foncez pas dans une comédie, tout s'écroule, y compris l'effet comique. La comédie est un domaine beaucoup plus risqué que le film d'action. Il est ainsi nécessaire de laisser la porte ouverte à une petite part d'improvisation. Tom Arnold y avait beaucoup recours, Arnold Schwarzenegger de temps en temps, surtout dans le changement d'expression de son visage sur le plateau. Le tango en compagnie de Jamie Lee Curtis a intégralement pris forme à la dernière minute, devant les caméras. Dans le scénario, il était seulement stipulé : "Elle commence à danser et il l'arrête". Malgré le fait que nous étions en retard sur le calendrier, nous avons tourné cette séquence. Il se trouve qu'il s'agit d'un des passages les plus drôles de **True Lies**. Je prends cette improvisation pour une bonne leçon ; certaines choses ne peuvent se produire que devant la caméra. **True Lies** m'a également appris qu'une séquence de comédie ne peut être modifiée, améliorée par des moyens techniques. Vous pouvez bénéficier des meilleurs effets spéciaux du monde, si un gag ne marche pas en direct, si les comédiens sont mauvais, c'est foutu et rien ne pourra la rattraper. Heureusement, ce ne fut jamais le cas. Nous n'avons quasiment rien enlevé au film pour cette raison. Si d'autres scènes manquent par rapport aux premiers montages, ce sont pour d'autres motifs. Je tourne toujours beaucoup plus de métrage dont j'ai réellement besoin et, chaque fois, je me retrouve avec un résultat trop long. Ainsi, j'ai dû couper des passages insistant sur les rapports orageux entre Harry Tasker et sa fille. Pour éviter toute restriction au niveau des

admissions dans les salles de cinéma, j'ai aussi accepté d'éliminer quelques plans sanglants, quelques répliques un rien trop ordurières. Rien de méchant. 95 % de l'humour prévu s'y trouve et c'est ce qui m'importait avant tout.

Que reste-t-il de *La Totale* dans *True Lies* ? D'après quels critères avez-vous décidé de reprendre ou d'éliminer telle ou telle séquence ?

La structure du récit n'est pas vraiment identique, même si certaines séquences sont similaires. La scène chez le vendeur de voitures d'occasion, l'interrogatoire de Jamie Lee Curtis proviennent de **La Totale**. Bien sûr, j'ai réécrit ces passages dans une optique plus américaine. Le premier et le dernier tiers de **True Lies** sont complètement originaux. Ceux qui se souviennent de **La Totale** reconnaîtront toute la partie du milieu. Si j'ai payé un bon paquet de fric pour m'offrir les droits du film de Claude Zidi, ce n'est pas pour trop m'écarter de l'histoire originale, surtout qu'elle est très drôle. Mon objectif consistait, non pas à copier **La Totale**, mais à en restituer l'esprit. Ironiquement, je ne suis pas un inconditionnel des remakes. Regardez ce qu'il est advenu de **Nikita** remaké par Hollywood. Cela donne un très mauvais film, rigoureusement inutile. Je suis très impatient des réactions du public français par rapport à **True Lies**.

Les séquences d'action de *True Lies* relèvent de l'inédit à l'écran. Techniquement, comment êtes-vous parvenu à ce résultat sidérant ?

Les progrès spectaculaires de la technologie digitale permettent tout. Certains prétendent que nous trichons. Non, nous ne faisons qu'ajouter de la crédibilité, du réalisme aux situations. Ces performances n'étaient pas possibles il y a seulement deux ans. La séquence finale de **True Lies**, par exemple, avec l'avion de combat à quelques mètres des buildings, n'utilise pas les petites combines optiques dont nous avons tant usé des années durant. Elle se situe en pleine lumière, sans la moindre possibilité de dissimuler les effets spéciaux. Vraiment, les portes d'un nouvel univers visuel s'ouvrent actuellement. Diriger des séquences aussi complexes que celles du pont tient toujours du casse-tête chinois et du puzzle, mais les choses s'améliorent. Elles deviennent de plus en plus faciles même. Dans la mesure où je compte parmi les pionniers de ce genre d'effets spéciaux, je peux vous l'affirmer. Ainsi, dans **True Lies**, nous avons utilisé pour la première fois un système de montage informatique permettant de monter les plans intégrant des effets digitaux, avec une rapidité folle, des possibilités techniques donnant l'opportunité de tester en direct avant d'aboutir à la bonne image. Avant, vous aviez un story-board et vous deviez impérativement vous en tenir aux dessins. Aujourd'hui, la liberté de manœuvre due aux nouvelles techniques s'accroît considérablement.

Est-ce pour cette raison que vous avez créé votre propre compagnie d'effets spéciaux, Digital Domain ?

Non, nous avons créé *Digital Domain* avant même que je sache que j'allais tourner **True Lies**. Sur **Abyss** et **Terminator 2**, je me suis rendu compte que mon attirance pour les nouvelles techniques digitales poussait certaines compagnies à améliorer, à développer leurs propres outils, mais je me retrouvais tout le temps à l'écart de leurs innovations, un peu mis sur la touche. Je voulais en faire intimement partie. Grace à *Digital Domain*, je peux assouvir ce besoin d'être en permanence en contact avec les dernières innovations en la matière.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

interview : Tom ARNOLD

Dans La Totale, le compère c'est Eddy Mitchell. Dans True Lies, c'est Tom Arnold, méga-star de la série *Roseanne* dont il est également le scénariste en chef, puis l'époux de la vedette Rosanne Barr. Artiste de cabaret, puis homme de télévision, avare en apparitions cinématographiques (**Pas de Vacances pour les Blues, Héros malgré lui, Les Coneheads**), ce comique volubile et tonitruant reprendra prochainement le rôle de beauf que tenait Patrick Bouchitey dans **Neuf Mois** qu'Hollywood s'apprête à remaker. Presque un Français d'adoption en somme !



■ *Tasker et Gib (Tom Arnold) : le premier agit pendant que le second s'arrange à masquer les agissements du premier* ■

Comment passe-t-on du sitcom *Roseanne* pour la télévision au partenariat avec Arnold Schwarzenegger ?

Après avoir perdu mon sitcom sur une grande chaîne nationale, mon agent m'a proposé d'auditionner pour le prochain Arnold Schwarzenegger. Je me voyais déjà dans le rôle d'un barman, un tout petit rôle pour lequel je sortirais deux ou trois plaisanteries avant de disparaître. J'étais loin de croire que je serai en troisième position au générique. Je me suis donc retrouvé face à James Cameron, un peu gêné car j'étais là uniquement parce que mon agent comptait parmi ses amis. Il n'avait jamais pensé à moi. Il a filmé un bout d'essai qu'il a plutôt aimé avant de le montrer à Arnold. Finalement, sur vingt candidats, j'ai décroché le rôle. Dès que le contrat fut signé, j'ai cotoyé Arnold que j'avais croisé à deux ou trois reprises dans des galas de charité. Pourtant, dès que nous avons été mis en présence l'un de l'autre, cela faisait comme si on se voyait depuis des années : on rigolait, on débitait des vannes. L'alchimie a immédiatement fonctionné entre nous et elle passe le cap de l'écran. Pour que l'amitié des deux personnages soit plus crédible, nous avons passé pas mal de temps ensemble.

Pourquoi le choix de James Cameron s'est-il porté sur vous à votre avis ?

James Cameron m'a engagé car il a reconnu le personnage qu'il recherchait en moi. Il a également apprécié mon amour pour ce type que les autres candidats au rôle considéraient comme amer et antipathique. En automne dernier, en plein tournage, je divorçais avec Rosanne Barr, une séparation qui fit beaucoup de bruit, un véritable scandale aux Etats-Unis. Tout ce que mon personnage dit dans **True Lies** prend ainsi une autre dimension. Comme moi, Gib est un homme divorcé. Il se montre amer, mais avec humour.

James Cameron a la réputation d'être une bête de travail, un réalisateur dont l'exigence va très loin. Qu'en est-il exactement ?

James Cameron et moi nous ressemblons beaucoup. J'ai énormément de sympathie pour lui ; il travaille si dur. Parfois, il lui arrive de craquer. Pas étonnant avec toute la pression qui pèse sur ses épaules. Il est producteur/réalisateur/scénariste, doit traiter avec le studio, penser aux limites du budget. Il veut que tout soit parfait et si ça ne l'est pas, il s'emporte, balance, casse des objets. Il rend parfois les techniciens assez nerveux. Il porte toujours sur lui un micro branché afin de communiquer avec tout le monde. Il en brise des dizaines sur un tournage ; le fracas du micro jeté à terre résonnait très souvent dans les haut-parleurs du plateau. Il envoie également des coups de pied dans tout ce qu'il trouve devant lui, projecteurs, rails de travelling... Très drôle ! Je n'ai jamais rencontré de problèmes avec lui car j'ai vite compris que c'était lui le boss, que j'avais tout intérêt à obéir. Pourtant, James Cameron est quelqu'un qui n'exige rien, qui se montre très coopératif, qui laisse ses collaborateurs développer leurs propres idées. Un jour, Arnold a déconné. Nous étions à Washington et il a pris une voiture pour faire un tour sans prévenir personne. Lorsqu'il est revenu, une demi-heure après, James l'a engueulé comme un gamin venant de commettre une bêtise. Arnold a accepté ce savon, sachant qu'il avait failli à la discipline. Les membres de l'équipe de **True Lies** qui ont tenu le coup peuvent trouver du boulot n'importe où. Ils ont survécu à un film de James Cameron ; ils peuvent désormais tout endurer !

Quel a été le facteur de tournage le plus difficile à supporter selon vous ?

La longueur. Le tournage s'est éternisé pendant huit mois, beaucoup plus que prévu. Contrairement à la télévision, vous pouvez oublier votre calendrier au bout de quelques jours, spécialement lorsque vous avez James Cameron derrière la caméra.

Comment avez-vous construit votre personnage ? Gib est un rigolo, mais c'est également quelqu'un qu'on devine malheureux...

Nous avons rencontré des membres de la CIA et des Services Secrets. J'imagine que pour ces vrais espions, il est impossible d'avoir une vie privée. Ceux que j'ai rencontrés ne possédaient qu'une chose dans l'existence : le travail. Logique donc que mon personnage n'ait pu rester marié, car il devait toujours mentir à sa femme sur sa véritable activité. Harry Tasker et Gib sont des amis de quinze ans et Gib n'a que cette amitié pour nourrir sa vie. Les gens à qui Arnold et moi avons rendu visite semblaient très heureux de se voir représenter à l'écran par nous deux. Ils prenaient ça comme un honneur ! Ces espions connaissent souvent de sérieux problèmes psychologiques, ils font des dépressions, sombrent dans l'alcool, poussent parfois la détresse jusqu'au suicide. Une vie effrayante. Je respecte énormément ces types.

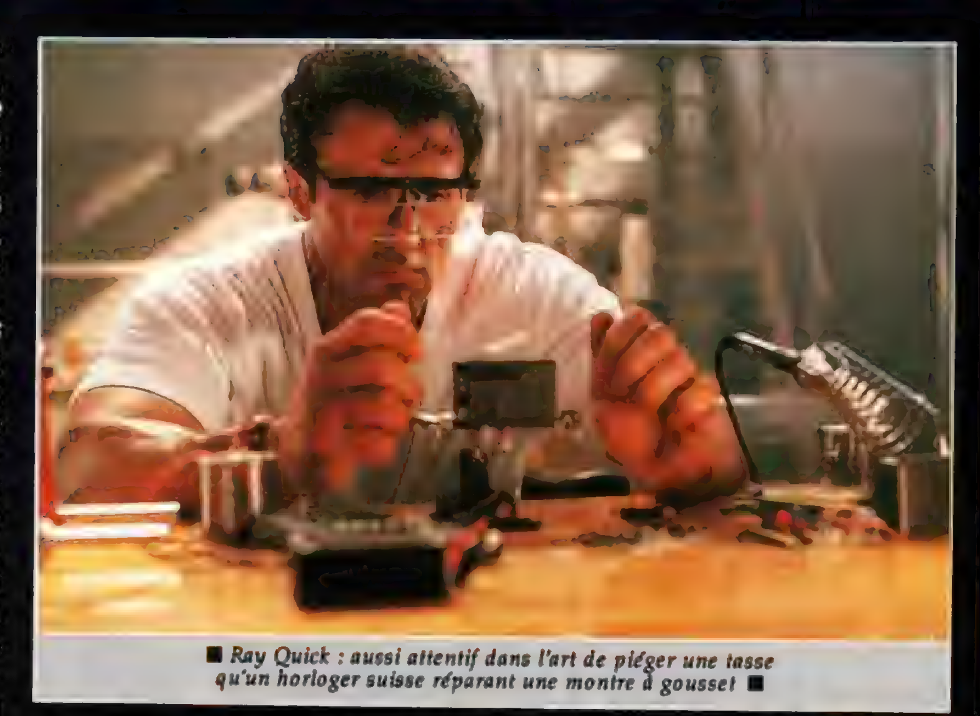
■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



Ray Quick
(Sylvester Stallone),
en mission secrète pour
la CIA en Colombie...

L'EXPERT

Entre deux super-productions de science-fiction, *Demolition Man* et *Judge Dredd* dont le tournage vient de se terminer, Stallone revient à l'un de ses premières amours, le polar. Pas le polar second degré et rigolo à la *Tango & Cash*, mais le polar branche *Les Faucons de la Nuit*. Aux flingues de *Cobra*, aux grosses pétoires fumantes de *Rambo*, il préfère aujourd'hui les explosifs, le plastique dont il use avec imagination et virtuosité. Jusqu'à piéger des tasses et arracher une chambre d'un hôtel ! Des préliminaires indispensables à une love-story torride avec Sharon Stone, sous la direction d'un réalisateur péruvien, Luis Llosa, discret et efficace...



■ *Ray Quick : aussi attentif dans l'art de piéger une tasse qu'un horloger suisse réparant une montre à gousset* ■

Ray Quick est une première dans la filmographie de Stallone, un personnage qui ne lui ressemble pas, héros d'une série de romans populaires né sous la plume de John Shirley, l'un des scénaristes de **The Crow**. Un personnage que Stallone aurait incarné, ou désincarné, à la **Cobra**, il y a six/sept ans, c'est-à-dire dans un registre à la Bronson. Un type taciturne, fétichiste des gants de cuir, des jeans serrés et des Ray-Ban. Un justicier facho surtout, le genre à éliminer toute la vermine qui grouille dans les bas-fonds de la ville. Mais l'époque de ce Stallone séduit par les sirènes du "dirty-Harrysme" pur et dur, est révolue depuis la prise de conscience politique de l'acteur. *"J'ai été pendant quelques années prisonnier d'un certain type de rôle. Dans* **L'Expert**, *j'ai pu exprimer davantage d'émotions, et un peu plus de sensualité. J'ai pu innover et prendre davantage de risques. Ray Quick est un homme hanté par son passé, qui redoute d'être entraîné dans de nouvelles violences. Il adopte une apparence sereine, lisse, quasi-romantique. Mais le film tout entier repose sur des passions très intenses, et traite d'émotions fortes, profondément enfouies en chacun de nous, quasi-viscérales".* Une jolie tirade dans le sens de la réhabilitation d'une image souvent ambiguë. Reste que les mauvaises manières ont parfois tendance à revenir au galop, qu'il est difficile de résister à la tentation et d'offrir en pâture à un certain public, demandeur de légitime violence, une petite friandise.
Ray Quick rentre paisiblement dans un bus où quelques mauvais garçons (basanés, négligés et mal rasés) chahutent deux jeunes femmes. Quick n'intervient pas, les loubards ne dépassant pas certaines bornes. Mais lorsque l'ex-dynamiteur de la CIA cède sa place à une femme enceinte et qu'un type de la bande la pique, Quick se fâche tout rouge, vire l'indésirable et corrige très vigoureusement ses potes à la rescousse. Une sévère correction à laquelle Dirty Harry aurait applaudi et une parenthèse dans **L'Expert**. Une vraie parenthèse dans la mesure où ces quelques minutes furent greffées vaille que vaille au film après le dépouillement du bulletin des projections-test. Au grand dam des producteurs, le public s'est entiché du vilain Ned Trent auquel James Wood confère un humour teigneux à la Donald Duck. Passif, indolent, voyeur, autarcique, Ray Quick ne recueillait pas les suffrages du héros traditionnel. Il fallait donc impérativement réhabiliter son image, montrer qu'il pouvait agir pour une noble cause. En bref, le rendre plus sympathique, plus charismatique qu'il ne l'est en réalité. Le tournage in extrémis de ces quelques minutes parachutées s'imposait...

■ *May Munro (Sharon Stone), une beauté vengeresse dont la main armée se nomme Ray Quick* ■

L'Expert se nomme donc Raymond Quick. Son apprentissage dans le maniement des explosifs, il l'effectue dans les rangs des Services Secrets. De la CIA, agence gouvernementale dont les méthodes radicales n'emportent pas systématiquement son adhésion. Ainsi, en 1984, chargé avec son mentor Ned Trent de faire sauter la jeep d'un trafiquant de drogue colombien, Quick se rebiffe. Dans le véhicule, trente secondes avant la déflagration, il repère une adolescente, tente en vain de désarmorcer les deux charges placées sur l'armature d'un pont. Son refus d'aller jusqu'au bout de l'opération marque le début d'une retraite forcée et la haine de Ned Trent, l'homme qui a lui tout appris. Dix ans après, Ray Quick continue d'exercer ses talents pour son propre compte. Vigilant à l'extrême, quasi-paranoïaque, il habite un entrepôt aménagé du côté du port de Miami. Son "home sweet home", il l'a littéralement lardé de mouchards électroniques, de systèmes informatiques de surveillance, d'explosifs. Une forteresse piégée que son aspect extérieur fond totalement dans le décor.
Solitaire, Ray Quick ne communique avec sa clientèle que par l'intermédiaire de réseaux télématiques. Un beau jour, apparaît sur son ordinateur portable les coordonnées de May Munro. Au début, elle n'est qu'une voix douce pour lui, une voix qui lui demande d'éliminer les responsables de l'assassinat de ses parents et de son jeune frère. C'était il y a longtemps, mais la volonté de vengeance

■■■

▪▪▪

de l'énigmatique commanditaire n'a pas baissé en intensité. Elle veut la peau de Joe Leon, un mafioso cubain, de son fils Tomas, une teigne, et de deux autres hommes de main. Pendant plus d'un mois, May Munro déploie des trésors d'ingéniosité et de sensualité vocale pour le décider à accepter cette nouvelle mission. Si Ray Quick mord à l'hameçon, ce n'est pas forcément dans le sens désiré : il tombe amoureux d'elle, la suit, la photographie en douce, enregistre la moindre de leurs conversations. Frustrée de cet expert transi d'amour au point de toujours hésiter à agir, May le provoque : elle se jette dans les bras de Tomas Leon. Poussé par la jalousie, Ray se décide enfin à agir, à éliminer les cibles désignées. L'affaire se déroulerait dans l'allégresse si le patriarche Joe Leon n'avait eu l'idée d'engager un nouveau responsable de sa sécurité, Ned Trent, qui prend de concert le commandement des tueurs de la pègre et des forces de police. Ray Quick aura donc à se battre sur les deux fronts, tout en donnant satisfaction à sa conquête...

" *L'intrigue ne repose pas seulement sur un enchaînement d'effets pyrotechniques, de cascades et de poursuites, mais sur un climat passionnel, des conflits et des rapports psychologiques crédibles. Même si vous enleviez les séquences d'action, le scénario resterait palpitant, l'histoire et les personnages riches et passionnants. Si vous ajoutez à cela quelques scènes particulièrement musclées, vous aboutissez à un film susceptible de fonctionner à toutes sortes de niveaux.* ***L'Expert*** *offrait ainsi quelque chose de nouveau, et de rare, à ses interprètes. Il permet à Stallone, Sharon Stone et leurs partenaires de jouer de solides rôles de composition dans le contexte d'un film d'action. Le résultat devrait satisfaire autant les amateurs de grand spectacle que ceux qui goûtent à des formes de divertissement plus subtiles*". Le producteur Fred Weintraub défend habilement, et justement, **L'Expert**. De l'action et des explosions, il y a en dans ce film qui ne ressemble pas à **Speed** dans sa structure. Toute la première moitié s'attarde sur les rapports étranges et équivoques qui se nouent entre Ray Quick et May Munro. Une relation essentiellement verbale : les protagonistes n'agissent jamais en direct, May Munro "allumant" littéralement un Quick dont elle sait qu'il l'épie en quasi-permanence. Un véritable jeu du chat et de la souris, la souris amenant progressivement le chat là où elle le désire. D'ailleurs, le réalisateur souligne la métaphore par l'apparition dans un plan d'un matou angora coursant une ... souris ! On ne saurait être plus explicite ! C'est beaucoup plus tard, après leur première rencontre dans une église, que Ray et May exprimeront physiquement leurs sentiments l'un pour l'autre. "*Sylvester et Sharon ont joué le jeu sans restriction, et ont mis dans les scènes d'amour une intensité rare*" rapporte le réalisateur Luis Llosa. Faut-il comprendre que les deux tourtereaux ont donné au-delà du service syndical sur le plateau ? Sharon Stone aime à semer le doute. Elle affirme que son partenaire est un vrai mâle, que, pour lui, elle aurait probablement accepté de renouveler son jeu de jambes de **Basic Instinct**. Donc, quand Sylvester rencontre enfin Sharon, c'est pour l'honorer, dans le sens biblique du terme, sous la douche d'un grand hôtel de Miami. "*Les scènes d'amour sont fréquemment traitées comme des affrontements, avec un arrière-plan de duplicité et de violence. Dans* ***L'Expert****, le couple s'aime vraiment. Je ne pense pas que ce soit quelque chose que le public attende de moi et de Stallone. Nos personnages ont une relation amoureuse et sexuelle très forte, authentiquement passionnelle. Et le résultat devait être très sexy*" revendique une Sharon Stone qui aurait tendance à affirmer que l'érotisme de **L'Expert** égale celui de **Basic Instinct**. Il n'en est rien, l'étreinte, esthétiquement très travaillée, relevant davantage de la séance de poses pour un Helmut Newton que de l'accouplement fougueux à force d'attendre. Chaud oui, mais dans les limites du raisonnable. "*Au total, nous avons tourné huit minutes de film au ralenti. Elles sont si érotiques, si tendres sur un plan émotionnel, qu'elles vous briseront le coeur*". Le cœur des lectrices de Barbara Cartland sans doute ! "*May trompe tout le monde durant le film et finit par être prisonnière de ses mensonges. Elle essaie jusqu'au dernier moment de convaincre Ned Trent qu'elle est son alliée, alors que celui-ci est sur le point de la liquider ! Je trouvais ce genre de situation et de comportement très intéressants*" ajoute la comédienne, nettement meilleure ici que dans les **Intersection** et autre **Sliver** qui ont suivi **Basic Instinct**. Elle est belle, louvoie entre les obstacles, joue avec le feu, giffle énergiquement ses partenaires et les frappe même à l'estomac. Une femme de caractère : un fait rare dans un genre où la vedette féminine est purement décorative, accessoire.

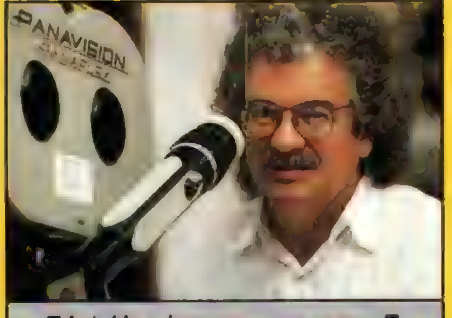


■ Ray Quick fuit la souricière et, au passage, plonge un adversaire dans un sommeil profond ■

Dans le camp des vilains cogitent les pensées les plus noires. Entre tous, James Woods, dans la peau de Ned Trent, tire la couverture à lui. Il exhulte, s'emporte pour un rien, sourit ironiquement et félicite l'auteur des attentats, sermonne un touriste par un sarcastique "Change de chemise !"... Un vilain comme on les aime, dangereux et sympathique. "*Ned Trent, mon partenaire Rod Steiger le qualifie de version maléfique de Cary Grant, ce qui me semble la meilleure description possible.* ***L'Expert*** *m'a attiré parce qu'il est bien davantage qu'un film d'action. Ce sont les éléments psychologiques, et notamment les rapports surprenants entre Trent et May, qui sont le principal moteur de l'intrigue*" commente un James Woods, épatant de veulerie et de machiavélisme, bien plus en verve que dans des emplois bassement alimentaires comme le triste remake du **Guet-Apens**. Bouillonnant, propre à mâcher les jurons les plus verts... On ne l'avait pas vu comme ça depuis des lustres. En comparaison, Tomas Leon, alias Eric Roberts, verse dans le sobre, le contenu, tout nimbé de méchanceté qu'il soit. "*Tomas Leon est un garnement arrogant, vaniteux, immature... et pas très intelligent. Son seul vrai rival au sein du clan est Trent, ce qui crée entre eux une tension très vive et quasi-permanente*" appuie son interprète, familier des rôles de brute et de sadique. Dans ce genre de fonction, Eric Roberts affirme une telle aisance qu'il lui arrive fréquemment, y compris dans

LUIS LLOSA : DU Z AU A

En 1987, Luis Llosa (prononcez Llosa) réalise **Hour of the Assassin**, une obscure série Z pour le compte du producteur le plus radin de la planète, le mythique Roger Corman dont la faculté de révéler des talents est inversement proportionnelle à la générosité pécuniaire. En 1993, le même Luis Llosa entame le tournage d'un gros budget évalué entre 50 et 60 millions de dollars, pour le compte de Sylvester Stallone et Sharon Stone, deux méga-stars hollywoodiennes. Singulier parcours et rapide ascension pour ce Péruvien, issu d'une des familles les plus riches et influentes du pays. Tant en politique que dans le domaine des spectacles et des médias, les Llosa sont des pointures, des incontournables dans les frontières du Pérou. Luis, comme les siens, aurait pu s'acheminer vers la politique, la direction d'entreprise et le capitalisme. Seulement, le jeune homme tombe amoureux du Septième Art. Cinéphile et critique, il écrit pour les plus grands magazines du pays, pour le plus grand quotidien local. Tout naturellement, il touche à la télévision, une quasi-propriété familiale, dont il



■ *Luis Llosa, heureux comme un pape* ■

devient le réalisateur-vedette en tournant la série la plus populaire de toute l'histoire de la petite lucarne du Pérou. Egalement responsable d'un documentaire sur le Japon et de divers programmes pour les réseaux latino-américains implantés aux Etats-Unis, il continue de nourrir le rêve de travailler enfin pour le cinéma. Roger Corman, conscient des avantages économiques de coproductions avec le Pérou, lui offre cette opportunité. A condition qu'il accepte d'être sous-payé, de travailler à une vitesse supersonique et de mettre en images des histoires sans risque, commercialement parlant. En l'occurrence, trois titres à destination directe des rayons des vidéo-clubs : le polar **Hour of the Assassin** en 1987, avec Erik ***Chips*** Estrada, le thriller de science-fiction **CrimeZone** (1989), interprété par David Carradine et Sherilyn Fenn, situé après l'Apocalypse dans une cité fermée où la police règne par une terrible répression et des exécutions retransmises en direct à la télévision, le film d'aventures **Le Sang de l'Amazone (800 Leagues Down the Amazon**, 1991), inspiré d'une œuvre mineure de Jules Verne. Pour Roger Corman, Lluis Llosa supervise également la production de **Crackdown**, **Full Fathom Five** (un plagiat d'**A la Poursuite d'Octobre Rouge**), **Heroes Stand Alone** (énième retour au Vietnam), **Welcome to Oblivion** (science-fiction ringue)...
De la tutelle de ce mentor rapiat, Luis Llosa s'extirpe en 1992, en réalisant **Sniper** avec Tom Berenger et Billy Zane, parcours de deux tireurs d'élite en mission dans la jungle du Panama. Efficace et carré, d'autant que la production lui alloue des moyens raisonnables. Un bon conditionnement à la mise en scène de **L'Expert**, après que le film soit passé entre les mains de John Woo, Wesley Snipes, Steven Seagal et Mel Gibson.


■ *Ned Trent (James Woods), un tueur dont les petits mots font autant de mal que les coups de feu* ■


■ *Une ambiance opaque, sombre, pour un héros torturé* ■


■ *May Munro et Tomas Leon (Eric Roberts) : l'une est motivée par le désir de vengeance, l'autre par le désir tout court* ■

des emplois subalternes, de piquer la vedette aux stars. Exemple : dans **Sang Chaud pour Meurtre de Sang de Froid**, il éclipsait Kim Basinger et Richard Gere. Dans **L'Expert**, une direction d'acteur rigoureuse, bien équilibrée et des partenaires au meilleur de leur forme, empêchent quiconque de se démarquer. L'harmonie quoi !
Père de Tomas, Joe Leon bénéficie de l'expérience d'un comédien de stature, Rod Steiger, le Peon de **Il Etait une Fois la Révolution**, un vétéran réputé pour sa tendance au cabotinage. Sous la direction de Luis Llosa, il se modère, prend l'accent cubain sans trop rouler les "r", implore Dieu et ses Saints entre deux assassinats... *"Joe Leon est un type charmant, mais méfiez-vous s'il se montre trop cordial avec vous. C'est probablement qu'il s'apprête à vous faire tuer !"*. Il aime même son crétin de fils, le dédouane partiellement de la responsabilité du meurtre des parents de May Munro en déclarant froidement être le seul de son clan à avoir le droit de vie ou de mort sur les gêneurs.

Ned Trent, Tomas et Joe Leon : un beau trio d'ordures, de tueurs et de trafiquants sans scrupules. Leur terrain de jeu dans **L'Expert** : Miami, une ville littéralement assommée de lumière. Un paradoxe pour un polar qui lorgne obstensiblement sur les ambiances troubles, lugubres du film noir. *"Miami fut une expérience enrichissante car c'est une ville de contrastes, vivante, dynamique et visuellement très diverse. Son potentiel est quasi-illimité. Le problème, c'était... le soleil ! Il brillait très fort, or nous avions besoin d'une ambiance trouble et insidieuse jusque dans les scènes de jour. Il a donc fallu créer un monde en soi, de plus en plus sensuel et inquiétant au fil de l'action"* rapporte Luis Llosa dont les amours vont manifestement vers des atmosphères moites, fendues par des tueurs qui aiment à se trémousser au son de la salsa. Des tueurs qu'ils dégagent savamment de la scène, pulvérisés par des portes de bar piégées, un siège de voiture éjectable sous la vigueur d'une explosion... Des morceaux de bravoure pyrotechniques, ingénieux dans l'art de placer des charges mortelles là où on s'y attend le moins. Autant de ruses d'artificier qui honorent cette bonne série B, racontée au premier degré, commentée par une musique un peu pompier de John Barry qui auto-plagie sa partition du **Trou Noir**. Autant les fans de Stallone que les amateurs d'un cinéma distilleur de sensations moites y trouveront leur compte.

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Sylvester Stallone & Sharon Stone dans une production Jerry Weintraub *L'EXPERT (THE SPECIALIST* - USA - 1994) avec James Woods - Rod Steiger - Eric Roberts - Mario Ernesto Sanchez - Sergio Dore Jr. **photographie de** Jeffrey L. Kimball **musique de** John Barry **scénario de** Alexandra Seros d'après les romans de John Shirley **produit par** Steve Barron - Jeff Most - Chuck Binder **réalisé par** Luis Llosa
9 novembre 1994 **1 h 51**

DANGER IMMEDIAT

interview

PHILLIP NOYCE

En Australie, Phillip Noyce se taille une solide réputation dans le documentaire et le téléfilm de prestige. Mais il résiderait toujours à Sidney si son ami George **Mad Max** Miller ne lui avait pas demandé un jour de mettre en scène le thriller nautique **Calme Blanc**. Brusquement, tout Hollywood fait les yeux doux à ce solide technicien, déjà auteur d'une demi-douzaine de longs métrages de fiction. On lui demande de servir de guide à l'aveugle-sabreur Rutger Hauer dans **Vengeance Aveugle**. Un succès modeste auquel succède **Jeux de Guerre**, séquelle d'**A la Poursuite d'Octobre Rouge** de John McTiernan. Un triomphe cette croisade de l'analyste de la CIA Jack Ryan contre les terroristes de l'IRA. Un succès qui plaçait Phillip Noyce en bonne position pour retrouver son poste sur **Danger Immédiat**, malgré le naufrage d'un **Sliver** pas aussi torride que désiré...

Entre *Jeux de Guerre* et *Danger Immédiat*, vous avez réalisé le thriller érotique *Sliver*. En êtes-vous satisfait ? On raconte que le film que vous aviez envisagé à l'origine n'a plus rien à voir avec celui que nous connaissons...

Le scénario original de Joe Eszterhas allait très loin. Le personnage incarné par Sharon Stone accomplissait un parcours sur le versant sombre de sa psyché. Elle se rendait compte que son petit ami était un pervers et elle aimait ça. Puis elle découvrait qu'il était aussi un assassin et ça l'excitait. Dans la séquence finale, le couple marié s'envolait dans un hélicoptère au-dessus d'un volcan en éruption pour se précipiter dans le cratère. Et ils filmaient leur chute grâce à une caméra vidéo. Au moment de l'impact, il ne restait plus que de la neige à l'écran. Il s'agissait là de la fin d'un film de 35 millions de dollars, un film énigmatique, fantastique, symbolique. Les spectateurs des projections-tests l'ont détesté. Ils n'ont pas supporté l'éventualité qu'une innocente jeune femme puisse devenir la marionnette consentante du diable. Confronté à ces réactions négatives, nous n'avons pas paniqué, surtout que le studio nous soutenait dans notre volonté de sortir le film en l'état. Six semaines avant la date de sortie, Joe et moi assistions à une nouvelle projection dont le résultat fut désastreux. En discutant, nous avons décidé de transformer radicalement **Sliver**, de mettre la responsabilité des meurtres sur le dos du personnage de Tom Berenger. Un mois avant la sortie du film, nous avons convoqué les comédiens pour tourner quinze minutes supplémentaires. Sharon Stone s'est même résolue à abandonner un temps le plateau d'**Intersection** ! Cependant, nous avons travaillé dans une telle précipitation que nous avons détruit la logique interne de **Sliver**. Nous avons anéanti notre propre film en pensant agir dans la plus totale intégrité artistique. Jamais le studio ne nous a forcé la main. Nous avons pris le risque de tout chambouler et nous avons échoué. Cependant, le **Sliver** original existe. *Paramount* nous a promis que nous pourrions bientôt l'exploiter dans sa forme initiale en laser-disc.

Comment définiriez-vous Jack Ryan, le héros de *Danger Immédiat* ? Est-ce un intermédiaire entre le super espion à la James Bond et l'aimable fonctionnaire ballotté entre des événements qu'il contrôle mal ?

Jack Ryan possède toutes les caractéristiques du héros classique. Il a un sens profond de la justice, dévoile sa vulnérabilité, affirme son intelligence. Ses objectifs l'obsèdent. Il manifeste un très grand attachement à sa famille. Toutes ces qualités l'éloignent des héros cinématographiques auxquels vous pouvez l'apparenter. Jack Ryan n'est certainement pas un nouveau James Bond. James Bond est une image allégorique et toutes ses aventures relèvent de la pure fiction. Le public ne s'attend jamais à ce que ses missions soient réellement crédibles. Par contre, ce même public croit à la véracité des événements qui surviennent autour de Jack Ryan. Lui, il ne se classe pas dans la même catégorie de héros que James Bond. Il a été

■■■



■ *L'embuscade dans les rues de Bogota : un vrai massacre chez les Américains* ■



■ *Jack Ryan/ Harrison Ford : quand un comédien s'identifie intimement à son pesonnage* ■

LE DERNIER SAMARITAIN

Il n'y a pas mieux que Jack Ryan pour expliquer aux barbares, aux terroristes de l'IRA, aux trafiquants de drogue, aux politiciens ripoux que l'Amérique est désormais le gendarme du monde. Donc, tandis que Bill Clinton envoie ses troupes botter gentiment le cul de la junte haïtienne, Jack Ryan justifie l'interventionnisme US. Son alibi : des proches du Président des Etats-Unis sont assassinés par des Colombiens à la solde du cartel de Medellin. Après enquête et quelques aveux, les services secrets découvrent que l'un des défunts blanchissait des sommes considérables au profit du trafiquant Ernesto Escobedo et détournait pour son propre compte un fort pourcentage. Pas content de voir son magot soulagé de quelque 600 millions de dollars, Escobedo a donc ordonné l'élimination du gêneur trop gourmand. Aussitôt, malgré le refus d'une commission sénatoriale de recourir à la force, le Président Edward Bennett lance l'opération "réciprocité". Elle consiste à envoyer sur les terres du cartel un commando d'élite chargé de faire le plus de dégâts possible, de tuer un maximum de trafiquants, y compris par l'intermédiaire d'un missile aérien téléguidé sur une hacienda bondée de gros bonnets de la cocaïne. Propulsé à la tête de son service de la CIA suite à l'hospitalisation de l'Amiral Greer, Jack Ryan se déplace sur le terrain, ignorant encore tout des ordres officieux du boss de la Maison Blanche. Cible des trafiquants que le mercenaire cubain Felix Cortez monte les uns contre les autres pour se garantir la part du lion, Ryan ne découvre que tardivement les manœuvres secrètes de James Curter, conseiller à la Sécurité Nationale, et de son subordonné Henry Czerny, directeur adjoint des opérations de la CIA. Lorsqu'il débusque le lièvre, ces derniers ordonnent l'arrêt brutal de l'opération "réciprocité", quitte à abandonner leurs hommes sur le terrain. En compagnie de Clark, l'homme des missions délicates, Ryan tente de sauver les quelques survivants au carnage.

Bien sûr, **Danger Immédiat** ne hisse pas le pavillon aussi haut qu'**A La Poursuite d'Octobre Rouge**, mais se situe néanmoins à quelques encablures du médiocre **Jeux de Guerre**. En dépit d'un Harrison Ford amidonné, figé dans quelques expressions, Phillip Noyce se tire agréablement de sa tâche d'illustrateur. S'il brocarde au passage les magouilles au sein de la Maison Blanche, les fonctionnaires aux dents longues et l'hypocrisie impériale du Président, son savoir-faire éclate principalement dans quelques séquences d'action, à commencer par l'incroyable embuscade dans une ruelle de Bogota. Un morceau d'anthologie. Pour faire oublier la fadeu. d'Harrison Ford, le père tranquille de l'espionnag., **Danger Immédiat** regorge de seconds rôles bien typés, bien interprétés. L'ex-Indiana Jones se fait même piquer la vedette par Willem Dafoe, excellent dans le rôle de Clark, un homme de terrain prêt à servir son pays si les liasses de billets verts ont l'épaisseur voulue. Voilà qui tempère judicieusement l'héroïsme daté, pantouflard, et l'esprit aussi anachronique que boy-scout de Jack Ryan.

■ M.T. ■

UIP présente Harrison Ford dans une production **Paramount** ***DANGER IMMEDIAT (CLEAR AND PRESENT DANGER*** - USA - 1993) avec Willem Dafoe - Anne Archer - Joaquim de Almeida - Harris Yulin - Donald Moffat - Miguel Sandoval - Dean Jones - James Earl Jones - Benjamin Bratt - Patrick Bauchau - Ted Raimi **photographie de** Donald McAlpine **musique de** James Horner **scénario de** Donald Stewart - Steven Zaillian - John Milius d'après un roman de Tom Clancy **produit par** Mace Neufeld & Robert Rehme **réalisé par** Phillip Noyce

19 octobre 1994 **2 h 16**

■■■

conçu avec un réel souci d'identification. Pour qu'il tienne la route, il fallait impérativement que les gens se reconnaissent en lui, que Jack Ryan soit en quelque sorte leur émissaire sur l'écran, qu'il ressente les émotions de Monsieur-Tout-Le-Monde, qu'il fasse des choix que nous pourrions faire. Et bien sûr, Harrison Ford apporte beaucoup à Jack Ryan parce qu'il lui donne une qualité indispensable à son existence : l'art de ressembler à tout le monde. Il n'est pas l'homme le plus fort ou le plus beau du monde. Les gens se projettent immédiatement en lui. Cela explique pour beaucoup le succès de **Jeux de Guerre** et **Danger Immédiat**. Ce succès s'explique également par la description du monde dans lequel évolue Jack Ryan, un univers où les institutions militaires sont horriblement puissantes. Leur pouvoir affecte et fascine chacun d'entre nous.

Ces pouvoirs vous fascinent-ils aussi ?

Absolument. En tant qu'étranger travaillant aux Etats-Unis, j'ai accédé à deux villes phares : Washington, avec ses institutions ultra-puissantes, et Hollywood, avec ses studios ultra-puissants. Autant Washington qu'Hollywood sont des agents de ce que vous pouvez qualifier "d'impérialisme américain". L'un représente le pouvoir légal, politique, et l'autre le pouvoir de la culture, du divertissement. Le tout à une échelle effrayante, planétaire.

Etant cinéaste à Hollywood, vous comptez désormais parmi les valets de ce système impérialiste, non ?

Et alors ?! Dans un certain sens, je suis admiratif du pouvoir hollywoodien. Une seule ville impose au monde entier des canons de beauté, d'idéal social, de façon de vivre. Des choses qui ne correspondent parfois pas à l'environnement dans lequel nous vivons. D'un autre côté, cette puissance m'effraie car elle mène à l'homogénéisation des cultures. Lorsque vous trouvez un *McDonalds* en plein milieu du désert australien, vous vous dites que c'est bien pratique, mais tout de même étrange, déplacé. **Danger Immédiat** traite de cet extraordinaire pouvoir, de celui que détient l'homme qui règne sur Washington.

Quel est le modèle que vous avez choisi pour le Président des Etats-Unis de *Danger Immédiat* ? Ronald Reagan, Bill Clinton...

Choisissez qui vous voudrez ! A l'avant-première de **Danger Immédiat**, au World Center de Washington, 800 hommes politiques se trouvaient dans la salle, autant des démocrates que des républicains. A la fin de la projection, trois républicains viennent vers moi et me confient que **Danger Immédiat** est la parfaite illustration de la raison pour laquelle nous devons nous débarrasser du pouvoir démocrate. Quelques minutes plus tard, deux démocrates me disent que **Danger Immédiat** explique les raisons pour lesquelles les électeurs ne devraient plus laisser les républicains revenir à la présidence du pays !

***Danger Immédiat* apparaît comme une condamnation des manoeuvres de la présidence des Etats-Unis. Le Président ordonne en quelque sorte des représailles sanglantes contre des trafiquants de drogue...**

Attention, **Danger Immédiat** ne dit jamais ça ! Le Président ne sait rien, il ne donne jamais d'ordres. Il ne fait que prévenir Jack Ryan des réalités de la vie politique. Le Président ne ment jamais, paraît dans l'ignorance des agissements de ses collaborateurs. C'est peut-être cette neutralité qui inquiète à la vision du film. Le roman original de Tom Clancy est d'ailleurs une allégorie sur l'Iran Gate, l'affaire des "contrats" signés sous le gouvernement Reagan. A cette époque, pour aboutir à la libération d'otages, un Président et son administration commettent des actes illégaux, livrent des armes en échange de la sauvegarde de vies humaines. Au finish, comme le Président de **Danger Immédiat**, Ronald Reagan a déclaré : "Je ne savais rien de tout cela". Une thèse plausible car l'appareil d'Etat s'arrange pour qu'il puisse tenir de telles affirmations sans vraiment mentir. Tout ceci nous a été expliqué par un ancien conseiller à la Sécurité Nationale, le Général Scrowcroft. Ce concept fascinant, celui de la dénégation plausible, empêche à quiconque d'accuser le Président de tenir des propos mensongers. Il est impossible que le Président des Etats-Unis mente, mais il doit cependant agir dans le secret. Toute l'astuce consiste à faire comprendre ses ordres à ses interlocuteurs, à être certain que ceux-ci ont bien reçu et compris l'information tout en restant sûr de pouvoir affirmer ensuite en toute bonne conscience : "J'ignore tout de cette affaire". Ces rouages complexes existent afin que l'entourage du Président puisse comprendre exactement sa volonté sans qu'il ait vraiment à le dire de vive voix. Cela peut paraître tordu, bizarre, mais, au sein de ce système ambigu, c'est indispensable. Tout **Danger Immédiat**, l'opération "réciprocité", se base sur ce principe de non-dit.

L'ambiguïté semble être l'un des maîtres mots de *Danger Immédiat*...

Danger Immédiat a été passionnant à tourner parce qu'il se décline à la fois en pur divertissement et en film sérieux, provocant. Les deux en un. Harrison Ford est parfait dans ce cadre car, tout en restant Jack Ryan, le public se souvient toujours d'Indiana Jones et de Han Solo. Il apporte tout son bagage d'aventurier intrépide tout en préservant l'aspect réaliste, crédible auquel je tenais tant.

Harrison Ford s'est si bien adapté à Jack Ryan que l'on en oublie Alec Baldwin, son interprète original dans *A la Poursuite d'Octobre Rouge*. Comment l'expliquez-vous ?

Ce que Harrison Ford apporte à chacun de ses rôles est inestimable. Dans la vie, il incarne à lui seul la décence américaine. Les gens savent qu'il ne prend pas de drogues, qu'il ne trompe pas sa femme, qu'il aime sa famille, qu'il demeure paisiblement dans son ranch lorsqu'il ne tourne pas, qu'il se montre très sérieux dans son travail... Tout cela contribue pour beaucoup à la crédibilité de la personnalité de Jack Ryan. On ne peut pas dire qu'Alec Baldwin, qui l'interprète dans **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, soit aussi irréprochable. Sa vie privée ne correspond pas aux valeurs morales d'un héros de la stature de Jack Ryan. Il fallait impérativement que Jack Ryan se débarrasse d'Alec Baldwin. Désormais, impossible de dissocier Jack Ryan de Harrison Ford. S'il ne désire plus tenir ce rôle à l'avenir, personne ne pourra le remplacer. Cela reviendrait à tenter de mettre un nouveau comédien sous le chapeau d'Indiana Jones. Infaisable. Ou, peut-être, ferons-nous appel à un Harrison Ford généré par ordinateur ! Ce serait le seul moyen de le remplacer...

Tom Clancy, le romancier à l'origine des aventures de Jack Ryan, manifeste ouvertement sa déception à l'encontre de *Jeux de Guerre* et de *Danger Immédiat*. Vous n'avez pas l'impression de sabrer allègrement dans ses livres ?

Les romans de Tom Clancy sont épais. Même si **Danger Immédiat** atteint les deux heures seize, nous n'avons pu y mettre qu'une fraction du livre, d'où les reproches de l'auteur. De plus, le héros du livre n'est pas Jack Ryan. Il compte seulement parmi les nombreux personnages du récit. Dans le bouquin, Tom Clancy ne raconte pas son aventure, mais celles d'autres protagonistes, à commencer par Clark, l'agent du FBI en poste en Colombie. En d'autres termes, le roman "Danger Immédiat" ressemble davantage à **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, qui est le parcours d'un commandant russe de sous-marin avant d'être l'aventure exclusive de Jack Ryan. Pour que le public trouve un répondant à la présence sur l'affiche du visage d'Harrison Ford, pour qu'il ait l'impression d'en avoir pour ses quarante-cinq francs, il était nécessaire d'adapter le livre aux doléances d'un grand film hollywoodien mettant en vedette une star. En tant qu'auteur du roman original, Tom Clancy ne pouvait adhérer totalement à ces changements, surtout que son attention se focalise pour beaucoup sur les détails. Ce n'est pas vraiment compatible avec un film, même si



■ *Clark (Willem Dafoe) : un homme de terrain* ■



■ *Jack Ryan, un technocrate sur le terrain* ■



■ *Jack Ryan : l'ultime affrontement pour la libération des survivants du commando américain* ■



■ *La fuite frénétique d'une ruelle transformée en antichambre de l'enfer* ■

l'obsession du détail contribue au succès des livres. Logique donc que Tom Clancy ait été déçu par **Jeux de Guerre** et **Danger Immédiat**. Raconter une histoire avec des mots sur du papier, et des images sur un écran n'est pas tout à fait le même sport.

Est-ce pour cette raison que *Danger Immédiat* intègre à son générique le régiment habituel de scénaristes-mercenaires ?

Trois scénaristes se sont succédés sur **Danger Immédiat**. Un seul d'entre eux aurait satisfait n'importe quel réalisateur : le premier, John Milius, a écrit **Apocalypse Now**, le deuxième, Donald Stewart, est l'auteur de **Missing** et le dernier, Steven Zaillian, vient de décrocher l'Oscar pour **La Liste de Schindler**. L'adaptation de John Milius collait de très près au livre de Tom Clancy qui manifestait partout son enthousiasme vis-à-vis du scénario. Cependant, Harrison Ford l'a refusée sous prétexte qu'il ne s'agissait plus d'une aventure de Jack Ryan. John Milius le dépossédait de la vedette. Exit John Milius, bonjour Donald Stewart. Co-auteur des scripts d'**Octobre Rouge** et de **Jeux de Guerre**, Donald Stewart a délaissé les options du livre pour se concentrer sur Jack Ryan. Harrison Ford a alors donné son feu vert. A ce moment, je suis arrivé sur le projet. J'ai attentivement lu le livre et le scénario pour m'apercevoir que le roman de Tom Clancy s'avérait plus intéressant, complexe. Je voulais réaliser **Danger Immédiat** pour me rapprocher au plus près de l'histoire originale. Au revoir Donald Stewart et bien le bonjour Steven Zaillian ! Steven est le véritable responsable du scénario de **Jeux de Guerre** même si son nom ne figure pas au générique. Je suis parvenu à une alternative avec Harrison Ford qui a compris mon point de vue, ma déception de devoir balancer les bonnes choses du livre à son seul profit. Dans un paramètre très précis, Steven Zaillian a dû combiner Tom Clancy, John Milius, Donald Stewart et les désidérata d'Harrison Ford. Il y est parvenu.

Comment concevez-vous votre fonction de metteur en scène au sein d'une entreprise aussi complexe à mettre en route que *Danger Immédiat* ?

Le réalisateur est l'équivalent du Monsieur Loyal du cirque. Il sait quand envoyer les clowns, mettre en place les funambules, sonner la cloche en cas de retard. Le metteur en scène agit aussi en vampire, suçant les idées des uns et des autres, faisant du film le sien. Il s'agit là d'une définition loin de la vision romantique de l'auteur. Le réalisateur travaille pour faire la jonction entre tous ceux qui travaillent sur un plateau, pour tirer le meilleur de chacun. Sur un film comme **Danger Immédiat**, il s'impose autant en policier réglant la circulation qu'en négociateur. Négociateur car je devais discuter avec le studio pour chaque initiative. Les producteurs étaient du genre à dire : "Tu veux faire ça, ça va coûter tant. Il va falloir retirer un peu d'argent à cette scène". **Danger Immédiat** représente de 600 à 700.000 dollars par jour de tournage. Je peux vous l'affirmer car le studio me communiquait constamment l'addition de ce que je voulais faire.

Le studio vous a-t-il également mis sous le nez la note du très spectaculaire guet-apens dans une ruelle de Bogota ?

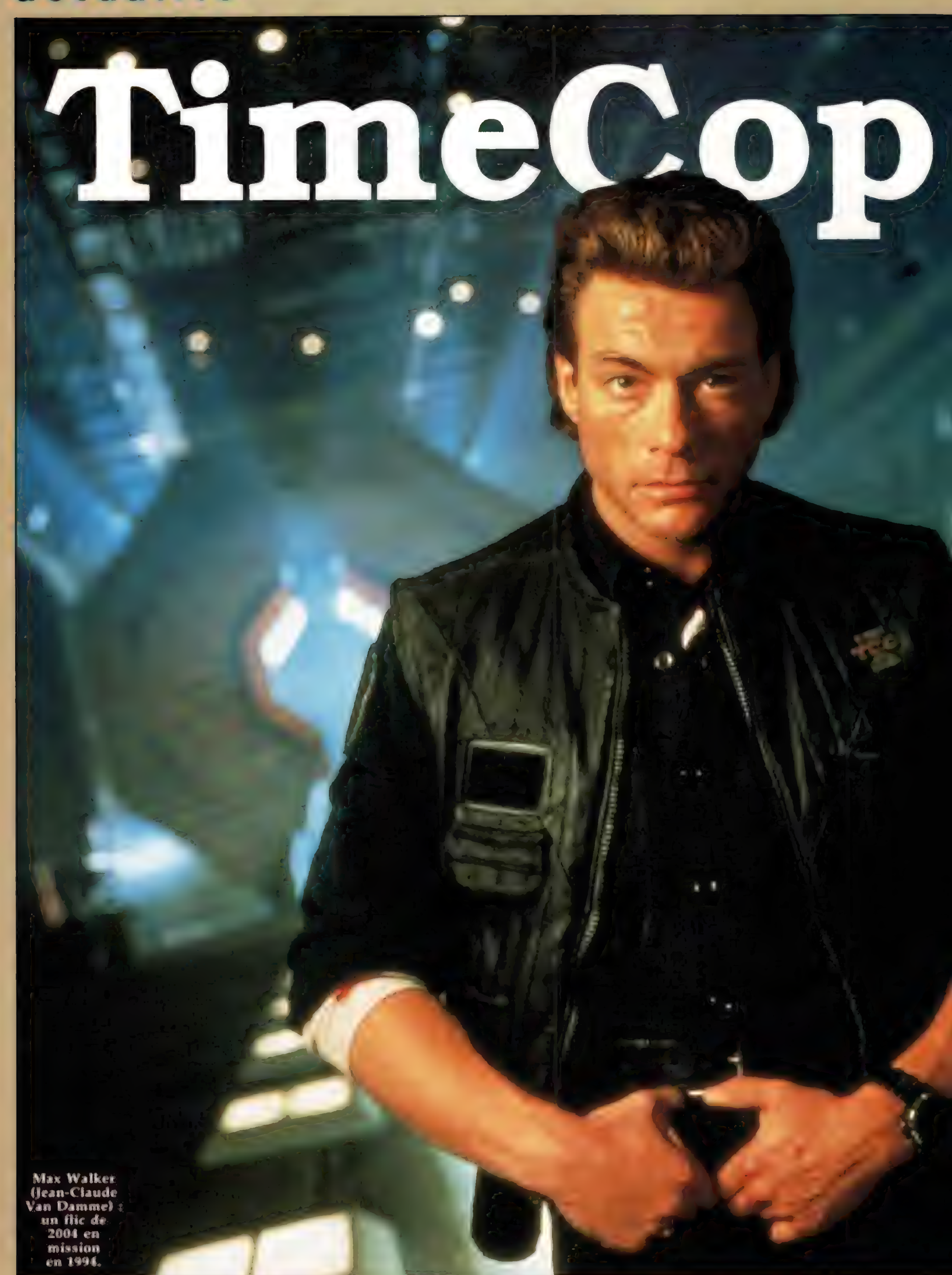
Oui. Cette séquence ne représente qu'un tout petit paragraphe dans le roman de Tom Clancy. Elle doit son existence dans **Danger Immédiat**, non pas aux divers scénaristes, mais au dessinateur du story-board, David J. Negron Jr., qui fut mon collaborateur sur **Jeux de Guerre** et **Sliver**. Nous avons longuement discuté du découpage d'un guet-apens, d'une embuscade basée sur les recherches des militaires américains à propos de ce type de souricière dans les rues de Bogota. David est arrivé à la conclusion que l'efficacité d'une pareille scène tiendrait à la vitesse, à la mobilité des gens pris au piège. S'ils s'arrêtent, ils n'ont plus aucune défense, se mettent à découvert. Jack Ryan et ses compatriotes résistent aux roquettes en rebondissant sans cesse. Un véritable jeu vidéo. Pendant trois semaines, nous avons dessiné, étudié plusieurs plans d'attaque. David est ensuite parti pour Mexico pour trouver le bon extérieur, pour réinstaller ses dessins dans un décor. Plan par plan, il a tout redessiné et fourni le story-board à une compagnie d'animation par ordinateur dont les opérateurs ont greffé la tête d'Harrison Ford dans le bout d'essai, ainsi que des effets sonores et une musique d'emprunt. Nous avions donc toute la séquence sous forme de dessin animé infographique. Sur le plateau, j'avais donc le découpage du guet-apens parfaitement en tête, corrigé, ce qui a considérablement diminué les risques d'accident et décuplé l'impact émotionnel. Financièrement, le dessin animé de David Negron Jr. nous a permis de convaincre le studio d'investir dans cette séquence non prévue au départ et de nous accorder trois jours de tournage supplémentaires aux cinq déjà acquis.

Etes-vous déjà partant pour une nouvelle aventure de Jack Ryan ?

Non. Mon prochain film sera probablement **Le Saint**. Il n'aura rien à voir avec la série interprétée par Roger Moore. Ce **Saint**-là doit tout au personnage tel qu'il a été imaginé par Leslie Charteris, un maître dans l'art du crime. Si le script n'aboutit pas rapidement et si nous ne trouvons pas le comédien idéal, je réaliserais peut-être avant un film fantastique, l'histoire d'un guerrier du 21ème siècle doué de pouvoirs psychiques, non pas au service d'un pays mais d'une multi-nationale. Ce sera en quelque sorte *Sony* contre *IBM* !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

TimeCop



Max Walker (Jean-Claude Van Damme) : un flic de 2004 en mission en 1994.

Arnold Schwarzenegger remonte le cours du temps dans les deux *Terminator*, Sylvester Stallone l'imite dans *Demolition Man*. C'est désormais à Jean-Claude Van Damme de dompter l'invention d'Herbert George Wells. Et il s'agit pour la vedette du kickboxing et de *Chasse à l'Homme* de discipliner par des méthodes musclées les usagers de la machine à voyager dans le temps. De veiller à ce qu'aucun malveillant ne vienne saboter le calendrier pour de cupides motifs. Derrière la caméra, le réalisateur de *Outland* et de *2010* s'assure de la bonne marche de l'entreprise. Et des progrès professionnels du Bruxellois cogneur !

De la science-fiction, Van Damme conserve plutôt un bon souvenir. Grâce à **Universal Soldier**, il a atteint son sommet au box-office international. *"J'aime Universal Soldier. Je n'ai qu'un regret le concernant : le budget ne nous a pas permis d'améliorer la séquence d'action finale. Avec quelques milliers de dollars de plus et du temps, nous aurions fait beaucoup mieux. Cependant, pour un budget de 18 millions et demi de dollars, **Universal Soldier** en a rapporté 100 dans le monde. Rien que pour l'exploitation en salles. Les recettes vidéo tournent entre 40 et 50 millions de dollars. Pour la première fois, je me suis aperçu que je pouvais obtenir du succès sans aligner les figures de kickboxing".* Des propos qui en disent long sur la reconnaissance du Belge vis-à-vis de la science-fiction. Et, aujourd'hui encore, à la sortie de **TimeCop**, il peut se féliciter de son choix ; le film rachète les scores très moyens de **Cavale sans Issue** et **Chasse à l'Homme**. Bref, **TimeCop** réinstalle Van Damme sur l'Olympe des vedettes du film d'action.



■ *Van Damme : les admiratrices apprécieront !* ■

Trêve de surhomme, de combattant d'élite arraché à la mort par des apprentis sorciers, trêve de type qui vaut sans doute dans les trois milliards. Comme le titre **TimeCop** l'indique, Van Damme intègre une brigade très spéciale dont la tâche principale est de veiller au bon déroulement du temps, à ce qu'aucun intrus ne vienne le perturber pour en tirer quelque bénéfice. Il serait, technologie à l'appui, si facile de plonger en plein far west pour arracher à des soldats confédérés un gros chargement. Les colts sont des armes dérisoires face à une pétoire automatique de 2004. Ainsi s'ouvre **TimeCop**, sur un gunfight où l'anachronisme tue.
*"Le scénario du film se déroule sur plusieurs niveaux. S'y mêlent romantisme, action, SF, mystère et énigme. Mais **TimeCop**, avant tout, pose cette question fondamentale : "si vous aviez l'opportunité de voyager dans le temps et d'y modifier quelques broutilles, le feriez-vous ?"* lance le réalisateur Peter Hyams. Essayer de changer le cours du temps, le Sénateur Aaron McComb ne s'en prive pas. Membre du Comité de Vigilance de la T.E.C., la branche de la police chargée de la régulation du temps, il ambitionne d'abord la présidence des Etats-Unis en cette belle année 2004. En panne d'argent pour financer sa campagne, McComb utilise le prototype de la machine à voyager dans le temps à ses propres fins. Il envoie un flic ripoux en 1929, époque de la Grande Dépression, pour que celui-ci achète à tour de bras des actions en pleine déconfiture sur le moment et qui vaudront des milliards quelques décennies plus tard. Machiavélique, le politicien véreux n'ignore pas que l'assassinat dans des justes délais d'un adversaire de demain peut lui éviter des ennuis. Dans sa ligne de mire : Max Walker, fraîchement admis à la brigade de surveillance du temps. Il envoie quelques patibulaires gorilles l'éliminer, lesquels malfaisants le laissent pour mort et tuent sa petite amie Melissa. Walker survit à ses blessures, intègre effectivement la T.E.C. et, au bout de quelques années, retrouve McComb, manœuvrant dans les coulisses pour démanteler la brigade, jugée trop onéreuse pour le contribuable. A Walker de ruser pour revenir en arrière à son insu, pour l'empêcher de nuire, sauver sa propre peau et celle de sa bien-aimée...

■■■



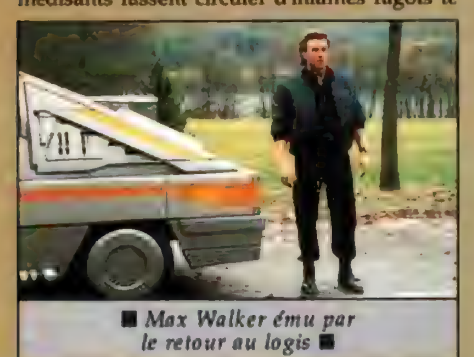
■ *De l'art et la manière de stopper un petit voleur à la tire* ■

■■■

Vous connaissez la musique. A chaque film, Van Damme confie à qui veut l'entendre qu'il progresse, que son "acting" grimpe d'un cran et que, désormais, Arnold Schwarzenegger doit veiller au grain... Une régularité qui tourne au gag. Peut-il revendiquer des progrès dans **TimeCop** ? Plutôt oui. Du genre exigeant, Peter Hyams connaît mal la star belge. *"Je connaissais de lui ce que mon plus jeune fils, un fan de cinéma karaté, m'en avait dit"*. Voilà qui situe les présentations. Après avoir pris connaissance de quelques films de Van Damme, Hyams évalue l'étendue du boulot. *"Peter m'a demandé de passer moins de temps à m'entraîner dans un gymnase et davantage à m'améliorer en matière de comédie, d'anglais et de diction"* avoue Van Damme, reconnaissant. Van Damme qui baigne dans son jus lorsque le cinéaste affirme qu'il possède l'étoffe d'un Steve McQueen français (!). *"Vous verrez cela en regardant TimeCop. C'est difficile de parler de soi-même. Je pense néanmoins que je suis différent ici"* jure prudemment le même intervenant. Meilleur c'est vrai puisque Peter Hyams était du genre, après une journée de tournage, à débouler dans la chambre du Bruxellois, manuscrit en main, pour le sensibiliser aux dialogues du lendemain. La persévérance du réalisateur porte ses fruits à l'écran ; Van Damme s'avère plutôt convaincant, même si ce n'est pas demain que d'aucuns affirmeront que Marlon Brando a trouvé son maître. Convaincant oui, mais néanmoins troublant pour un détail d'importance. La coupe de cheveux. Non pas celle du personnage en 1994, mais l'espèce de brushing immobile qu'il trimballe sur le caillou dix ans plus tard. Un casque blond oxygéné dont pas un seul des cheveux ne bouge. Doit-on conclure que Van Damme porte une perruque bon marché ? La question reste entière.
Au-delà des interrogations capillaires, Peter Hyams et Van Damme font du bon boulot. Et le réalisateur ne tarit pas d'éloges sur sa tête (suspecte) d'affiche. *"J'étais sous le charme. Je l'ai trouvé drôle, accessible et, curieusement, vulnérable. La gamme des sentiments que Van Damme exprime ici est unique dans sa carrière. Il s'en tire merveilleusement. Ce qu'il exhale en tant qu'individu au quotidien transparaît dans TimeCop. Et comme la personne qu'il est force vraiment la sympathie, le film en tire de grands bénéfices"*. Du calme Peter, du calme. D'ici à ce que les médisants fassent circuler d'infâmes ragots te concernant, toi et Jean-Claude... Pour l'heure, les deux lascars s'entendent si bien qu'ils ont entamé ensemble une deuxième collaboration, **Sudden Death**, histoire de hockey sur glace et de terrorisme international.



■ *Walker et sa compagne Fielding (Gloria Reuben) dans le cockpit d'une machine à voyager dans le temps* ■



■ *Max Walker ému par le retour au logis* ■



■ *Aaron McComb (Ron Silver) : un politicien qui s'enrichit en pêchant ses deniers dans le torrent des siècles* ■

La science-fiction est un domaine que Peter Hyams connaît bien. **Outland** et **2010** comptent même parmi les fleurons les plus récents du genre. En perte de vitesse depuis **Présidio** et **Deux Flics à Chicago**, tombé en disgrâce après les échecs monumentaux de **Seul Témoin** et **Stay Tuned**, il relève quelque peu la tête dans **TimeCop**, fidèle aux conceptions du futur qui ont contribué à sa réputation chez les aficionados du genre. A l'exception de quelques voitures qu'on n'oserait pas exposer au Mondial de l'Automobile, son 2004, il est vrai réduit à quelques intérieurs, sonne juste. *"Les différences entre 1994 et 2004 sont les mêmes qu'entre 1984 et 1994. Pour mettre en place ces lendemains, vous n'avez qu'à extrapoler un petit peu. Pas question de montrer des gens dans des combinaisons argentées, tapotant sur des claviers aux loupiotes clignotantes"*. Ainsi, la salle de contrôle de la brigade du temps, la T.E.C., ressemble tout bêtement à une salle de contrôle, encombrée, exiguë, plutôt mal entretenue, faiblement éclairée et très chichement aménagée. Le patron de Max Walker l'explique lui-même : le fonctionnement importe avant tout ! Une manière judicieuse de masquer l'étroitesse du budget. **TimeCop** ne bénéficie pas des mêmes largesses qu'un James Cameron avec Schwarzenegger. Mais Peter Hyams, futurologue à la caméra, sait tirer le meilleur parti de quelques figurants mal rasés focalisés sur une batterie d'ordinateurs crasseux. *"Mon approche du futur est sensiblement la même que dans **Outland** et **2010**. Il fallait impérativement que les objets qui paraissent nouveaux pour le spectateur aient l'air d'avoir servi. Tout, ainsi, doit paraître logique, doit avoir une fonction précise. Concernant les locaux de la T.E.C., je me suis dit que ces gens-là ne devaient pas bénéficier de tous les moyens que le programme demandait. Nous avons ainsi imaginé un vieil immeuble aux murs de béton armé, avec des câbles suspendus qui serpentent au plafond, le long de colonnes de métal, un peu à la façon de l'aménagement du métro new-yorkais des années 40/50. Il s'agit là d'un monde confiné, claustrophobique dont les occupants transpirent en permanence"*.

Sur un principe identique, hors de question de claquer des sommes titanesques pour les allers-retours dans le temps. Spectaculaire n'est pas forcément ennemi de sobriété. *"La plupart des metteurs en scène arrivent avec des explications très confuses, très imprécises sur l'effet recherché. Par contre, Peter Hyams nous a immédiatement fourni une description très imagée du résultat escompté, une distorsion du temps très liquide"* explique le responsable des effets spéciaux optiques, Greg McMury. Liquide est réellement le mot adéquat. Max Walker et cie semblent sortir d'une eau solide, plastifiée. Lorsque la porte temporelle se referme, subsistent pendant quelques secondes les mêmes cercles que provoque une pierre jetée sur une eau calme... Techniquement très réussi et peu coûteux. *"Nous avons utilisé un programme informatique Silicon Graphics appelé "Flame", un système de digitalisation des images qui permet de fabriquer des répliques en trois dimensions des protagonistes pour les plans rapprochés dans lesquels une sorte de liquide paraît couler sur leur visage. Pour les montrer entrer et sortir du couloir temporel, nous avons tout banalement placé nos comédiens devant un écran bleu"*. L'écran bleu, cet indispensable outil qui permet, depuis une quinzaine d'années, de conduire des acteurs dans des entroits où ils ne pourraient jamais mettre les pieds. Et aussi de planter une speakerine devant une carte météo ! Parmi les autres effets spéciaux : deux Van Damme, deux Ron Silver dans le même plan, ceux de 1994, et ceux de 2004. Habilement torchées ces images, mais rien que de très ordinaire au jour où Robert Zemeckis et son **Forrest Gump** suscitent une vive polémique sur la falsification des images du patrimoine national américain. Mais, pour les fans du Van Damme de la première heure, **TimeCop** prend une tournure nostalgique lorsque le Belge effectue son fameux grand écart, torse nu, sur une batterie de cuisine, tandis que son adversaire grille comme un toast arrosé d'essence.

■ **Marc TOULLEC** ■

UIP présente Jean-Claude Van Damme dans une production **Universal/Signature/JVC Entertainment/Renaissance/Dark Horse/Largo** *TIMECOP* (USA - 1993) avec Ron Silver - Mia Sara - Gloria Reuben - Bruce McGill - Scott Bellis - Jason Schombing **photographie de** Peter Hyams **musique de** Mark Isham **scénario de** Mark Verheiden d'après les bandes dessinées de Mark Verheiden et Mike Richardson **produit par** Moshe Diamant - Sam Raimi - Robert Tapert **réalisé par** Peter Hyams

30 novembre 1994 **1 h 38**

StreetFighter

Après **TimeCop**, ce sera **Streetfigher**, prévu pour juin-juillet 95, adaptation d'un jeu vidéo vendu à des millions d'exemplaires, où se castagnent une horde hétéroclite de combattants féroces. L'enjeu : la paix et la sauvegarde du monde. Le scénariste de **Piège de Cristal** et le producteur de **The Crow** s'assurent de la bonne adaptation cinématographique d'une des gloires de la console frappeuse...



■ *William Guile (Van Damme), sauveur de l'humanité en péril* ■

Les adaptations de jeux vidéo au cinéma, ça marche fort en dépit de la rouste commerciale infligée aux **Super Mario Bros**. Les producteurs annoncent **Double Dragon** pour très bientôt, et dans un avenir un peu plus lointain **Mortal Kombat** avec Christophe Lambert. **Streetfigher** complète avantageusement le tableau. D'abord parce qu'il s'agit d'une production Edward Pressman, promoteur avisé et intelligent de **Phantom of the Paradise, Conan, The Crow** et du **Jugde Dredd** avec Stallone. Ensuite, parce que cette imposante aventure entre arts martiaux et science-fiction marque les débuts à la mise en scène d'un des scénaristes de film d'action les plus chauds du gotha hollywoodien, Steven De Souza. Aucune parenté avec une certaine valise en carton. Pour le meilleur, De Souza, c'est les manuscrits de **Piège de Cristal**, **58 Minutes pour Vivre**, **Commando**, **Running Man**. Pour le pire, ce sont **Les Flintstones** (avec une dizaine d'autres scribouillards), **Ricochet** et **Le Flic de Beverly Hills 3**. Fort encore ce **Streetfigher** avec sa tête d'affiche, Jean-Claude Van Damme qui revêt l'uniforme kaki du Colonel William F. Guile, membre émérite des Nations Alliées. En cette année 1995, la guerre civile fait rage à Shadaloo, une contrée imaginaire du sud-est asiatique. Le méchant dans l'affaire : le Général Bison (Raul Julia), dictateur sournois qui prend en otage 63 employés des Nations Alliées. Il demande le versement d'une rançon de 20 milliards de dollars. Si la somme ne lui parvient pas sous trois jours, il liquidera ses "invités" et le conflit local risquera de prendre des proportions planétaires. Naturel que les pontes des Nations Alliées prennent la plus drastique des mesures : réquisitionner les services du Colonel Guile, membre des Forces Spéciales et expert en mission impossible. Convaincu de l'urgence de la situation, Guile recrute aussitôt les membres de son commando, des combattants d'horizons très divers allant de Ken & Ryu (des karatékas qui survivent en se produisant dans des combats truqués) à T. Hawk en passant par le lutteur sumo Edmund Honda, autant de personnages qui découlent directement du jeu vidéo où ils se trouvent à égalité avec Guile, qui les supplante en prenant la vedette du film. Chez les vilains, dominés par le Général Bison qui pousse quelques scientifiques captifs à recréer génétiquement le soldat invincible, répondent présent Sagat, marchand d'armes borgne (Wes Studi), l'imposant garde du corps russe Zangief et des troupes d'élite. Tout ce beau monde s'épanouit dans un repaire secret entre les bases de l'Empire de **La Guerre des Etoiles** et les décors de Ken Adam pour les meilleurs **James Bond**. Etant inspiré d'un jeu vidéo, **Streetfighter** s'adresse prioritairement aux kids. Pas de violence trop explicite à l'écran donc, l'objectif de la production étant un "visible par tous" aux Etats-Unis, en rupture des "interdit aux moins de 12 ans" habituels à Van Damme.

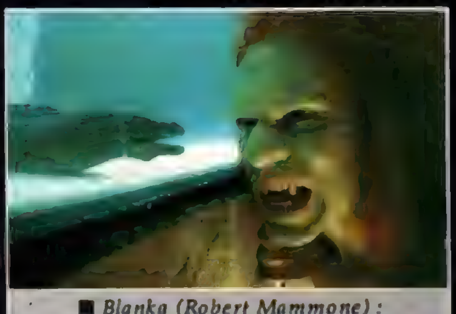


■ *Le sumo Honda (Peter Tulasosopo), la karatigresse Chun-Li (Ming-Na Wen) et le boxeur Balrog (Grand L. Bush) : trois spécimens des forces du Bien* ■

"***Streetfighter** se définit en film d'action pacifique sous amphétamines*" envoie Steven De Souza. "*Du sadisme non, de l'héroïsme oui*" continue le réalisateur soucieux que les plus jeunes usagers du jeu vidéo puissent reluquer son œuvre. En bref, **Streetfigher** n'a rien à voir avec le très sanglant **Mortal Kombat** où pleuveront les cadavres troués. Reste que les arts martiaux tiennent naturellement le haut du pavé ici, l'entraînement des comédiens et la chorégraphie des bastons étant confiés au champion du monde de kickboxing, Benny "The Jet" Urquidez. Un nom mythique pour les pratiquants.

Tourné en Thaïlande et sur les plus gigantesques plateaux australiens pour un budget de 30 millions de dollars ("*réalisé aux Etats-Unis, il aurait presque coûté le double*" affirme le producteur Edward Pressman), **Streetfigher** s'offre également la crème de la crème lorsqu'il s'agit de combiner action et effets spéciaux, la greffe du visage de Van Damme sur le corps d'un cascadeur kamikaze. Une technique extrêmement performante et invisible développée après la disparition accidentelle de Brandon Lee sur **The Crow**. Indispensable lorsqu'on veut coller le plus intimement possible au jeu vidéo, y compris dans des empoignades et des raclées homériques qui demanderaient des dons de contortionniste dignes des Barbapapa !

■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Blanka (Robert Mammone) : un féroce Quasimodo brésilien* ■



■ Bongo et Molo sont dans un traquenard ? Presque : Vincent Vega (John Travolta) et Jules (Samuel L. Jackson), deux flingueurs chanceux ■

Du riffi autour de Pulp Fiction

Tout le monde, ou presque, était d'accord pour reconnaître les qualités de *Reservoir Dogs* et le talent de Quentin Tarantino. Deux ans plus tard, *Pulp Fiction* divise les fans de la première heure, ceux qui n'ont pas attendu la Palme d'Or pour saluer l'enfant terrible du cinéma américain. Fastidieux, bavard et tournant au procédé pour les détracteurs, jouissif, drôle et croulant sous les bonnes idées pour les partisans, *Pulp Fiction* ne suscite pas de tièdes opinions. Sabre au clair, deux fans et deux ex-fans bataillent...

Marc TOULLEC : Durant le festival de Cannes, j'attendais la première projection de **Pulp Fiction** avec autant d'impatience que vous. Pourtant, je n'ai pas cessé de jeter des coups d'œil à ma montre. **Pulp Fiction** dure, dure, se répand en passages à vide. Il faut vraiment mériter les quelques morceaux de bravoure que l'on compte sur les doigts d'une main, dispersés sur presque deux heures trente. Derrière moi, les membres du clan Tarantino riaient comme des bossus à chaque réplique. Je n'ai pas compris...

Didier ALLOUCH : Attention, **Pulp Fiction** n'est pas un film trop long ; c'est un film qui prend son temps, nuance ! Il nage à contre-courant du cinéma américain actuel en se permettant des plans de trente secondes et plus, des échanges dialogués qui durent souvent quatre, cinq minutes. Tout, bien sûr, n'est pas toujours réussi, mais ces dialogues possèdent l'inestimable touche Tarantino. Et rien que pour ça, impossible de bouder son plaisir !

Vincent GUIGNEBERT : Je soutiens cette démarche : que le metteur en scène prenne son temps, qu'il laisse ses comédiens s'installer dans le plan... Une mise en scène assez théâtrale en fait. Pour établir un pont avec le film précédent de Tarantino, je dirais que les quelques longueurs au tout début de **Reservoir Dogs** ont une nécessité dramatique vu la situation dans laquelle se trouvent les malfrats. Je reproche à **Pulp Fiction** des dialogues qui tournent à vide. Ils ne sont amenés par aucune dramaturgie ; ils sont, la plupart du temps, totalement gratuits ! La discussion sur les hamburgers, par exemple, pourrait intervenir dix fois dans le film qu'elle resterait toujours à l'écart de toute narration. **Pulp Fiction** s'arrête en majeure partie à cet aspect des choses ; on est loin de la dramaturgie terrible de **Reservoir Dogs**.

Julien CARBON : Je suis en partie d'accord avec toi. C'est vrai que Tarantino se laisse parfois emporter par sa verve de dialoguiste. Mais c'est justement très excitant dans la mesure où ces discussions sur les hamburgers, les milk-shakes, les massages de pied interviennent dans des situations où on ne les attend pas. Cela les rend d'autant plus drôles, plus fortes. Quentin Tarantino va encore plus loin que dans **Reservoir Dogs**. Avec une qualité d'écriture égale, il progresse dans un univers ultra-référentiel, non pas

comme un fan de base, mais en détournant à son profit des situations propres au "pulp". Quand ses situations ne sont pas "pulp", il fait en sorte d'y revenir par des moyens détournés. A ce titre, le personnage de Bruce Willis rentre totalement dans l'esthétique du genre.

V.G.: Comment définirais-tu le "pulp" ?

J.C.: Dans les années 30, les "pulps" étaient des romans de gare édités sur du mauvais papier. Les gens les lisaient dans les transports puis s'en débarrassaient comme d'un journal. Ils ont révélé des auteurs comme Hammett, Chandler, Dent, des écrivains qui sont devenus des classiques du roman noir ou de science-fiction. Quentin Tarantino disait s'être surtout inspiré du "pulp" *Black Mask*, mais il a ensuite avoué qu'il s'en était écarté pour revenir à son propre univers.

M.T.: Dans le cadre de **Reservoir Dogs**, le style et l'écriture de Quentin Tarantino fonctionnent à merveille. Un cadre bien précis, une poignée de protagonistes... L'intrigue ne se disperse jamais tellement elle est concentrée. Dans **Pulp Fiction**, Tarantino pousse ses ambitions au-delà du groupe de truands dans un hangar. Et c'est là le problème ! Les longs dialogues passent merveilleusement bien dans **Reservoir Dogs**. Mais dans **Pulp Fiction**, les gangsters ne cessent jamais de tchatcher. Ce sont des pipelettes qui dissertent sur n'importe quoi, y compris la différence entre une moto et un chopper. Tout est bon pour que les personnages n'arrêtent jamais de parler. Comme Tarantino lui-même d'ailleurs ; il aime rendre ses comédiens aussi bavards que lui ! Insupportable pour une histoire qui aurait mérité plus de timing, davantage de maîtrise dans l'écriture et dans une mise en scène assez plate au demeurant.

VG.: **Pulp Fiction**, ce n'est pas **Les Affranchis**. Mais il ne s'affiche pas non plus comme tel. En gros, je suis d'accord avec toi. Cependant, j'apprécie les intentions de Tarantino et certaines séquences en particulier. Ce qui me gêne : un sentiment général d'indolence, des personnages trop cool, qui se foutent de tout... Il y a surtout cette séquence indécente entre Bruce Willis et Maria de Medeiros. Cette façon de mettre les comédiens dans les bras l'un de l'autre, c'est du minable naturalisme hollywoodien !

D.A.: Pas du tout ! Cette séquence est là pour prouver à quel point la brute Butch, qui vient de tuer un homme dans un combat de boxe, se transforme en tout petit garçon lorsqu'il se trouve en présence de Fabienne, sa fiancée française. Il se contrefiche de l'adversaire qu'il vient de refroidir sur le ring et tombe en pâmoison devant ce petit bout de bonne femme !

■ *Butch Coolidge (Bruce Willis), un boxeur loser qui se précipite dans les emmerdes pour avoir refusé de se coucher* ■



■ *Let's twist again ! Mia (Uma Thurman) et Vincent Vega terminent par quelques pas de danse un repas arrosé* ■

J.C.: J'aime d'autant plus cette scène qu'elle tombe dans les vrais clichés du "pulp". Le tour de force réside dans le fait que la connaissance de cette littérature populaire n'est pas capitale à l'appréciation de **Pulp Fiction**. Toutefois, si on la possède, voir le film de Tarantino est encore plus jouissif. Tarantino effectue par le biais de la référence une véritable torsion du genre. Il prend l'histoire classique du boxeur qui refuse de se coucher, qui gagne le combat et qui cherche à fuir, pour l'orienter vers quelque chose de surprenant, vers **Délivrance**. Lorsqu'il cherche à s'armer, Bruce Willis pense à Joe Don Baker dans **Justice Sauvage** avec la batte de baseball, à Leatherface de **Massacre à la Tronçonneuse** avec la tronçonneuse. Et il choisit le sabre en référence à Ken Takakura dans des films japonais de yakuzas ! En descendant à la cave, par des voies détournées, Tarantino revient au genre qu'il veut honorer en permanence. Il retombe sur ses pieds. On n'a

■■■

Quentin Tarantino un cinéaste pulp !

L'homme avait l'air de sortir tout droit d'un de ses films en arrivant à cette conférence de presse. Costume noir, cravate noire, lunettes noires, chemise blanche et l'air faussement endormi. Il parle également comme ses personnages : énormément. Morceaux choisis d'une conférence où il fut finalement peu question de **Pulp Fiction**. Comme si les journalistes s'intéressaient plus au phénomène Tarantino qu'à ses films...



■ *Samuel L. Jackson et Quentin Tarantino, également interprète, dans un petit rôle, de* ***Pulp Fiction*** ■

- "LA PALME D'OR"

Quand on gagne un prix comme la Palme d'Or, on ne peut qu'être surpris même si on n'arrête pas de vous dire tout au long du festival que vous allez gagner. Alors quand Clint Eastwood a annoncé "**Pulp Fiction**" *(NDT : il imite la voix d'Eastwood)*, ça m'a surpris, mais à moitié puisque dans un festival qui réunit 25 films, il s'en détache toujours 5 ou 6 qui reviennent à la fin. Je pensais être dans ceux-là. Le jour de la cérémonie, tout le monde disait que **Rouge** allait gagner. Alors, le soir, dans le Palais, j'étais persuadé que ce serait **Rouge**. Ce qui est drôle, c'est que je n'ai vu que deux ou trois films là-bas, surtout parce que c'est très dur d'avoir des invitations. Depuis, j'ai vu d'autres films qui étaient en compétition à Cannes : **Exotica** d'Atom Egovan et le film de Kiarostami notamment. Ce sont deux films merveilleux. Ils auraient tout aussi bien pu gagner. **Rouge** aussi est incroyable. Finalement, je me dis que ce n'était pas une si mauvaise année, que c'était même un très bon cru. Mais est-ce que la Palme m'a changé, a changé la façon de me lever le matin ? Non, je suis toujours le même. J'étais recemment à Venise et je suis tombé sur Gilles Jacob *(NDT: le président du Festival de Cannes)* et nous avons beaucoup parlé de cela. J'en suis venu à me dire que je prenais mes films très au sérieux, le festival de Cannes aussi, la Palme d'Or aussi, mais je ne me prends pas moi-même au sérieux. Donc je sais que si dix autres personnes avaient composé le jury du festival, le gagnant aurait très bien pu être **Rouge** ou **Exotica**. Donc j'apprécie ma récompense, mais je ne prends pas cela si sérieusement. De toute façon, j'étais content de mon film. Si j'étais reparti sans rien de la côte d'Azur, cela n'aurait rien changé au film, il serait resté le même. Et il m'aurait tout autant satisfait.

- "HISTOIRE"

Tant que le cinéma existera, on trouvera des moyens différents de raconter les histoires. Si on pouvait faire un bond dans le temps et se retrouver 20 ou 30 ans dans le futur, peut-être ne comprendrait-on plus rien aux histoires. Mais, avant d'explorer les nouvelle manières de raconter une histoire, j'aimerais que l'on revienne aux bonnes vieilles méthodes. Le cliché voulait qu'en Europe on s'intéresse plus aux personnages qu'au récit, et qu'aux USA on privilégie l'histoire. Ce n'était pas tout à fait faux. On savait raconter les histoires en Amérique. Vous, les Français, vous n'avez pas tellement changé mais nous, nous avons oublié comment raconter une histoire. Aujourd'hui, quand je vais au cinéma et qu'on me raconte une histoire, c'est presque un choc. Je n'en ai plus l'habitube. Aujourd'hui, on ne fait plus que du cinéma de situation, tournant autour d'un fait donné. Une histoire est bien plus qu'une situation. Dans la plupart des films hollywoodiens actuels, on sait tout ce qu'on a besoin de savoir dans les dix ou quinze premières minutes du film. Et même, on peut rater ces premières minutes tant les schémas scénaristiques se ressemblent et sont inscrits dans l'inconscient collectif. J'ai revu un film d'exploitation des seventies récemment, **Macon County Line**. J'ai été estomaqué parce qu'il racontait une histoire, une histoire simple mais un vrai récit qui évoluait tout au long de son déroulement. C'est comme le film de John Dahl, **Red Rock West**. Quel plaisir de voir un film qui était mené par le scénario sans qu'on puisse savoir ce qui allait se passer dans la scène suivante. Cela devient tellement rare...

- "NUL N'EST PROPHETE EN SON PAYS"

Les fans purs et durs de **Reservoir Dogs** dans le monde entier sont aussi de grands admirateurs de Luc Besson et surtout de **La Femme Nikita**, comme on l'appelle en Amérique. Par contre, en France, ceux qui aiment **Reservoir Dogs** considèrent Besson comme un réalisateur de merde, un type sans talent. Mais non, il est excellent ! J'étais récemment au *Virgin Megastore* sur les Champs Elysées et je me suis offert la version longue du **Grand Bleu** entre autres cassettes. J'ai rencontré un admirateur de **Reservoir Dogs** qui m'a reconnu. Il me voit avec mes cassettes et me dit "T'as acheté ce film-là, excellent, et celui-là, super. Mais pourquoi t'as pris **Le Grand Bleu** ? T'as pété les plombs ?". On n'est jamais reconnu dans son pays. A Hong-Kong, les fans de cinéma n'aiment pas du tout John Woo.

- "SPECTATEUR"

Je suis le premier spectateur de mes films. Je fais les films que j'ai envie de voir. C'est en ce sens que je peux dire que **Pulp Fiction** me satisfait. Si je n'étais que spectateur, ce serait certainement mon film préféré de l'année.

- "TUEURS NES"

Je n'ai pas encore vu le film. Oliver Stone et ses scénaristes ont complètement transformé mon script, ça n'a plus rien à voir avec ce que j'avais écrit. Et je n'aime pas ce qu'ils en ont fait. J'aurais presque préféré qu'ils virent complètement ce que j'avais écrit et qu'ils enlèvent mon nom du générique. S'ils avaient adapté mon scénario avec la sensibilité nécessaire, ils auraient pu en tirer quelque chose de bon. Ce qui me rend triste dans cette affaire, c'est que le réalisateur prévu initialement n'était pas Stone mais Sean Penn. Il aurait été parfait pour ce film. Il voulait Gary Oldman ou Tim Roth pour faire Mickey : le bonheur ! J'ai essuyé une larme sur ce film qui ne se fera jamais. Enfin, je ne dirais pas de mal du film de Stone étant donné que je ne l'ai pas vu, mais nous avons des points de vue totalement opposés sur l'esthétisme. Il pourrait en faire un chef-d'oeuvre, je ne l'apprécierais probablement pas. J'ai appris aujourd'hui qu'Oliver Stone a gagné le prix du jury à Venise. Mes félicitations.

■ Propos recueillis par Didier ALLOUCH ■

■■■

jamais vu ça dans le cinéma américain ! A ce titre, le film qui se rapproche le plus de **Pulp Fiction est En Quatrième Vitesse** dont le metteur en scène, Robert Aldrich, méprisait le roman de Mickey Spillane. Il considérait Hammer comme un imbécile et finalement en a fait un héros. Exactement comme Tarantino avec Butch dans **Pulp Fiction**. Si j'émets quelques réserves sur la première partie, cette seconde partie du film est vraiment irréprochable !

V.G.: On est d'accord sur ce point ; **Pulp Fiction** se bonifie après l'accident automobile, après que Butch soit rentré dans le magasin. Enfin quelque chose de surprenant. Le plus drôle : il s'agit du segment écrit par Roger Avary ! Tout à coup survient un élément dramatique fort qu'on ne retrouve ni dans le début du film, ni dans le dénouement où l'apparition du Nettoyeur/Harvey Keitel ne tient qu'à un coup de feu accidentel.

M.T.: Pour le passage du Nettoyeur, il s'agit juste d'un prétexte pour utiliser Harvey Keitel. Difficile de croire que deux malfrats, aussi cons fussent-ils, ne soient pas capables de se débarrasser d'un cadavre gênant et de laver la banquette arrière couverte de sang d'une voiture !

J.C.: Justement, personne n'a montré des gangsters de cette manière, incapables de prendre la moindre initiative. Le personnage de John Travolta tient vraiment du débile profond !

D.A.: Quentin Tarantino aime ce type de personnages. Ils sont tous aussi idiots dans **Reservoir Dogs**, à l'exception de Harvey Keitel et Tim Roth !

V.G.: Tarantino manifeste une énorme affection pour tous ses personnages. Il n'a pas encore décrit un salaud intégral, antipathique. Il faut qu'Oliver Stone se saisisse du scénario de **Tueurs Nés** pour éliminer toute cette affection. Si j'aime un tant soit peu **Pulp Fiction**, c'est d'abord pour son fond, son idée de cinéma, bien que Tarantino se détache totalement du réel, qu'il n'attaque rien et ne défende rien.

D.A.: Le film se titre **Pulp Fiction** et un "pulp" se lit au premier degré !

M.T.: Le problème de **Pulp Fiction**, c'est le côté systématique des diabogues brillants, des rencontres de comédiens... Si on pense à Michel Audiard, pour l'élégance dans l'art et la manière de balancer des répliques ordurières, c'est également pour ses derniers films, les plus mauvais, genre **Elle Cause plus, Elle Flingue !**. Le reste, l'histoire, n'a que peu d'importance. Cela tourne au procédé. Même dans **True Romance**, heureusement aplani par Tony Scott, tout s'articule autour de morceaux de bravoure, de confrontations. Le script, en fait, est d'une très grande banalité, sans aucune originalité. Si les prochains Tarantino sont construits dans le même moule, ils seront mortels, prévisibles. Que Tarantino se reprenne, que son producteur cesse de lui répéter ce que tout le monde lui dit : "Tu es génial. Ecris, écris donc". Même si je n'ai guère de considération pour le système hollywoodien du producteur tout puissant, je pense qu'un Lawrence Bender ne devrait pas livrer Tarantino à lui-même, à une cour de courtisans, à la demande de comédiens qui lui lèchent les bottes pour réciter ses dialogues !

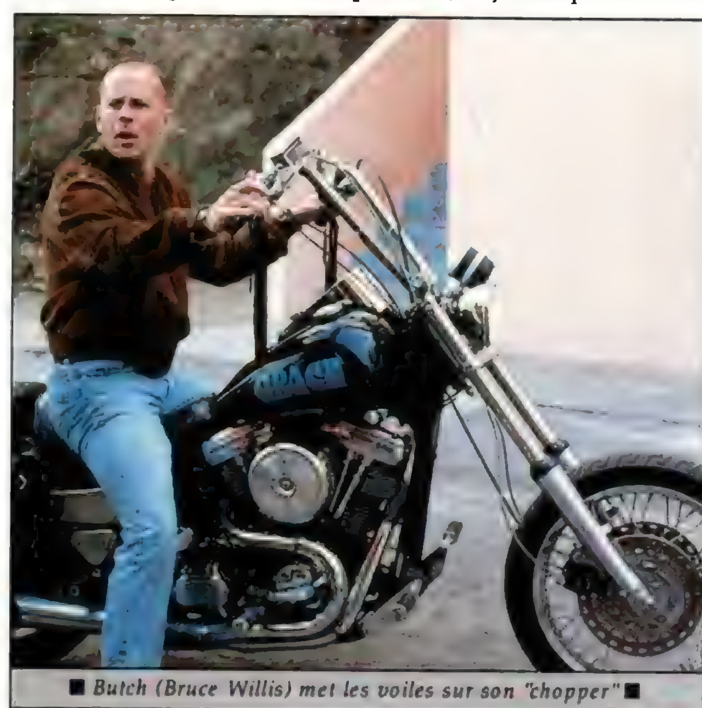
V.G.: Les acteurs lui lèchent les bottes parce qu'il les drague plus ou moins inconsciemment au travers de ses dialogues. Tarantino aime sincèrement les comédiens. Pendant la projection de **Pulp Fiction**, vu le niveau de certains dialogues, je me demandais parfois : "Tarantino est-il plus intelligent que les répliques qu'il met dans la bouche de ses personnages !".

■ *Mia (Uma Thurman), une séduisante épouse de gangster qui a tendance à se repoudrer un peu trop le nez !* ■

J.C.: Son intelligence tient notamment à la distance. Il y a plus d'idées de cinéma dans **Pulp Fiction** que dans l'immense majorité des films actuels. Quand on voit Luc Besson parler d'Eastwood en disant qu'il filme "vieux", on ne peut que remercier Quentin Tarantino d'avoir réalisé **Pulp Fiction** ! Il n'y a personne dans le cinéma américain actuel qui sache écrire des dialogues comme lui ! On ne peut pas lui reprocher de vouloir en donner trop !

V.G.: Les quelques petits défauts de **Reservoir Dogs**, notamment la rencontre Michael Madsen/Christopher Penn, sont étalés sous un rouleau-compresseur dans **Pulp Fiction**, où la fatuité et la gratuité prennent des proportions gigantesques. Du coup, on ne peut plus voir **Reservoir Dogs** de la même façon, sans subir l'influence de l'échec de **Pulp Fiction** ! Il y a des plans que je ne comprends pas dans **Pulp Fiction**, la caméra qui suit Butch rentrant chez lui en traversant un terrain vague. Peut-être ce travelling est-il là pour faire chier les gens un peu regardants comme moi ! D'ailleurs, en recevant la Palme d'Or, au Festival de Cannes, Tarantino a déclaré qu'il ne faisait pas des films pour rassembler les gens mais pour les diviser. Il y a de la provocation dans sa démarche !

J.C.: Ce plan m'a marqué dans un sens opposé au tien. Il établit le suspense en faisant la liaison entre un style très Nouvelle Vague française, prise de son directe à l'appui, et un style plus carré, à l'américaine, celui du cinéma de genre. Il existe plusieurs autres séquences de ce type dans **Pulp Fiction** et ce pour la première fois dans le cinéma américain ! Unique. Décidément, j'adore **Pulp Fiction**. Il y a très peu de films de cette valeur.


■ *Butch (Bruce Willis) met les voiles sur son "chopper"* ■

D.A.: Je ne sais pas, mais **Pulp Fiction** compte parmi les films qui m'ont donné le plus de plaisir !

M.T.: **Pulp Fiction** compte parmi les films qui m'ont le plus ennuyé !

V.G.: **Pulp Fiction** se concentre dans la première séquence de **Reservoir Dogs** : le "cool", la frime, les vêtements, la violence latente, l'alcool, l'humour salace autour de Madonna... Tout **Pulp Fiction** en est une extension hallucinante de longueur, mais **Reservoir Dogs**, bien qu'il soit plus court d'une heure, s'avère bien plus riche, plus foisonnant.

J.C.: Si je vous concède, messieurs les détracteurs, quelques défauts sur la structure de **Pulp Fiction**, sur quelques passages à vide, j'y ai vu au moins un de mes rêves se concrétiser à l'écran : Bruce Willis, le crâne rasé, ruisselant de sang, descendant des escaliers, un katana à la main. Et d'entendre ensuite Marsellus balancer : "Et maintenant, je vais remonter au moyen-âge pour jouer avec ton cul !", après qu'il se soit fait sodomiser. Le bonheur !

M.T.: Un bon moment, c'est vrai. Je reconnais que Quentin Tarantino sait mettre les bonnes répliques dans la bouche des bons acteurs. Un peu comme Michel Audiard à l'époque de Bernard Blier, Lino Ventura et Francis Blanche, des **Tontons Flingueurs** et autre **Barbouzes** !

■ THE END ■

Bac Films présente Bruce Willis - Uma Thurman - John Travolta dans une production **Miramax International *PULP FICTION*** (USA - 1994) avec Samuel Jackson - Harvey Keitel - Tim Roth - Christophen Walken - Eric Stoltz - Maria de Medeiros - Amanda Plummer - Ving Rhames - Quentin Tarantino **photographie de** Andrzej Sekula **musique de** Karyn Rachtman **scénario de** Quentin Tarantino d'après des histoires de Quentin Tarantino & Roger Avary **produit par** Lawrence Bender - Danny de Vito - Michael Shamberg - Stacey Sher **réalisé par** Quentin Tarantino

26 octobre 1994 **2 h 29**



BATMAN
une série très animée !

Justicier cruel, surgissant des ténèbres en vidant son Colt 45 sur des "mobsters" ignobles durant sa première année... Aventurier bondissant, combattant le crime au milieu de décors techno-délirants dans les années 50... Caricature hystéro-pop tendance "tata-en-collant" dans la série TV des sixties... Chevalier brisé, dopé au romantisme noir dès 70... Vieillard obsédé par une conception déviante de la justice chez Frank Miller en 1987... Quadragénaire désabusé, engoncé dans une cuirasse semi-rigide dans les deux longs métrages de Tim Burton...

En cinquante-cinq années d'existence, le mythe Batman aura connu toutes les déclinaisons possibles. Vigilante fascisant pour les uns, symbole de l'aventure jouissive pour les autres, le héros créé par Bob Kane, disséqué et psychanalysé par des légions d'exégètes passionnés ou révoltés, s'est quoi qu'il en soit imposé au fil des ans comme LE véritable symbole de la "Comic Book Culture"...

"No, I am not a disgrace... I am Vengeance, I am the Night, I am... BATMAN"
(Episode Epouvantable Epouvantail)

Si ***Batman, la série animée***, est une réussite totale, c'est justement parce que ses créateurs, tout en respectant le mythe, n'ont à aucun moment été étouffés par un quelconque respect servile dû à cette notoriété intimidante. En imposant courageusement une conception graphique révolutionnaire, même si elle ne fait paradoxalement que condenser le travail des dessinateurs majeurs du "Caped Crusader", et en traitant la psychologie des personnages et plus particulièrement la dualité Wayne-Batman avec une rigueur dramatique jusque là inédite dans l'animation télévisuelle, les créateurs de la série ont su esquisser au fil des épisodes une interprétation du "Dark Knight" proche d'une absolue perfection, ni plus ni moins que la plus belle adaptation filmée d'une créature de papier. Probablement parce que chez eux, plus qu'un simple respect, plus que la volonté de respecter à la lettre le cahier des charges (très lourd) imposé par les éditions *D.C.*, il y a avant tout ici le désir permanent d'offrir un chant d'amour passionné à une véritable culture, populaire et par essence fragile, a fortiori à l'heure où elle se trouve plus que jamais dans toute son histoire livrée aux marchands du temple. A l'heure où les producteurs puisent dans la "Pulp Fiction" à tour de bras, où le Shadow est transformé en un ridicule pantin ricanant dans le film du même nom, ***Batman, la série animée*** s'impose donc comme le manifeste d'un pan de l'histoire artistique contemporaine, qu'il convient plus que jamais d'aimer, d'honorer et de défendre...

Julien CARBON

Le guide de tous les épisodes !

1 - LE DUEL (**On Leather Wings, de Kevin Altieri. Scén.: Mitch Brian**) ——— Accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, Batman découvre que le véritable responsable n'est autre que le docteur Kirk Langstrom, alias Man-Bat...
Pour ce premier épisode, Altieri installe les personnages majeurs de la série (dont Bullock et Gordon), et clôt l'aventure sur un final aérien ultra-excitant. Indispensable.

2 - JOYEUX NOEL BATMAN (**Christmas with the Joker, de Ken Butterworth. Scén.: Eddie Gorodetsky**) ——— Le Joker s'échappe de l'Asile d'Arkham le jour de Noël et kidnappe Gordon, Bullock et Summer Gleason, simplement parce n'ayant pas eu de famille quant il était enfant, il a décidé d'en "voler" une. Heureusement, Batman veille...
Dans le premier script (refusé !), Joker kidnappait une famille anonyme ! Shocking ! L'épisode de Noël de la série. Sombre, cruel et arrosé de vitriol !

3 - EPOUVANTABLE EPOUVANTAIL (**Nothing to Fear, de Boyd Kirkland. Scén.: Henry Gilroy & Sean Catherine Derek**) ——— L'Epouvantail a décidé de détruire l'Université de Gotham, où il était autrefois professeur. En essayant de l'arrêter, Batman est empoisonné par un gaz provoquant la peur...
Un épisode inégal, sauvé par un final dantesque dans lequel Batman, accroché à un zeppelin en flamme et contaminé par le virus de la peur, voit apparaître le fantôme de son père. Troublant...

4 - MORTS DE RIRES (**The Last Laugh, de Kevin Altieri. Scén.: Carl Swenson**) ——— Pour le 1er avril, le Joker empoisonne Gotham City au gaz hilarant. Batman devra ici combattre la nouvelle arme du Joker : le robot Captain Clown...
Un épisode standard, sans grande originalité, où Batman file tout de même une réjouissante (et très violente) raclée au robot clownesque.



5 - POISON D'AMOUR (**Pretty Poison, de Boyd Kirkland. Scén.: Tom Ruegger**) ——— La perverse Poison Ivy tente d'assassiner Harvey Dent, le meilleur ami de Bruce Wayne, grâce à un baiser empoisonné. Batman combattra Ivy jusque dans sa gigantesque serre tropicale, où l'attend une terrifiante plante carnivore...
Excellent épisode, pimenté de sous-entendus sexuels gratinés. Le baiser d'Ivy fut d'ailleurs réduit par la censure (trop long !). Quant à la plante carnivore, le producteur Bruce Timm n'a qu'une chose à en dire : *"Elle ressemble à un vagin denté, mais on ne s'en était pas rendu compte !"* Menteur...

6 - LES ENFANTS DE LA NUIT (**The Under Dwellers, de Frank Paur. Scén.: Jules Dennis & Richard Mueller**) ——— Le terrifiant Sewer King enlève des enfants afin de constituer une armée dans les égouts de Gotham, évidemment infestés d'alligators...
Animation sommaire, sujet crétinoïde : l'un des échecs majeurs de la série...

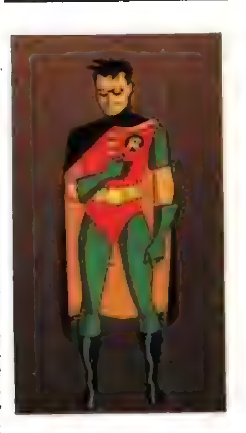
7 - VERSION ORIGINALE (**P.O.V., de Kevin Altieri. Scén.: Sean Catherine Derek & Laren Bright**) ——— Trois policiers, Bullock, Montoya et Wilkes, racontent chacun à leur manière l'assaut du Batman lors d'une opération menée par des gangsters. Evidemment, les points de vue diffèrent...
Violent, ouvertement adulte, jouant à fond l'esthétique polar "hardboiled", cet hommage au **Rashomon** de Kurosawa est l'un des "must" de la série...

Gotham



BATMAN - Créé par Bob Kane, sous l'influence des "pulps novels" et de Fairbanks dans **La Marque de Zorro**, Batman naît en mai 1939, dans les pages de *Detective Comics* n° 27. Plus de cinq décennies plus tard, Bruce Timm revient aux sources pour la série animée : *"Nous avons voulu un pur "actionner", à l'esprit "pulp", où Batman, serait un Dieu Noir, surgissant des ténèbres pour accomplir sa mission. Mais le personnage nous a dépassés, et c'est finalement son humanité qui s'est imposée"*. Bien joué !

ROBIN - C'est pour séduire le jeune public, un peu effrayé par la cruauté des premières aventures de Batman, que Bob Kane et son assistant Jerry Robinson décidèrent de lui adjoindre Robin, le "Boy Wonder" en collant, alias gentil Dick Grayson, dans *Detective Comics* n° 38, en avril 40. Depuis, d'autres ados se sont succédés dans le costume : Jason Todd (assassiné par le Joker), et dernièrement Tim Drake. La série animée a préféré ignorer ces bouleversements, pour se fixer sur l'original : Robin-Grayson...

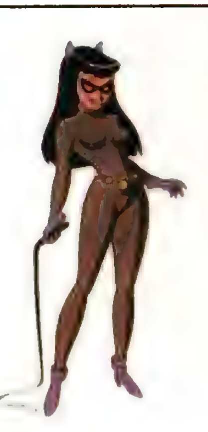




HARVEY BULLOCK - L'inspecteur Bullock (première apparition : *Batman* n° 361, juil. 83), était un détective qui fut renvoyé de la police par Gordon. Le maire Hill le réintégra afin de mettre des bâtons dans les roues du commissaire, ce qui ne réussit pas, Bullock s'alliant à Batman et Gordon. Il devient dans la série animée un flic dur à cuire, mâchouillant des cure-dents (les cigares du comics ont bien sûr disparu !), qui considère Batman comme une menace. Un personnage attachant qui participe à l'option "polar noir" de la série...

BATGIRL - Moins cruche que l'éphémère Bat-Woman de 1956, ou que sa nièce Betty Kane, la toute première Batgirl de 61, LA Batgirl, alias Barbara Gordon, fille adoptive du célèbre commissaire, apparaît dans *Detective Comics* n° 359 de janvier 67, directement inspirée par la justicière "new look" de la série TV. Célibataire, hautement cultivée et experte en castagne, la belle a tout pour plaire! La série animée en donne une version teenager, puisque Barbie Gordon est ici une gamine inexpérimentée, mais courageuse. Craquant...





CATWOMAN - A ses débuts (*Batman* n° 1, printemps 40), Cat n'était qu'une jolie voleuse de bijoux. Il faudra attendre 1946 pour la voir utiliser l'esthétique "féline", chat à neuf queues et "cat-acombes" ! La série TV des années 60, comme l'interprétation récente de M. Pfeiffer ont contribué à la transformer en une "vilaine" ultra-sexy. Le cartoon va timidement dans cette direction, tout en faisant de la belle une écolo amie des bêtes. Le design présenté ici est un essai, qui ne fut finalement pas retenu.

JOKER - Apparu pour la première fois dans Batman n° 1, le Joker est l'ennemi "numero uno". Nous ne reviendrons pas sur ses origines, que vous connaissez tous, sinon pour dire que son faciès grimaçant s'inspire de l'acteur Conrad Veidt dans **L'Homme qui Rit**. La série animée présente un Joker tout à fait traditionnel, qui est un condensé exact de l'histoire du personnage, et dont le visage rappelle ici celui de Vincent Guignebert un soir de bouclage. Hommage inconscient ?





HARLEY QUINN Créée spécialement par Bruce Timm pour la série animée, la belle Harley était à l'origine une brillante psychanalyste, qui s'intéressa de trop près au "cas Joker". Au cours d'interminables séances, le malfrat retourna la belle comme un gant, la transformant en une cinglée éperdument amoureuse de lui. Mutin et sexy, ce "side-kick" féminin rentre directement au panthéon de la saga du "Caped Crusader"...

LE PINGOUIN - Oswald Chesterfield Cobblepot est un bel exemple d'amour filial : il est devenu criminel quand sa mère fut ruinée par des créanciers qui saisirent son oisellerie. Quant aux parapluies, il en porte toujours un car son père est mort d'une pneumonie, attrapée parce qu'il avait oublié le sien. Le Pingouin de la série animée s'inspire plus de la composition de Danny de Vito dans le film de Burton que du personnage de comics, qui apparut pour la première fois dans *Detective Comics* n° 58 (déc. 41).



Gallery

par Julien CARBON



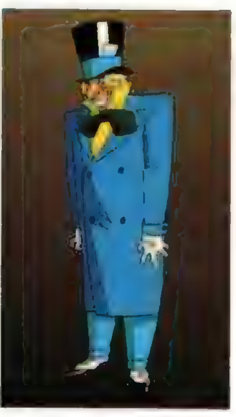
DOUBLE-FACE (Two-Face) - Né dans *Detective Comics* n° 66, avr. 42), Harvey Dent fut à demi-défiguré à l'acide. La chirurgie esthétique lui rendit son visage, jusqu'à ce qu'une nouvelle explosion le ramène à son monstrueux état. Unlucky ! Après un hiatus de dix-sept ans (de 54 à 71), le criminel yin-yang revint régulièrement hanter les pages du comics, cinglé vivant dans un univers où tout est "doublé". Le Two-Face du cartoon est lui plus proche de celui des origines, d'abord un playboy cauteleux, puis un schizo tout droit sorti de l'imagerie du film noir...

MR FREEZE - Au début (*Batman* n° 121, fév. 59) était Mr Zéro, un guignol doté d'une arme qui soufflait alternativement le chaud et le froid. Zéro devint Mr Freeze après la diffusion de la série TV des sixties, où rien moins que George Sanders, Otto Preminger et Elli Wallach l'incarnèrent. La version animée (superbe design de Mike Mignola) en fait un criminel tragique, manipulé par les événements. Probablement la plus belle réinterprétation de la série...



KILLER CROC Une maladie héréditaire transforme Waylon Jones, natif de la Floride, en une sorte de Croco humain. Une belle crapule donc, (née dans *Detective Comics* n° 525, avril 83), assassin sans scrupule qui tua les parents de feu Jason Todd l'infortuné Robin II. La version animée, outre un superbe design, fait du Croc un véritable personnage de polar, un crétin bestial, naviguant dans les eaux boueuses de la pègre de Gotham...

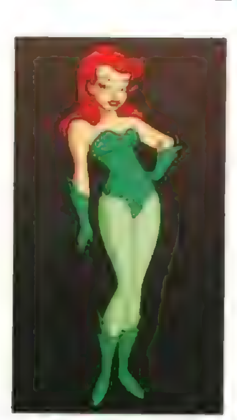
LE CHAPELIER FOU (Mad Hatter) - Comme son nom l'indique, un personnage directement inspiré de Lewis Carroll. Depuis sa première apparition dans *Batman* n° 49 (oct. 48), le Chapelier est quasiment devenu un autre personnage, éloigné de l'idée originelle : une sorte de sous-Pingouin, préférant les chapeaux truqués aux parapluies. La version animée revient dans le monde d'"Alice", faisant du cinglé Jarvis Tetch un romantique dément, génie de l'informatique. Bof.





CLAYFACE Première apparition dans *Detective Comics* n° 40 (juin 40). Basil Karlo est un comédien transformé en une sorte de "Fantôme de l'Opéra". Vite oublié, Clayface revient en 61, sous les traits de Matt Hagen, un malfrat protéiforme grâce à une cuve de protoplasme. D'autres tas de boue humanoïdes lui succèderont, formant à la fin des eighties le très dégoulinant "Mud Pack" ! La série animée remodèle cette lignée, faisant d'Hagen un acteur défiguré, et métamorphosé par une substance toxique. Génial !

RIDDLER (Le Sphinx) - Edward Nigma naît dans *Detective Comics* n° 140" (oct. 40). Tricheur invétéré, il signe toutes ses actions par des énigmes plus ou moins absconses, et malgré son absence de pouvoir est l'un des vilains majeurs de la saga. Une version alternative le présente comme E. Nashton, habité par un démon du 17ème siècle. Loco ! Le cartoon en fait un concepteur génial de jeux vidéo (on modernise), très inspiré par la performance de Frank Gorshin dans la série TV des sixties...



POISON IVY - Pamela Lillian Isley était une brillante botaniste qui, empoisonnée par des herbes égyptiennes, devint immunisée contre tous les poisons. Née dans *Batman* n° 181 (juin 66), la belle devint une criminelle qui s'associa avec des gangs comme le "Suicide Squad", avant de devenir une sorte de mercenaire. La série TV en fait une écolo amoureuse des plantes remontée contre les pollueurs de Gotham, qui exproprièrent ses parents ! Sexy, véneneuse, Ivy trouve là sa plus belle incarnation...

RA'S AL GHUL - Agé d'environ 800 ans, Ra's Al Ghul (litt.: "La Tête du Démon") a pour ambition de rendre le monde meilleur en rayant de la carte les inutiles (ce qui fait une bonne partie de la population). "Mastermind" hors pair, il se baigne régulièrement dans le Puits de Lazare, ce qui lui donne immortalité et énergie. Apparu pour la première fois dans *Batman* n° 232, en 71, Ra's, comme sa fille Talia, sont transposés quasi-littéralement dans la série TV.





8 - LES OUBLIES DU NOUVAU MONDE **(The Forgotten, de Boyd Kirkland. Scén.: Jules Dennis, Mueller & Derek)** ——— Des sans-abris sont enlevés afin de devenir esclaves dans une mine. Déguisé, Bruce Wayne infiltre l'ignoble organisation. Il est alors frappé d'amnésie...
Un épisode à vocation "sociale" qui, édulcoré afin de ne pas choquer le jeune public, ne signifie plus grand chose. Dommage...

9 - FUGUE EN SOL JOKER **(Be a Clown, de Frank Paur. Scén.: Ted Petersen & Steve Hayes)** ——— La fête d'anniversaire du fils du maire de Gotham est bouleversée par le Joker, déguisé en clown, qui enlève l'enfant. Batman ira sauver celui-ci dans un parc d'attraction abandonné...
Excellent, surtout pour le final, où Batman, dans un Luna Park désert, échappe à la noyade dans une cage de verre "à la Houdini" et aux bébés explosifs lancés par le Joker. Jouissif !



10 & 11 - DOUBLE JEU **(Two-Face, de Kevin Altieri. Scén.: Randy Rogel)** ——— Le District Attorney Harvey Dent est défiguré (partiellement !) en combattant le mafioso Rupert Thorne et sombre dans la folie, devenant ainsi le terrible Double-Face...
Les origines d'un des vilains majeurs de la saga, présentées ici comme un drame psychologique poignant et particulièrement malsain. Génial !

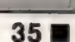
11 - IL N'EST JAMAIS TROP TARD **(It's never too late, de Boyd Kirkland. Scén.: Garin Wolf)** ——— Le malfrat Arnold Stormwell soupçonne Thorne d'avoir enlevé son fils. Batman lui démontre que le gamin est en fait dans un centre de désintoxication...
Du polar pur et dur, une atmosphère glauque à souhait, un Batman manipulateur et froidement méthodique : que demander de plus ?

12 - L'ŒUF DU PINGOUIN **(I've Got Batman in my Basement, de Frank Paur. Scén.: Sam Graham & Chris Hubbel)** ——— Deux enfants cachent un Batman inconscient dans la cave de leur maison, tandis que rôde le Pingouin...
Après la dureté des opus précédents, un épisode destiné à nos jeunes amis. Mignon, malgré une conclusion crétine où Batman combat le Pingouin armé d'un tournevis (!)...

15 & 16 - LE CHAT ET LA SOURIS **(The Cat and the Claw, de Kevin Altieri (1ère partie) et Dick Sebast (2ème). Scén.: Jules Dennis)** ——— Catwoman joue les cambrioleuses pour acheter une terre à des félins en voie de disparition. La Chatte et le Batman devront s'allier contre des terroristes dirigés par Griffe Rouge qui occupent le terrain, et menacent de contaminer Gotham à l'aide d'une arme bactériologique...
Anthologique quand il se fixe sur les rapports sulfureux Catwoman-Batman, ce double épisode devient hélas mongoloïde dès qu'il suit Griffe Rouge, une "vilaine" sans aucun intérêt...

14 - AMOUR ON ICE **(Heart of Ice, de Bruce Timm. Scén.: Paul Dini.)** ——— Batman tente d'arrêter Mr. Freeze, qui prépare une arme "glaçante", et s'attaque à l'entreprise de Mr. Boyle. Il découvrira que Boyle est responsable de la "création" de Freeze, dont il avait de plus assassiné l'épouse...
Réinterprétation ingénieuse d'un des méchants les plus inintéressants du comic book. Mr Freeze devient ici un être aux émotions "gelées", un monstre tragique figé dans une idée aveugle de la vengeance. Un "must" ultra-émouvant...

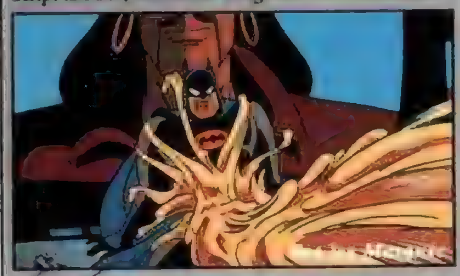
17 - L'HOMME INVISIBLE **(See no Evil, de Dan Riba. Scén.: Martin Pasko.)** ——— Un gangster a volé une combinaison permettant d'être invisible. Ainsi vêtu, il rend régulièrement visite à sa fille, dont son ex-femme a la garde, puis commet une série de crimes, afin de réunir l'argent nécessaire pour s'enfuir avec l'enfant...
Un script courageux, autour du divorce, un peu adouci pour ne pas choquer les kids. Dans la première version du scénario, l'Invisible combattait Batman sa gamine sous le bras !



■■■

16 - LE PLASTIQUEUR FOU (Beware the Gray Ghost, de Boyd Kirkland. Scén.: Garin Wolf et Tom Ruegger) ——— Un cinglé plastique les bâtiments officiels de Gotham, en utilisant les méthodes d'un héros de feuilleton oublié : le Fantôme Gris. Batman arrêtera le malfrat, avec l'aide de son idole, Simon Trent, l'acteur qui prêtait autrefois ses traits au "Fantôme"...
Un des chefs-d'oeuvre de la série. Un héros vieillissant qui passe de la fiction à la réalité, et dont on apprend qu'il a inspiré Wayne lors de la création du Batman, un hommage bondissant aux sérials, bref un véritable poème nostalgique, qui laisse le spectateur terrassé par l'émotion. Parfaitement...

19 - LA PROPHETIE DU DOME (!) (Prophecy of Doom, de Frank Paur. Scén.: Sean Catherine Derek) ——— Nostromos, un vrai-gangster, faux médium, abuse les riches de Gotham en leur prédisant des catastrophes qu'il transforme lui-même en réalité. Batman arrêtera le bouffon lors d'une bataille dans un planétarium...
Script faiblard, animation indigente. Aux oubliettes...



20 & 21 - BAS LES MASQUES (Feat of Clay, de Dick Sebast (1ère partie) et Kevin Altieri (2ème). Scén.: Marv Wolfman) ——— L'acteur Matt Hagen est dépendant d'un produit confectionné par l'industriel Roland Dagget, qui lui permet de prendre l'apparence qu'il veut, mais surtout de masquer son faciès véritable, défiguré dans un accident. La substance va petit à petit transformer Hagen en "Clayface", le terrifiant homme d'argile...
Comme pour Mr. Freeze, ce lifting de Clayface est une réussite totale. Le ton est étonnamment sinistre, avec d'un côté un Clayface de plus en plus schizo et de l'autre un Batman cruel et brutal...

22 - CHANTAGE A CREDIT (Joker's Favor, de Boyd Kirkland. Scén.: Paul Dini) ——— Un pauvre type est victime du Joker, qui l'oblige à participer à un plan terroriste. Le petit homme (aidé par Batman) va se révolter...
Un bon épisode, qui vaut surtout pour la performance du Joker, pervers et effrayant, et celle de son acolyte Harley Quinn, hystéro et sexy à souhait...

23 - VENDETTA (Vendetta, de Frank Paur. Scén.: Michael Reaves) ——— Des crimes sont imputés à l'inspecteur Bullock. Batman découvre que le vrai coupable n'est autre que Killer Croc, revenu pour se venger du flic...
Un script un peu bancal, certes, mais qui fonctionne néanmoins très honorablement grâce à une atmosphère "polar sous la pluie" joliment entretenue...

24 - LE MAITRE DE L'EPOUVANTE (Fear of Victory, de Dick Sebast. Scén.: Samuel Warren Joseph) ——— Retour de L'Epouvantail, qui distille le virus de la peur chez les sportifs de Gotham. Batman et Robin sauvent le public d'un match de foot d'une belle vague de terreur...
Sans surprise, mais quelques belles séquences (le vertige de Robin très hitchcockien) emportent le morceau...

25 - LE ROI DU TEMPS (The Clock King, de Kevin Altieri. Scén.: David Wise) ——— Temple Fugate, l'homme le plus ponctuel du monde, voit sa vie brisée par H. Hill, le futur maire de Gotham. Il revient quelques années plus tard (sous les traits du "Roi du Temps"), bien décidé à se venger...
On retiendra surtout le final, où le "Clock King" suspend le maire à une aiguille de la Tour d'Horloge de Gotham, une séquence superbe, hommage d'Altieri à Miyazaki, le maître de l'animation japonaise...

26 - RENDEZ-VOUS DANS LA RUE DU CRIME (Appointment in Crime Alley, de Boyd Kirkland. Scén.: Gerry Conway) ——— Roland Daggett veut détruire le quartier de Park Row afin de se l'approprier. Ses hommes de main capturent Leslie Thompkins, la doctoresse qui éleva Bruce Wayne après la mort de ses parents...
L'exemple type de l'épisode qui rend fou : une émotion soutenue (retour sur la jeunesse de "notre homme Wayne"), un Batman ténébreux, et une séquence d'action anthologique (Batman tente d'arrêter un trolley fou). Parfait...

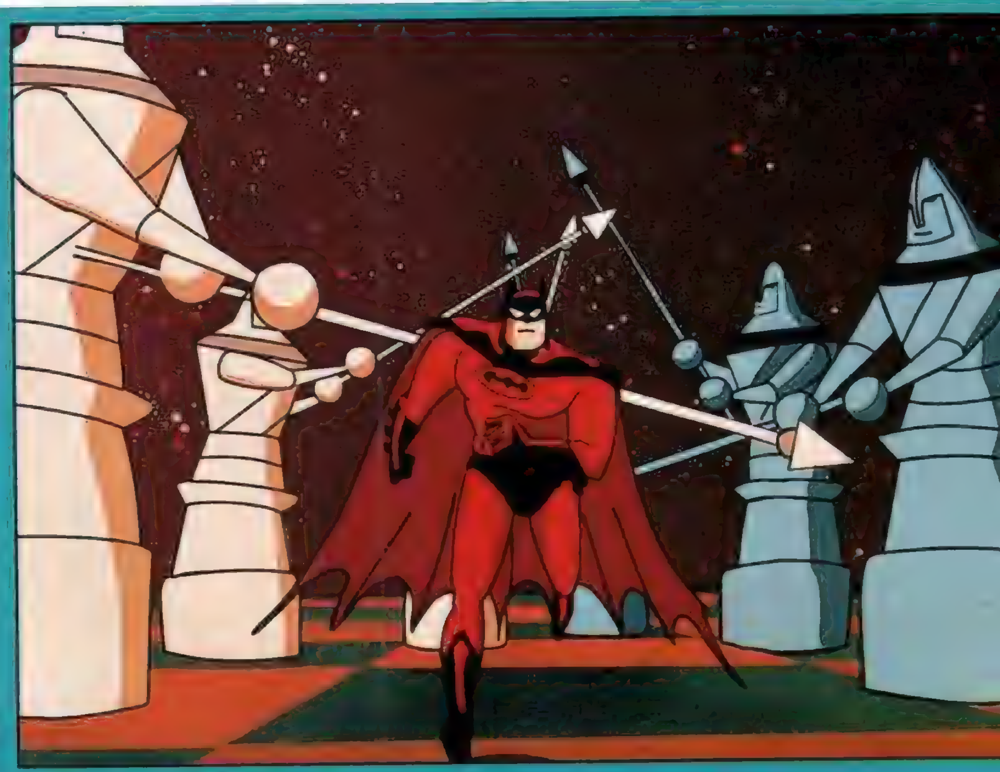
Batman

Un playboy au visage bouffé par l'acide terrorise la ville. Un épouvantail pervers fait basculer le bon peuple dans le cauchemar. Un névrosé en collants, traumatisé par la mort de ses parents, rend la justice... *Batman* manipule en permanence des notions difficilement acceptables pour un cartoon destiné au jeune public. En réinterprétant cette thématique étrange, les créateurs de la série ont dû jouer avec une censure rigoureuse, qui dégagea sans remords quelques uns de leurs scripts les plus fous. On serait tenté de dire : les meilleurs ? Voici l'histoire des épisodes que nous ne verrons (peut-être?) jamais...



■ A droite : une Catwoman sexy, très inspirée des films de Tim Burton, et finalement abandonnée. A gauche : Nocturna, une suceuse de sang qui transforme Batman en vampire. A la trappe ! ■

Le Broadcast Standards & Practices contrôle le bon ordre moral de la production télévisuelle américaine. Après moult visions du cartoon ***Batman***, on se dit que ces gens ont probablement l'esprit relativement ouvert. Jamais en effet une série animée ne sera allée aussi loin dans la description d'une violence qui, si elle reste acceptable d'un point de vue physique, est parfois psychologiquement très éprouvante. La raison en est simple. Si ***Batman*** repousse sans cesse ses propres limites, c'est à coup sûr parce que Bruce Timm, l'un des producteurs-réalisateurs, a très bien compris comment fonctionner avec la censure, reprenant d'une main ce qu'il cédait de l'autre, comme il nous le raconte : *"Ce qui est surtout difficile avec le BSP, c'est qu'on ne peut jamais prédire leur réaction. Les règles changent pour chaque épisode. Dans certains on peut montrer un type recevoir un coup de poing, dans un autre cela nous est strictement interdit. Sans que l'on puisse se justifier par le fait que, justement, on nous l'avait autorisé quelques semaines plus tôt. En fait les censeurs sont surtout concernés par tous les aspects "réalistes", comme la présence d'al-*



■ Batman en danger sur un échiquier géant, perdu dans un monde virtuel créé par le Sphinx (Réalité Virtuelle) ■

Interdit

cool, ou une violence physique plausible, bref par des choses que les gamins pourraient reproduire chez eux. Dans cet ordre d'idée, il y a des sujets tabous : le divorce est par exemple bien plus périlleux à aborder que n'importe quel monstre. Les monstres sont absolument parfaits, parce que le network les considère comme des figures de fantaisie, dissociées de la réalité".

Du dramatique Clayface à l'être déchiré qu'est Double-Face, Timm et son équipe prennent au mot les censeurs, et poussent toujours plus loin l'analyse de la "monstruosité" (Paul Dini, l'un des auteurs majeurs de la série, ira même jusqu'à consulter l'une de ses tantes, spécialiste en psychologie criminelle, par souci de réalisme...). A l'arrivée, ce bestiaire réinterprété est une collection de "freaks", paradoxalement traumatisants par leur véracité, et qui sera finalement reçu sans problème.
Précisons cependant que même chez les monstres, il est certains sujets qu'il convient de ne pas aborder. "*Pour la seconde saison, nous tenions à faire une histoire de vampires. Il y avait dans les comics des années 80 le personnage de Nocturna, une belle suceuse de sang qui nous plaisait beaucoup. Le scénario de ce qui devait être un épisode double, présentait un Batman mordu par Nocturna, qui découvrait petit à petit qu'il devenait un vampire. Il tentait alors des expériences dans la Batcave pour essayer d'inverser le processus, tandis que dans le même temps, il commençait à avoir besoin de sang, et regardait son majordome Alfred avec de plus en plus de gourmandise !*" se souvient Bruce Timm. La *Fox* mit malheureusement le hola à cette très perverse aventure. "*Ils ne veulent absolument pas entendre parler des vampires. Et on ne doit jamais voir une morsure. Ni voir Batman en vampire parcourant Gotham à la recherche de victimes. Ni montrer l'aspect "biologique" du vampirisme, parce qu'il rappelle de trop près le SIDA. Et croyez bien qu'on a insisté !*".

Peu de temps après, un autre script eut à subir également les foudres de la censure. Dans **The Darkest Night**, Batman hypnotisé, devenait un Vigilante cinglé et ultra-violent. "*En fait la chose la plus "gentille" qu'il faisait était de balancer un malfrat du haut d'un immeuble après l'avoir interrogé. Bien que Robin sauve finalement le pauvre type, le BSP a catégoriquement refusé cette scène. Voyant que la séquence la plus douce était supprimée, on a préféré abandonner !*". Ces épisodes extrêmes resteront donc à jamais des fantasmes pour batmaniaques. En revanche, on peut s'interroger sur la destinée de cinq épisodes, également tournés pour la deuxième saison, qui viennent d'être déprogrammés à la dernière minute aux U.S.A. Parce que Robin n'y figurait pas ? A cause de leur violence ? Ou parce qu'ils ne correspondaient pas à la nouvelle image moins sombre que veut donner cette nouvelle saison ? Gardons espoir, car des pourparlers récents laissent penser qu'un jour prochain, ces excitants opus pourraient être diffusés. Il s'agit de **A Bullet for Bullock**, un polar âpre concentré sur la vie privée de Bullock, **The Terrible Trio** sur une vague de crimes effroyables commis par des riches désœuvrés, le retour de Catwoman dans **Catwalk**, où elle doit promettre de ne plus porter son costume de cambrioleuse, **The Lion and the Unicorn**, qui dévoile qu'Alfred fut un espion anglais avant d'entrer au service de la famille Wayne, et **Showdown**, un cross-over très attendu entre Batman et Jonah Hex. On a également beaucoup parlé d'une série mettant en scène Catwoman en solo (dont nous présentons ci-contre le nouveau design), un projet définitivement abandonné, et de "The Trial", qui aurait dû être le sujet d'un long métrage animé dans lequel Batman, capturé, passait en jugement devant ses ennemis jurés. Une idée brillante qui pourrait peut-être se transformer en un épisode triple... En attendant de voir un jour ces merveilles sur nos écrans... Keep dreaming Bat-Fans !

■ Julien CARBON ■



■ *Le Batman animé passe du petit au grand écran pour les besoins du génialissime Batman contre le Fantôme Masqué* ■

27 - LE PAYS DES MERVEILLES **(Mad as a Hatter**, de Frank Paur. Scén.: Paul Dini) ——— Un employé de Wayne Industries, Jervis Tetch, a inventé une "puce" permettant de contrôler les esprits. Le jour où il comprend que sa secrétaire, Alice, ne l'aimera jamais, il se transforme en Chapelier Fou, et manipule la belle dans un monde inspiré de Lewis Carroll...
Une belle histoire d'amour impossible, où la présence de Batman est purement accessoire...

28 - SOMBRES HALLUCINATIONS **(Dreams in Darkness**, de Dick Sebast. Scén.: Judith & Garfield Reeves-Stevens) ——— Batman est contaminé par le virus de la peur de l'Epouvantail, qui pendant ce temps prévoit d'empoisonner la ville. Notre justicier aura bien du mal à l'en empêcher: il est interné à l'Asile d'Arkham...
LE chef-d'œuvre absolu ! Avec notamment une scène tétanisante : Batman en camisole de force revit lors d'un cauchemar la mort de ses parents, qui se dirigent vers un tunnel en forme de canon de révolver, dont s'échappe un fleuve de sang !!! Une erreur de coloriage du studio d'animation (le sang devait en fait être de la boue), qui fait de cette séquence un moment his-to-ri-que...

29 - ETERNELLE JEUNESSE **(Eternal Youth**, de Kevin Altieri. Scén.: Beth Bornstein) ——— Poison Ivy convie tous les industriels pollueurs de Gotham à une cure de rajeunissement dans un institut où ils sont transformés en arbres ! Batman intervient quand Alfred et son amie Maggie sont victimes du complot... Ivy est ici un peu réduite à une "méchante" conventionnelle. Scénario décevant donc, même si le découpage "aux petits oignons" d'Altieri sauve au moins l'épisode de la noyade...

30 - REVE OU REALITE **(Perchance to Dream**, de Boyd Kirkland. Scén.: Joe Lansdale) ——— Bruce Wayne se réveille dans un monde où il n'est pas Batman, où ses parents sont encore vivants, et où sa fiancée se nomme Selina Kyle... Un monde idyllique qui est en fait un rêve orchestré par le Chapelier Fou... Batman dans la "Quatrième Dimension" ! Un script ciselé à l'extrême, des dialogues impeccables... A vos cassettes !

31 - CONSPIRATION **(The Cape and Cowl Conspiracy**, de Frank Paur. Scén.: Elliott S. Maggin) ——— Josiah Wormwood, un spécialiste des "pièges mortels", est engagé par un noble européen pour voler la cape et le masque de Batman...
Très embarrassant. Une bonne histoire mal transposée à l'image, des péripéties absurdes... Hum ! Suivant siouplait...



32 & 37 - ROBIN SE REBIFFE **(Robin's Reckoning**, de Dick Sebast. Scén.: Randy Rogel) ——— Un double épisode centré sur les origines de Robin, tandis que Tony Zucco, l'assassin des parents du petit Dick (no comment) revient à Gotham...
L'épisode qui remporta l'Emmy Award. Logique, puisqu'il s'agit d'une véritable "carte de visite" du savoir-faire de l'équipe. Très émouvant dans sa description de l'enfance de Dick Grayson, survolté quant il suit Batman pénétrant dans le repaire des méchants qui l'arrosent à la mitraillette. Un must.

33 - HEUREUX COMME UN POISSON DANS L'EAU **(The Laughing Fish**, de Bruce Timm. Scén.: Paul Dini) ——— Le Joker a injecté aux poissons de la ville un poison qui leur donne le même sourire que le sien. Il désire alors déposer un copyright sur tous les poissons rieurs ! Comme on le lui refuse, il entre en croisade contre l'administration...
Pin pon ! Un script barré, adapté (entre autre) d'un classique d'O'Neil et Neal Adams. Véritablement terrifiant, le Joker est ici à l'apogée de sa folie meurtrière !

34 - LA NUIT DU NINJA **(Night of the Ninja**, de Kevin Altieri. Scén.: Steve Perry) ——— Kyodai Ken, un maître Ninja, vient à Gotham pour détruire l'empire Wayne. Des années avant, Bruce avait humilié Ken, alors qu'ils apprenaient ensemble les arts martiaux...
Un épisode décevant, surtout à cause de ce Ninja bien peu charismatique et des combats à mains nues bizarrement découpés...

■■■

■■■

35 - **LA FIEVRE DES CHATS** (Cat Scratch Fever, de Boyd Kirkland. Scén.: Buzz Dixon & Sean Catherine Derek) ——— Daggett, l'industriel véreux, capture tous les chats afin de les empoisonner temporairement, et de vendre ensuite un andidote qui ferait sa fortune. Il commet cependant une erreur en enlevant Isis, le félin de Catwoman...
Comme toujours dans les épisodes mettant en scène Catwoman, c'est surtout son interaction avec Batman qui est fascinante. Pour le reste...

36 - **L'ETRANGE MACHINE DU DR STRANGE** (The Strange Secret of Bruce Wayne de Frank Paur. Scén.: Judith & Garfield Reeves-Stevens) ——— Le Dr Strange fait chanter le juge Vargas. En enquêtant, Bruce Wayne est accroché à une machine du Doc qui enregistre les pensées. Son identité secrète va-t-elle être révélée ?
Un scénario astucieux, une animation excellente, et pourtant la sauce ne prend pas. Sans doute parce que le Batman est ici relégué au second plan, sans qu'aucun des "vilains" ne prenne vraiment le dessus...

38 & 44 - **CŒUR D'ACIER** (Heart of Steel de Kevin Altieri. Scén.: Brynne Stephens) ——— Un robot attaque "Wayne enterprises". Derrière lui se cache en fait Karl Rossum, un savant fou qui veut remplacer les humains par des "répliquants", à l'aide de son super-computer : HARDAC...
Un essai de SF très influencé par les frères "Fleisher". Surtout excitant dès que Batman combat les androïdes, ce qui donne lieu à des séquences magnifiquement animées...

39 - **L'ENIGME DU MINOTAURE** (If you're so Smart, Why aren't you Rich, d'Eric Radomski. Scén.: David Wise) ——— Brillant concepteur de jeux, E. Nygma est floué par la compagnie qui l'emploie. Devenu le Sphinx, criminel spécialiste des énigmes barrées, il propulse Batman & Robin dans le "Labyrinthe du Minotaure", un décor grandeur nature inspiré du jeu vidéo qu'il a créé...
Bruce Timm l'avoue : *"Personne ne savait comment faire fonctionner le Sphinx"*. Sans pouvoir particulier, il reste donc un barjo verbeux. Sûr qu'il n'est jamais aisé de faire le Sphinx taire...

40 - **LE JOKER FOU** (Joker's Wild, de Boyd Kirkland. Scén.: Paul Dini) ——— Le Joker apprend qu'un homme d'affaires, Cameron Kaiser, utilise son image pour la promotion de son casino, le "Joker's Wild". Il s'agit en fait d'une escroquerie aux assurances, Kaiser espérant que le Joker viendra détruire son établissement...
Un scénario entièrement tourné vers l'action. Et un plan d'anthologie, dans lequel le Joker braque un 45 directement sur le visage de Kaiser. Dans un cartoon pour enfants ! Si !

41 - **LE TIGRE DE LA NUIT** (Tyger, Tyger, de Frank Paur. Scén.: Cherie Wilkerson) ——— Le Dr Emile Dorian enlève Selina Kyle, dans le but de la transformer en créature mi-humaine, mi-féline...
Le "Caped Crusader" dans "L'île du Dr Moreau". Une belle idée, qui aurait mérité un peu plus de rythme. Heureusement, la scène finale, qui montre la solitude d'un tigre-humain est bouleversante...

42 - **LE LOUP GAROU** (Moon of the Wolf, de Dick Sebast. Scén.: Len Wein) ——— Le Dr Milo transforme un athlète en lycanthrope grâce à des stéroïdes un peu particuliers...
Mongolo, tout juste animé : LE ratage intégral...

43 - **LE JOUR DU SAMOURAI** (Day of the Samurai, de Bruce Timm. Scén.: Steve Perry) ——— Wayne est rappelé au Japon par son maître d'arts martiaux. L'y attend un nouveau combat contre Ken le Ninja...
Un script laborieux, mais une atmosphère dramatique et amère très réussie. Pour la première fois dans la série, même si tout n'est que suggéré, un "méchant" meurt...

45 - **TERREUR DANS LE CIEL** (Terror in the Sky, de Boyd Kirkland. Scén.: Mark Saraceni) ——— Man-Bat revient. En apparence seulement, car Batman et le Dr Langstrom découvrent qu'il s'agit en fait de la compagne de ce dernier, Francine, devenue... Woman-Bat.
Un must, surtout pour la poursuite dans Gotham entre Woman-Bat et Batman, un moment survitaminé, qui fut découpé par l'auteur du storyboard de T2 ! Le premier script (refusé), montrait les deux Man-Bat se combattre à mort dans la bat-cave. Les kids auraient aimé...

46 - **IL S'EN EST FALLU DE PEU** (Almost got'im, d'Eric Radomski. Scén.: Paul Dini) ——— Poison Ivy, Double Face, le Pingouin, le Joker et Killer Croc racontent comment ils ont failli, chacun à leur manière tuer Batman...
Un véritable joyau de mini-film à sketches, drôle et parfaitement rythmé. "Instant Cult-Classic"...

Batman TV

Les deux premières saisons de la série animée *Batman* se sont pas mal baladées sur la grille de programme de la chaîne *Fox*. Programmée au départ le samedi matin, la série a connu un tel succès qu'elle s'est retrouvée le dimanche soir en prime-time. Une seule série animée, *Les Simpsons*, avait connu un tel honneur auparavant. Le nouvel épisode de la semaine était donc programmé lors des soirées dominicales, tandis que chaque après-midi *Fox* rediffusait un autre épisode. Les gamins se jetaient dessus en rentrant de l'école. La stratégie de la chaîne américaine pour la nouvelle saison est totalement différente.

Tout d'abord, retour à la case départ pour la nouvelle saison qui sera diffusée le samedi matin à 10 h. On peut d'ailleurs à peine parler de nouvelle saison. *Batman, the Animated Series* devient *The Adventures of Batman and Robin*. La raison de ce changement de titre n'a pas grand chose d'artistique. La *Warner* a mis en chantier le tournage du troisième **Batman** cinéma, **Batman Forever**, le film le plus attendu de l'été prochain. Les sommes engagées sont astronomiques et le studio n'a pas le droit à l'erreur. Or, Tim Burton n'étant plus en course, les changements entre ce troisième opus cinématographique des aventures du héros capé et les deux précédents seront vraisemblablement conséquents. La grosse nouveauté étant la présence au côté du Dark Knight de son fidèle Robin, absent des premiers films. Tim Burton n'aimait pas le personnage du "Boy Wonder" et n'a jamais voulu l'insérer dans ses scénarios. Par contre, la *Warner* tenait à voir l'adolescent vengeur sur grand écran. Donc, pour préparer le jeune public à l'arrivée de Robin dans le film, la série a été recentrée. Le petit copain de Batman sera présent dans tous les nouveaux épisodes. Si un scénario de la nouvelle saison ne nécessitait pas la présence de Robin, il passait à la corbeille. Ainsi, certaines histoires auxquelles l'équipe créative de la série tenait particulièrement (notamment un segment où l'on voyait s'affronter Catwoman et le Black Canary) ont été tuées dans l'oeuf pour cause d'absence de l'ado.

Peut-on alors parler d'une nouvelle série animée inspirée par le personnage créé par Bob Kane ? Ben, pas vraiment non plus. Sur toute la saison, il ne sera programmé que dix nouveaux épisodes. Le reste tournant autour d'une rediffusion des meilleurs épisodes parmi les 65 déjà tournés. On connaît les thèmes de certains de ces dix nouveaux segments. Dans **Bane**, Batman affrontera un meurtrier dopé aux hormones nommé Bane. Harvey Dent essayera de nouveau la chirurgie esthétique dans **Second Chance**. Le Sphinx deviendra la coqueluche de Gotham City dans **Riddler's Reform**, une soudaine célébrité qu'il mettra à profit pour tendre un piège mortel à Batman. **Baby Doll** développe une histoire très étrange. Une ancienne star enfant devenue folle kidnappe les comédiens qui jouaient les membres de sa famille dans la série télé qui a fait d'elle une vedette lorsqu'elle était jeune. Robin et Batman devront déjouer les pièges d'une "lunatique" maléfique pour sauver les otages et mettre fin aux agissements de la [illegible] du Maître du Temps dans **Time out of Joint**, qui...

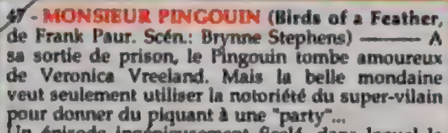


Returns

inventé une machine lui permettant d'avancer à une vitesse phénoménale. Si vite que même le "dynamic duo" aura du mal à stopper ses méfaits. Libérée de l'asile d'Arkham, Harley Quin commet de terribles bêtises dans **Harley's Holliday**. A tel point que tout le monde est à ses trousses, aussi bien la police que les patrons du crime de Gotham, sans oublier, bien sûr, Batman et Robin. Les quatre autres nouveaux épisodes s'intitulent **Lock up**, **Batgirl Returns**, **Make 'Em Laugh** et **Deep Freeze**.

On peut le voir, si le concept du dessin animé ***Batman*** s'est plié à quelques concessions commerciales, la ligne créative n'a pas été touchée. Le look des épisodes, l'originalité des scénarios, les méchants survoltés, l'esprit comics, bref tout ce qui faisait la très grande qualité de ***Batman, the Animated Serie*** a été respecté dans ***The Adventures of Batman and Robin***. Il faudra attendre une diffusion prochaine sur une des chaînes du service public (ce sera probablement très bientôt le mercredi matin sur *France 2*) pour en être tout à fait certain.

■ Didier ALLOUCH ■



47 - MONSIEUR PINGOUIN (Birds of a Feather, de Frank Paur. Scén.: Brynne Stephens) ——— A sa sortie de prison, le Pingouin tombe amoureux de Veronica Vreeland. Mais la belle mondaine veut seulement utiliser la notoriété du super-vilain pour donner du piquant à une "party"...
Un épisode ingénieusement ficelé, dans lequel le Pingouin est présenté pratiquement comme une victime, et Batman comme un véritable flic, persuadé qu'il ne peut mener une vie normale...

48 - REALITE VIRTUELLE (What is Reality ? de Dick Sebast. Scén.: Marty Isenberg & Robert N. Skir) ——— Le Sphinx retient le Commissaire Gordon dans un étrange univers virtuel. Batman devra s'y plonger, afin de sauver son ami...
Pour certains, ce Batman-Cyberpunk ne cadre pas vraiment avec l'aspect "rétro" de la série. Pour d'autres (dont mon ami Mr Allouch), il s'agit d'un des opus les plus inventifs de la saga. Mouais...

49 - REMORDS (I'm the Night, de Boyd Kirkland. Scén.: Michael Reeves) ——— Alors que Batman revient à Crime Alley, sur les lieux de la mort de ses parents, l'inspecteur Gordon, qui n'arrive pas à le contacter, est blessé grièvement par une balle du "Jazzman"...
Noir de noir ! Batman s'interroge ici sur son rôle de justicier. Chevalier torturé par le poids de sa mission, le croisé de Gotham retrouvera (in extremis) la foi. Dans le premier script, c'est Robin qui était blessé par balle. Ces gens sont fous...



L'Effet Vertigo

50 - L'EFFET VERTIGO (Off Balance, de Kevin Altieri. Scén.: Len Wein) ——— Le Comte Vertigo veut s'emparer d'une arme sonique. Batman tente de l'en empêcher, tandis que la belle et mystérieuse Talia, veut de son côté s'approprier l'arme pour la donner à son père, Ra's Al Ghul...
Du sérial pur, bourré de clins d'oeil, dont une séquence finale directement inspirée de Vertigo d'Hitchcock, et un personnage de malfrat au début de l'épisode caricaturant Tim Burton. Amusant...

51 - L' HOMME QUI TUA BATMAN (The Man who Killed Batman, de Bruce Timm. Scén.: Paul Dini) ——— Sid Debris, un gangster de seconde zone employé par Thorne, devient une célébrité car tout le monde croit qu'il a tué Batman. Ce qui rend fou le Joker, furieux d'avoir été "doublé"...
Une perle noire, définie par Dini comme "*une histoire à la Will Eisner*". 'Nuff Said !

52 - BAIN DE BOUE (Mudslide, d'Eric Radomski. Scén.: Steve Perry) ——— Clayface, dont le corps se décompose, requiert l'aide d'une savante, qui tente de lui construire un exo-squelette...
Historique ! Lors du final, Batman, absorbé par le corps d'argile de Clayface, émerge brutalement à contre-jour, au moment où un éclair déchire la nuit. Quelques minutes plus tard, Clayface meurt en se désintégrant dans la mer. Traumatisant.

53 - LE RETOUR DU DR JEKYLL (Paging the Crime Doctor, de Frank Paur. Scén.: Randy Rogel & Martin Pasko) ——— Ruppert Thorne a une attaque. Son frère, le Dr Matthew, fait enlever Thompkins afin qu'elle l'aide pour la délicate opération nécessaire à la survie du "mobster"...
Contrairement au titre français, rien de fantastique ici, mais un polar classique, qui vaut surtout pour la scène finale où Wayne demande à Matthew de lui parler de son père...

54 - ZATANNA (Zatanna, de Dick Sebast. Scén.: Paul Dini) ——— La jolie magicienne Zatanna est accusée de vol. Batman vient à son secours, car il l'a connue dans sa jeunesse, quand il étudiait la prestidigitation auprès de son père, Zatara...
Un épisode émouvant, d'une part parce qu'il rend hommage à un héros de l'âge d'or du comics (Zatara), et pour la romance délicatement esquissée entre Zatanna et Wayne.

55 - LE SUPER-MECANICIEN (The Mechanic, de Kevin Altieri. Scén.: Randy Rogel) ——— Le Pingouin découvre le garage secret d'Earl Cooper, le mécanicien attitré de la Batmobile, et l'oblige à saboter l'engin, afin d'éliminer Batman et Robin...
Une bonne idée en théorie, qui se résume hélas à une série de péripéties ultra-prévisibles.



Harley & Ivy

56 - HARLEY & IVY (Harley and Ivy, de Boyd Kirkland. Scén.: Paul Dini) ——— Renvoyée par le Joker, Harley Quinn s'associe à Poison Ivy. Batman, comme le Joker ne l'entendent pas de cette oreille...
Un bonheur. Selon Dini : "*le Thelma & Louise de la série*". Un executive de la *Fox* voulait empêcher la diffusion de l'épisode, arguant du fait que Batman n'apparaissant qu'à la fin, les garçons détesteraient. Faux : ils adorent, surtout quand Ivy et Harley, en "pin-up" saphiques, ligotent des machos ou se promènent en petites tenues !

57 & 61 - JEUX D'OMBRES (Shadow of the Bat, de Frank Paur. Scén.: Brynne Stephens) ——— Le nouveau commissaire principal accuse Gordon d'être arrosé par la mafia. Barbara Gordon décide de mener l'enquête, costumée en... Batgirl !
Un épisode-double riche en rebondissements, qui vaut surtout pour sa deuxième partie, avec une apparition stylée de Double-Face. L'un des favoris des créateurs de la série...

58 - OMBRES ET TENEBRES (Blind as a Bat, de Dick Sebast & Dan Riba. Scén.: Len Wein) ——— En essayant d'empêcher le vol d'un hélicoptère d'assaut par le Pingouin, Batman est rendu aveugle...
Une idée brillante (la cécité temporaire de Batman), qui se résume en fait à un banal affrontement à mains nues contre le Pingouin. Dommage...

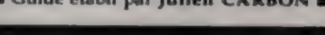
59 & 63 - LA QUETE DU DEMON (The Demon's Quest de Kevin Altieri. Scén.: Dennis O'Neil & Len Wein) ——— Robin est kidnappé. Batman part à sa recherche et découvre qu'il n'est qu'un pion entre les mains du terrible Ra's Al Ghul...
L'adaptation d'une histoire légendaire du "comic book" d'origine, qui n'atteint pas la force de l'original, à cause des péripéties incessantes qui en font un sérial sans logique, même si l'action est ici superbement mise en scène...

60 - UNE AME DE SILICONE (His Silicon Soul, de Boyd Kirkland. Scén.: Marty Isenberg & Robert Skir) ——— La suite de **Coeur d'Acier**. Un réplíquant de Batman activé par HARDAC affronte notre héros...
Malgré une fin émouvante sur la condition du répliquant, un épisode qui n'apporte pas grand chose, sinon le plaisir de voir Batman combattre Batman...

62 - LES FOUDRES DE L'OLYMPE (Fire from Olympus, de Dan Riba. Scén.: Judith & Garfield Reeves-Stevens) ——— Le gangster Maxie Zeus est persuadé qu'il est le dieu grec Zeus ! Batman devra intervenir quand, du haut de son Olympe, il menace de détruire la ville à l'aide d'un canon laser !
Un script disjoncté, très amusant, et une conclusion brillante, où Zeus, amené à l'asile d'Arkham passe en revue tous les méchants de la série, en les comparant à des dieux grecs...

64 - LE VENTRILOQUE (Read my Lips, de Boyd Kirkland. Scén.: Joe Lansdale) ——— Un nouveau gangster terrorise Gotham : Scarface ! Batman découvrira que Scarface n'est qu'une marionnette, manipulée par un ventriloque schizophrène...
L'apogée du côté "Noir" de la série ! Dur, impitoyable, et incroyablement violent, surtout lors de la scène finale où le pantin "meurt" sous les impacts de balles ! Parions que les gamins ont dû avoir de sacrés cauchemars après ça...

65 - LES POUPEES MAYAS (The Worry Men, de Frank Paur. Scén.: Paul Dini) ——— La mondaine Veronica Vreeland offre à ses amis des poupées mayas qui les transforment en zombis, détrousseurs de leurs propres sociétés ! Derrière ces poupées se cache en fait le Chapelier Fou...
Rien de bien excitant dans ce dernier épisode. Un complot du Chapelier aisément déjoué par Batman, quelques scènes d'action rondement menées. La routine quoi...



■ Guide établi par Julien CARBON ■



tueurs nés

Les scripts de Quentin Tarantino ne sont pas des mines d'or pour engager des débats sur des questions politiques ou sociales. **Reservoir Dogs**, **True Romance** et **Pulp Fiction** ne forment pas vraiment le pendant gangster de **Philadelphia**, **La Liste de Schindler** et **Ladybird**. Tout au plus peut-on imaginer dans son scénario de **Tueurs Nés** une satire d'une certaine forme de journalisme à sensation par le biais de personnages aussi pittoresques que dangereux, le reste relevant prioritairement d'une nouvelle démonstration de la maintenant célèbre "Tarantino's touch" : grand sens de la dramaturgie, définition "pulp" des caractères, déconcertante facilité dans les dialogues... Une matière première parfaite pour du cinoche à 100 %, pur, quasi-autiste dans son rapport au réel.

L'intrusion très théâtrale d'Oliver Stone dans l'univers de Tarantino ne s'est malheureusement pas limitée à une illustration personnelle de la chose écrite, mais également à une tentative d'enrichissement thématique du script à grand coup de zooms agressifs sur des détails. L'odyssée sanglante de Mickey et Mallory Knox dans **Tueurs Nés** (qu'on suppose sur le papier aussi enlevée et naïve que celle de Clarence et Alabama dans **True Romance**) devient ainsi devant la caméra de Stone prétexte à un brûlot anti-médiatique qui ferait passer le plus indécent des reality-shows pour un sommet de bon goût. Se réfugiant dans la presse et à la télé derrière des discours moralistes convenus, balançant des chiffres très officiels de criminalité à la moindre occasion, et pilonnant un système médiatique qu'il utilise mieux que personne, Oliver Stone politise de façon aberrante son film, lequel est déjà une vaine tentative d'acquisition vis-à-vis de Tarantino. Si les vingt premières minutes de **Tueurs Nés** peuvent faire illusion (gratuité amusante dans la présentation du couple assassin, mise en scène qui multiplie les audaces, point de vue surprenant d'un drame familial gonflé en sitcom...), la suite est un naufrage esthétique doublé d'un pseudo-discours d'une confusion inimaginable, où il apparaît progressivement, entre autre, qu'Oliver Stone se contrefout royalement de ses serial-killers du moment qu'il charge les médias de tous les maux de la planète. La solution proposée par le réalisateur pour enrayer cette médiatisation à outrance est symptomatique de la finesse de sa stratégie : longue vie aux assassins et mort aux charognards de la télé ! Dans d'autres circonstances, on se serait peut-être marrés... Pire, sa pensée serait-elle juste (dans le contexte, on dira plutôt d'une primarité poussant la caricature vers une représentation beauf du monde) qu'elle redonderait lourdement avec **C'Est Arrivé près de chez Vous** et **Serial Mother** qui, tout en critiquant, se passionnaient avec une rare intelligence sur les rapports faits divers/journalistes. Mais la passion, chez Oliver Stone, s'arrête malheureusement là où la critique orientée commence.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Warner Bros présente Woody Harrelson & Juliette Lewis **dans une production Ixtlan/New Regency/Alcor Films** *TUEURS NES (NATURAL BORN KILLERS* - USA - 1993) **avec** Robert Downey Jr. - Tommy Lee Jones - Tom Sizemore **photographie de** Robert Richardson **musique de** Trent Reznor **scénario de** David Veloz - Richard Rutowski - Oliver Stone d'après une histoire de Quentin Tarantino **produit par** Jane Hamsher - Don Murphy - Clayton Townsend **réalisé par** Oliver Stone

21 septembre 1994 **2 h**



■ *Woody Harrelson & Juliette Lewis* ■

Puisque personne à la rédaction n'aime **Tueurs Nés**, mais qu'ailleurs les avis sont très partagés, nous laissons le principal concerné, Oliver Stone, défendre son film...

- "TARANTINO"

Quentin a écrit un scénario brillant il y a environ trois ans. Il a lui-même admis qu'il l'avait écrit pour en faire son premier film. Or il a fait **Reservoir Dogs** *à la place et a tout de suite enchaîné sur* **Pulp Fiction**. *Il n'avait pas envie de réaliser* **Tueurs Nés**. *Il a donc vendu le scénario. Je crois qu'il existait un contentieux entre lui et les producteurs, un différend antérieur à ma venue sur le projet. Ces deux producteurs sont venus me trouver après avoir essuyé plusieurs refus. J'ai tout de suite adoré cette histoire mais elle était racontée par un jeune homme de 20 ans et j'en ai quarante. Je voulais faire un film différent, qui prenne une dimension socio-culturelle plus importante même si je trouvais la structure brillante et les personnages passionnants. D'ailleurs, j'ai gardé la majeure partie de l'histoire. J'ai juste renforcé les origines de Mickey et Mallory, les séquences de prison et le concept de révolution sociale sous-jacent dans le film. Et j'ai voulu apporter un vrai commentaire social avec ce film. De toute façon, Tarantino n'a pas vu le film. Il a juste demandé sa citation au générique et a été très bien payé.*

- "SATIRE"

Je considère **Tueurs Nés** *comme une satire dans le sens où il vous fait réfléchir sur la culture actuelle, sur le paysage social de l'Amérique, sur les années 90.* **Tueurs Nés** *vous force à vous demander ce qui se passe. Une satire est un miroir déformant, elle force la distortion de l'événement pour l'exagérer au maximum et vous pousser à la réflexion. Maintenant, de là à dire que* **Tueurs Nés** *va tout changer, c'est un peu beaucoup. Vous me demandez de lancer une bombe à neutron pour détruire le concept de violence, le pouvoir de la télévision. C'est impossible. Au moins,* **Tueurs Nés** *dérange le public. Parfois, il fait rire ou écoeure, mais je ne peux absolument pas garantir ce que vous allez ramener chez vous en sortant de la salle.*

- "PHILOSOPHIE DE LA VIOLENCE"

La philosophie du film est expliquée par Mickey lors de l'interview qu'il donne à Robert Downey Jr. En gros, il dit que sa vie est une continuelle succession d'agressions, que la vie est pour tous une incessante agression. Nous avons inséré plusieurs plans d'insectes pour montrer que la nature elle-même est violente. Nous revenons à ce thème. Dans la séquence où ils font l'amour dans la chambre d'hôtel, on vous montre des images du vingtième siècle, le siècle le plus violent de l'histoire de l'humanité. Toute la terreur dispensée en un siècle est dans cette fenêtre, et Mickey et Mallory font l'amour. Ils sont les fruits pourris de ce siècle. Leurs parents étaient les fruits pourris de ce siècle. L'agression est partout. Mais cette séquence montre que l'amour est la seule arme que nous avons à disposition. L'amour contre l'agression, les deux bases, les deux foulures de l'humanité. D'ailleurs, la dernière chanson entendue dans le film est "The future" de Leonard Cohen, contenant une phrase qui résume tout. Elle dit : "l'amour est le seul moteur de notre survie".

■ *Woody Harrelson* ■

- "MORALE"

Il n'est pas question d'adresser un sermon au spectateur. **Tueur nés** *fonctionne comme un tour de montagnes russes. Pour Mickey et Mallory, cela commence aussi comme une sorte de tour de grand huit et je veux installer le public dans la même voiture qu'eux. Je veux rentrer dans leur tête et vous montrer le film de leur point de vue. Et vous laisser vous débrouiller avec ce que vous verrez.*

- "ANTI-HEROS"

Je n'ai jamais demandé aux spectateurs d'aimer Mickey. Vous n'êtes pas obligé de l'aimer, certains le détestent à tout jamais. Mais certains le considèrent comme un anti-héros dans le sens où il a achevé sa rédemption, où il est certainement moins dangereux que le personnage de Tommy Lee Jones, le plus hypocrite du film, ou que le système policier et médiatique du moment.

- "MAIS LE MONDE EST POURRI !"

Il serait faux de croire que le temps de la toute puissance des médias est révolu. Il ne l'est pas. La fascination des gens est perpétuée par l'histoire suivante, le meurtre suivant. On a continuellement cinq ou six histoires qui tiennent le haut du pavé et "passionnent". Une femme qui coupe le pénis de son mari est félicitée sur la place publique et acquittée, deux garçons tuent leurs parents, un joueur de foot poignarde sa femme (à son procès on voit des pancartes proclamant "coupable ou pas, on t'aimera toujours"), des enfants violés... Cela ne s'arrêtera jamais. C'est intéressant mais choquant, et cela montre que l'environnement que nous considérions comme satirique au début de notre histoire est devenu une réalité. Aujourd'hui, les gamins font la collection de trading cards représentant les plus grands serial-killers. C'est un phénomène malsain, mais c'est le fruit naturel d'un siècle comme le nôtre.

■ Propos recueillis par **Jack TEWKSBURY** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Bruce Willis* ■

color of night

Il y a, comme ça, des films qui portent la poisse sur eux. **Color of Night** par exemple, un des plus resplendissants navets générés par le cinéma américain. **Color of Night** est au thriller ce que **Jack l'Eclair** est au western. Le fond du panier, le point de non-retour dans la nullité. Tellement mal torché d'ailleurs que le distributeur américain, une filiale adulte de *Walt Disney*, demanda au réalisateur George Pan Cosmatos de revoir et corriger un dénouement désastreux. Il le reste pourtant ! **Color of Night** part d'un scénario de Matthew Chapman, auteur du vénéneux et glauque **Au Coeur de Minuit** où Jennifer Jason Leigh promène de concert piedbot et fantasmes refoulés. Il conte les déboires du psychanalyste Bill Capa, démonté par le spectaculaire suicide d'une patiente. Pour se refaire une santé mentale, le psy intègre, à l'autre bout du pays, un groupe hétéroclite de thérapie animé par son confrère et ami Bob Moore, lequel ne tarde pas à être sauvagement assassiné dans une séquence hilarante plagiée sur les **Frissons de l'Angoisse** et autre **Suspiria** de Dario Argento. Locataire de la somptueuse villa du défunt, Capa rencontre par hasard une jolie très jeune femme, Rose qui se précipite dans ses bras. Pendant ce temps, d'autres assassinats surviennent. Il semble que le tueur soit un des malades de Bob Moore dont Capa a repris le traitement. Est-ce la nymphomane d'âge mûr, l'avocat maniaque et névrosé, le flic abattu, l'artiste atteint du complexe d'Oedipe voire même l'adolescent bigleux ? A Richard Rush de mettre en scène ce suspense soporifique, outrageusement décalqué sur le **Vertigo** d'Hitchcock, y compris dans la psychose de son héros et les perruques de son héroïne. Auteur de l'épatant **Diable dans la Boîte** en 1980 (et rien depuis), le cinéaste paresse, flemmarde, n'accorde aucune importance à la tenue des images, laisse son chef-opérateur ne pas faire le point, livre ses comédiens à eux-mêmes (narcissique et moumouté, Bruce Willis est mauvais comme un cochon qui réciterait du Shakespeare)... Il n'y a que Ruben Blades dans le rôle du flic de service qui tire son épingle du jeu ! Quant aux prétendues audaces des scènes érotiques, quelle fumisterie ! Jane March, déflorée sur le plateau de **L'Amant**, atteint le potentiel bandulatoire de la Mère Denis. Bruce Willis, jaloux de Michael Douglas dans **Basic Instinct**, la broute, la chevauche en exposant fesses et, furtivement, zigounette, avant un cunnilingus aquatique tronqué. Une arnaque de A à Z.

■ **Marc TOULLEC** ■

UGC & Film Office présentent Bruce Willis & Jane March dans une production **Cinergi** ***COLOR OF NIGHT*** (USA - 1993) avec Ruben Blades - Lesley Ann Warren - Scott Bakula - Brad Dourif - Lance Henriksen - Jeff Corey - Kathleen Wilhoite **photographie** de Dietrich Lohmann **musique** de Dominic Frontiere **scénario** de Matthew Chapman & Billy Ray **produit par** Buzz Feitshans & David Matalon **réalisé par** Richard Rush

28 septembre 1994 — 2 h 02

blown away

Si on s'en réfère au box-office, on s'aperçoit qu'il n'existe pratiquement plus que deux façons de traiter le cinéma d'action aujourd'hui. Soit on se base sur une situation donnée la plus explosive possible et on tourne autour pendant deux heures, soit on insère trois ou quatre scènes d'action bien burnées dans une comédie niveau ras des pâquerettes. En somme, soit on fait du **Speed**, soit on fait du **True Lies**. Sinon, le bide vous guette. Pour ne pas avoir compris cela, Stephen Hopkins s'est pris un bon bouillon avec **Blown Away**, film d'action tout ce qu'il y a de plus classique.

De tous les flics démineurs de Boston, Jimmy Dove est le plus fou. Il se jette contre les bombes comme un gamin sur l'étal du confiseur. Il sait percer les secrets du plus complexe détonateur. Derrière cette fringale de désamorçage se cache un intarissable désir de rédemption. Dans sa jeunesse, Jimmy se prénommait en fait Liam et vivait à Belfast. L'artificier le plus efficace de l'IRA, un fou nommé Gaerity, lui avait enseigné tous ses secrets. Le jour de son premier attentat, Jimmy/Liam se rend compte de l'horreur de son acte et fait exploser la bombe avant l'horaire prévu. Une explosion qui emportera la sœur de Gaerity et provoquera son arrestation. Liam se réfugie à Boston où il passera les vingt années suivantes à exorciser les fantômes de son passé. Mais aujourd'hui, Gaerity s'est évadé et a bien l'intention de se venger en faisant tomber sur Boston une véritable pluie d'attentats visant les proches de Dove.

Croyant que le public avait encore besoin de cela, Hopkins a pris le temps de créer une vraie histoire policière et des personnages consistants pour donner corps à ses séquences d'action. Mais, Hopkins n'est pas très fort dans le domaine. Sa trame fait largement déjà-vu et ses protagonistes alignent les clichés : héros en proie au doute, méchant déterminé... Heureusement, Tommy Lee Jones cabotine assez pour rendre croquignolesques ses apparitions en terroriste psychotique assoiffé de vengeance. Jeff Bridges la jouant lui héros plus classique avec froncements de sourcils et attitude nonchalante. Par contre quand il s'agit d'explosions et d'action à fond la caisse, Hopkins n'a de leçon à recevoir de personne. Les séquences d'explosions sont toutes basées sur le même principe. Avant la détonation, il montre en parallèle la configuration de l'engin explosif (en pénétrant carrément à l'intérieur du mécanisme grâce à des effets électroniques du meilleur cru), l'endroit où la bombe est placée et les gens qu'elle menace. Ainsi, la bombe ne se réduit plus à un fil rouge ou bleu mais à une mécanique infernale capable de détruire tout ce qui l'entoure. Du coup, l'impact de l'explosion est largement renforcé. Il n'hésite pas non plus à jouer sur le suspense autour de la détonation possible de l'engin, notamment lors d'une scène mémorable où chaque élément d'une cuisine devient un détonateur potentiel. Le principe prend toute sa dimension lors d'une formidable scène d'explosion située dans une cour de récréation. Une séquence quasi-religieuse. Une crucifixion à l'explosif. La plus belle des six séquences explosives du film, paradoxalement, la seule où on ne voit pas l'explosion mais l'effet qu'elle provoque à la fois sur l'entourage, sur les protagonistes du film et sur le déroulement de l'intrigue. Si Hopkins avait insufflé la même portée lyrique dans le scénario et les personnages que dans cette séquence, **Blown Away** aurait explosé ses limites et se serait hissé au sommet du genre.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Jeff Bridges & Tommy Lee Jones dans une production Metro Goldwyn Mayer ***BLOWN AWAY*** **(USA - 1994) avec Lloyd Bridges - Forrest Whitaker - Suzy Amis - John Finn photographie de Peter Levy musique de Alan Silvestri scénario de John Batter & John Rice produit par John Watson - Richard Lewis & Pen Densham réalisé par Stephen Hopkins**

9 novembre 1994 — 2 h 01



■ *Tommy Lee Jones dans Blown Away* ■

KILLING ZOE

PRESSE ZAPPING

Avec la sortie de *Killing Zoé*, une partie de la presse nous invite à un petit voyage dans le temps, une époque où les films d'horreur étaient systématiquement traînés dans la boue, conspués, insultés. Une époque qui rappelera de tristes souvenirs à tous les fantasticophiles...

Cela faisait une paye qu'on n'avait pas vu une telle levée de boucliers à l'encontre d'un film. **Killing Zoé** a insupporté autant de journalistes qu'il en a satisfaits, ce qui, vu la chose, est normal, soyons honnêtes ! **Killing Zoé** a suivi le parcours habituel du film "à problèmes" : présentation devant la commission de contrôle des films, quelques coupes consenties, les justifications du réalisateur Roger Avary, et finalement une interdiction aux moins de 16 ans qui, à partir du moment où l'on admet le système, est parfaitement justifiée (même si **Leon** et ses penchants innocemment pédophiles n'ont écopé que d'une interdiction aux moins de 12 ans). A propos, vous avez vu **Leon** ? Non ? C'est bien (de pas l'avoir vu, je veux dire). Bon, **Killing Zoé** : normal. Les papiers dans la presse, pour et contre, tout ça : normal. Sauf que...

euh... euh... ben...

Parmi les critiques, certains ne savent pas trop ce qu'est un film comme **Killing Zoé**. VOICI se réfugie ainsi derrière les propos de Roger Avary : *"Noir et violent (coprodult par Quentin Tarantino), c'est un "reflet direct des années Reagan-Bush", dit le réalisateur"*. Allez, hop, peinard.

Légèrement plus précis, FRANCE SOIR donne dans l'info de première main et se range à l'avis des plus nombreux : *"Ce film que certains, la majorité, trouvent débile, a reçu le Prix Très Spécial décerné par Jean-Claude Romer et Gérard Lenne. C'est tout ce qu'on peut en dire"*. Un travail de pro !

A la rédaction de CENTRE FRANCE LA MONTAGNE, on essaie timidement de cerner l'OVNI de Roger Avary : comme dans les films de Tarantino, *"on y retrouve la même dérision par rapport à une monstreuse violence. De sorte que devant ces flots d'hémoglobine, ces massacres odieux, ce déchaînement de passions amplifiées par l'alcool et la drogue, le spectateur soit quitte la salle, soit passe au deuxième degré et admet qu'il puisse exister des comédies sanglantes"*. Ici, on a admis depuis longtemps que certains ne l'admettront jamais...

Chez TELE STAR, on reconnaît des qualités au film mais on s'interroge (c'est assez rare pour s'en émouvoir) : *"Junkie halluciné et suicidaire, Jean-Hugues Anglade domine superbement cette percutante et brillante surenchère de cruauté. Reflet d'une certaine violence moderne ? Romantisme noir ? Farce sanglante ? Sans doute"*. On en resterait là qu'on aurait envie de s'abonner tout de suite. La dernière phrase ramène malheureusement à la réalité éditoriale : *"Mais la nausée risque de l'emporter"*. TELE STAR sauve ainsi in extremis ses lecteurs d'un bain de vomi. Ouf !

LE PARISIEN, dans le camp des ni-oui-ni-non-bien-au-contraire, fait montre d'une philosophie cinématographique très lumineuse : *"Il s'agit d'un film d'une extrême violence. (...) Si le coup du hold-up avec des masques est un peu usé, le film est efficace. Peut-être même trop"* Efficace : qui produit l'effet attendu (selon notre vieux dico). Trop efficace : qui produit trop l'effet attendu (par extension). Message du PARISIEN : soyez moins efficaces, les gars, on n'arrive pas à suivre !

oh l'autre, nique sa mère !

Bon, après ceux qui n'ont rien compris et qui le font sentir, passons à ceux qui n'ont rien compris et qui répondent par l'insulte.

OUEST FRANCE ajoute un brin de compassion à sa vindicte : *"On est navré de voir Jean-Hugues Anglade et Julie Delpy embarqués dans un naufrage total. Hystérique, débile et douteux"*. OUEST FRANCE ne dira malgré tout pas que Roger Avary est ce salaud de réalisateur américain qui a embarqué nos acteurs chéris français dans cette galère...

"Polar hyper-violent et hyper-crétin" titre INFOMATIN (l'info, le matin, doit être claire). Ceux qui ont après ça le courage de lire tombent sur ce qui suit : *"Encore faudrait-il un peu d'humour, ici totalement absent (différence essentielle avec Tarantino), et non des dialogues grotesques (ce qu'on met dans la bouche d'Anglade vaut le détour) ou une gratuité grand-guignolesque permanente. Ludique, le film pourrait amuser. Sérieux comme un pape, il donne la nausée"*. Après les risques évoqués par TELE STAR, INFOMATIN confirme : pour de tels films, la distribution de petits sacs en papier à l'entrée des salles s'impose !



■ *"Sérieux comme un pape, Killing Zoé donne la nausée"* ■



■ *"Killing Zoé est un fourre-tout obscène, irresponsable et complaisant"* ■

"Insupportable et malsain" : le climat actuel en France ? Non, c'est le titre présentant **Killing Zoé** choisi par LES ECHOS, qui surenchérit sur INFOMATIN, prouvant l'impitoyable guerre que se livrent les quotidiens nationaux.

SUD-OUEST DIMANCHE donne lui dans la comparaison audacieuse : *"Pouvait-on faire pire que **True Romance** ? Oui. Avec **Killing Zoé**, Roger Avary nous en inflige la preuve. Contre-poison : **Regarde les Hommes Tomber de Jacques Audiard**"*. **Killing Zoé** assimilé à du poison. Dangereux donc. Ce n'est pas encore dit, mais ça va venir...

LA VOIX DU NORD commence à envenimer le débat en ces termes : *"On aurait tort de se laisser piéger par cette référence* (à Tarantino, NDA), ***Killing Zoé** est un petit polar odieux ne méritant pas qu'on lui gaspille temps et argent. (...) Le scénario frise le néant et plus grave encore le réalisateur nous impose l'écoute d'une "histoire drôle" immonde et la vision complaisante de visages carbonisé et tailladé au cran d'arrêt. Et au finish, une suite de ralentis et décomposés insupportables. Cela confirme qu'à l'écran la nullité peut-être encore plus insupportable que la violence"*.

Le chroniqueur de LA VOIX DU NORD préférera sans doute à l'histoire drôle en question (ou quand un cunnilingus se transforme en buffet froid) cette anecdote succulente rapportée par PREMIERE : *"Comme a dit un de nos camarades - pour de rire, bien entendu - à la sortie de la projection : "On pourrait penser que c'est le film le plus effroyablement con de l'année. Sauf que ce n'est pas un film. C'est juste effroyablement con.""* Puuuu-tain, on se maaarre à PREMIERE, mais qu'est-ce qu'on se maaaaaaaare...

au secours ! à l'assassin !

L'affaire se corse sérieusement lorsque les détracteurs s'étendent sur les questions morales que peuvent poser un tel film.

LE PROGRES rentre ainsi dans le coeur du débat dès le chapeau : *"Un sous-sous-sous **Reservoir Dogs**. Sexe, drogue et violence sans talent : infantile et obscène"*. La suite enfonce le clou : *"Résultat du jeu de massacre : le film est un fourre-tout obscène, irresponsable et complaisant"*. Le PROGRES n'explique rien ; évidemment, d'autres s'en chargeront.

STUDIO par exemple, où l'on sent bien que le critique n'a rien subi de l'influence néfaste des fans du film : *"Et que l'on ne me fasse pas croire que **Killing Zoé** est dans la mouvance des films de Tarantino. Ca n'a rien à voir. Ici, il n'y aucune originalité ou trouvaille, tout n'est que prétexte à des mouvements de caméra hystériques. Tout est sale et répugnant. la haine est partout. Tout est filmé au premier degré, sans aucun recul et sans la moindre dose d'humour. Pire, on a l'impression qu'Avary se complaît dans la nullité. C'est une BD bidon qui a l'air de se prendre au sérieux et c'est ça finalement qui est dangereux"*. Dangereux : le mot est lâché. Vous étiez prévenus !

BEST empreinte le même sentier : *"Sous couvert d'esprit branché, de private joke et de second degré, le film d'Avary, parce qu'il lui manque l'essentiel, la maîtrise, se révèle au bout du compte dangereux..."* Dangereux par manque d'humour, dangereux par manque de maîtrise... Et quand il sortira en vidéo et que vous ouvrirez le boîtier, il vous pétera peut-être à la gueule, **Killing Zoé** ? Sans blague (encore que ce serait mérité)...

Faisant d'habitude preuve de beaucoup d'esprit, LE CANARD ENCHAINE réclamerait pour l'occasion de se faire plumer : *"(...), on se demande un peu pourquoi le réalisateur canadien Roger Avary nous fait une véritable promo de la came sous toutes ses formes : cocaïne, héroïne, crack... C'est assez ringard, et, pour garder l'ambiance, souvent à gerber !"*.
L'argument minable voulant qu'on fasse de la promo à partir du moment où l'on montre est repris et développé par... par... allez... Ouais ! TELERAMA (TE-LE-RA-MA ! TE-LE-RA-MA ! Du calme au fond !) : *"Avant de faire leur casse, Zed et ses copains s'en mettent 'jusque là' (héroïne, coke, acide, hasch, tout y passe). Pour se remonter le moral. Se donner le courage. Ils en rajoutent tellement qu'on a évidemment envie d'en rire : comment prendre au sérieux cette bande de zozos ! Mais l'envie passe net, lorsque nous voyons Zed, hystérique, tirer à bout portant sur un pauvre bougre qui n'a rien fait. Rire de quoi ? De la stupidité du carnage ? De l'absurdité de ce voyage en enfer ? Non. On tremblerait plutôt à en imaginer les conséquences sur des esprits fragiles. Avary filme avec une satisfaction si évidente qu'on finit par se demander si **Killing Zoé** n'est pas un carton d'invitation à une drogue-party"*. Le coup des "esprits fragiles" dans TELERAMA, ah ben ça faisait longtemps, tiens ! Rappel : "l'esprit fragile" est l'individu qu'utilise régulièrement TELERAMA pour faire comprendre aux "esprits forts", ses lecteurs, qu'il n'est pas d'accord avec la morale dispensée par l'objet du débat. Entre nous, la démonstration dans ce cas précis, outre la suffisance du procédé, relève plus d'une interprétation totalement malhonnête. A moins qu'ils n'aient vraiment rien compris, les "esprits forts" de TELERAMA !

tant qu'on y est, pourquoi pas ?

Oui, c'est ça, tant qu'on y est, pourquoi pas ? Pourquoi pas rétablir la Censure, la vraie, la sévère, l'étendre à tous les domaines, ce qui nous éviterait de supporter des films comme **Killing Zoé** ? C'est en substance ce que propose Jean Roy (qui gagne le droit d'avoir son nom imprimé dans notre zôli zournal) dans L'HUMANITE : *"Il y a toujours eu un cinéma d'horreur réaliste pour amateur de nuits blêmes. Mais, désormais, il bénéficie à la fois d'audience de masse (Nikita en attendant Leon du même Luc Besson) et de palmes d'or à Cannes (**Sailor et Lula**, **Pulp Fiction**). **Tueurs Nés** a fait l'ouverture du festival de Montréal et sera en compétition à Venise dans quelques jours. Savoir d'où vient ce cinéma est une question dont on ne peut plus faire aujourd'hui l'économie. Sans doute du refoulé des guerres aseptisées que montre en direct CNN, d'une certaine forme de bande dessinée, de l'abolition des censures liées à la banalisation de l'image, de l'univers des jeux vidéo, du nombre de politiciens et hommes d'affaires qui donnent l'immoralité en exemple... Les sociologues ont du pain sur la planche. A eux, au moins, on conseillera de voir **Killing Zoé**"*. On espère, Mr. Roy, que les sociologues ont d'autres choses à faire que d'aller au cinéma et, que, en ce qui vous concerne, votre dépression nerveuse va mieux.
Pour finir avec une note un peu plus gaie, voici BRAVO GIRL ! (le point d'exclamation est dans le titre de la revue, pas dans le texte, je précise) : *"Bravo Girl ! te donne son avis : ce film, digne d'une comédie noire pleine de clins d'oeil et d'humour, va te faire passer un bon moment"*. Merci BRAVO GIRL !, mais du coup, pour tes gentilles petites lectrices de 8 à 14 ans, je me demande si on ne devrait pas censurer **Killing Zoé** !

■ **Zébulon** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Pas de photos de stars à poil ou en petite culotte dans ce numéro. Notre vénéré chef m'a bien fait comprendre qu'il fallait éviter. Au Maroc, la censure est ultra-sévère et gerbe *Impact* des kiosques à la moindre minette dépoilée dans nos colonnes. Donc pour nos amis marocains et pour que le chef puisse vendre les 500 numéros supplémentaires qu'il écoule d'habitude là-bas, vous serez donc privés de corps splendides à contempler. Désolé les mecs ! Par contre, j'ai un scoop. Enfin je crois. Dans ses archives campagnardes, notre complice, James L. Branchos a retrouvé cette pochette de disque. Regardez-bien ce chanteur beatnik. Regardez encore de plus près. Mais, oui, c'est bien lui, c'est Anthony Hopkins en personne. Enfin pas sûr sûr, mais, il lui ressemble très fort. Si c'est lui, moi, John Choumchoum, je vous aurai présenté le scoop du siècle, rien que ça. Sinon, c'est encore Branchos qui aura raconté des conneries. Si vous avez de plus amples informations sur le mystérieux Faré, n'hésitez pas à m'écrire.

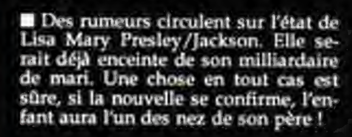


■ *La jeunesse d'Hannibal Lecter selon Choumchoum* ■

■ Quelques jours avant de mourir, on a rarement l'air très frais. Pas grave, maintenant, les images digitales peuvent arranger ça. Les producteurs de **Canadian Bacon**, le dernier film de John Candy, mort à la fin du tournage, ont voulu redonné un peu de couleur au teint peu frais du gros acteur. Un petit peu de rouge sur les joues, une nouvelle coiffure et le tour est joué. Heureusement, Michael Moore, le réalisateur du film et précédemment de **Roger and Me**, s'est opposé à toute retouche électronique de son film sous peine de détruire le négatif. Vas-y Michael, te laisse pas faire !

■ "Tape ta femme. Si tu ne sais pas pourquoi, elle, elle le sait". Ce dicton populaire semble avoir les faveurs de Flavor Flav et de Mickey Rourke. Le chanteur de Public Ennemy, mis en taule pour avoir bien abîmé sa gonzesse a déclaré plus tard lors d'une interview : *"Toutes les femmes doivent s'attendre à recevoir des coups un jour ou l'autre"*. Surtout si on s'appelle Mme Rourke. En effet, Mickey a abandonné sa carrière de boxeur mais entretient son crochet droit en s'exerçant sur sa compagne Carre Otis. Cela lui a valu quelques nuits au poste. Et dire qu'au dernier festival de Cannes, il disait à qui voulait bien l'entendre qu'il ne ferait plus une seule connerie. Parole de star...
(Je trouve cette notule assassine. On parle trop souvent de SOS Femmes Battues et pas assez de SOS Hommes Violents. Signé Zébulon).

■ John Travolta ne sera pas à l'avant-première de **Pulp Fiction** à Tokyo. Il avait pourtant donné son accord mais n'a pu venir pour des raisons "financières". *Miramax* lui avait offert un billet en première classe pour le voyage. Ce qui vaut quand même une petite fortune. Mais Travolta a fait un caprice. Il ne voulait venir que dans son jet privé avec des réservoirs remplis par *Miramax* (soit environ 100.000 $ de kérosène pour la compagnie de production). John est donc resté à la maison.



■ Andrzej Sekula est un directeur photo très occupé et très fatigué. L'année dernière, il tournait deux films en même temps : **Pulp Fiction** le jour et **Sleep with me** la nuit. Si bien qu'il lui arrivait assez souvent de tomber dans les bras de Morphée sur le plateau de ce dernier. S'endormir sur le plateau d'un film qui s'intitule **Sleep with me**, faut le faire. Gentil garçon, le réalisateur Rory Kelly lui prenait délicatement la caméra des mains, en faisant bien attention à ne pas le réveiller.

■ Des rumeurs circulent sur l'état de Lisa Mary Presley/Jackson. Elle serait déjà enceinte de son milliardaire de mari. Une chose en tout cas est sûre, si la nouvelle se confirme, l'enfant aura l'un des nez de son père !

■ Le téléphone cellulaire de l'avocat d'O.J. Simpson s'est mis à sonner en plein tribunal lors des audiences préliminaires. C'était Larry King, le présentateur vedette de *CNN* qui l'appelait pour l'inviter à son talk show. L'avocat et son téléphone ont été jetés manu militari de la cour d'audience.

■ Pour vendre son film, un polar de série B intitulé **Vertical Run**, le directeur d'une boîte de production américaine a fait inscrire sur les publicités : *"**Piège de Cristal** dans un gratte-ciel"*. Il a fait retirer le slogan à la dernière minute en réalisant que **Piège de Cristal** se passait déjà dans un gratte-ciel. Oui, ça, on peut pas produire des films et connaître le cinéma.

■ Vous vous souvenez de la chanteuse aux gros lolos Samantha Fox qui exposait régulièrement ses talents dans divers magazines de charme ? Comme Toullec, vous devez vous lever parfois la nuit en vous demandant ce qu'elle est devenue. Et bien, la jeune fille a tourné catho grave. Maintenant, elle ne chante plus qu'entourée de prêtres dans des festivals de chansons chrétiennes. Depuis que je leur ai annoncé la nouvelle, Guignebert et Rallouch n'arrêtent pas de sangloter. Quant à Toullec, il envisage très sérieusement de se convertir au catholicisme.



■ *Mickey Rourke s'apprêtant à boxer... sa femme* ■



■ *Charlie Sheen : ne lui parlez jamais de Keanu Reeves !* ■

■ Charlie Sheen est loin d'être le fan n°1 de Keanu Reeves. Il a récemment déclaré : *"Que des gens comme Coppola ou Bertolucci, qui sont quand même de grands cinéastes, lui accordent leur confiance, c'est quelque chose qui me dépasse. Je me demanderai toujours comment ce gars a réussi. Putain, mais qu'est-ce qu'il a ?"*. Jaloux, va.

■ Harrison Ford raconte de plus en plus n'importe quoi à la presse. Sur le tournage de **Danger Immédiat**, il a sorti ces deux perles : *"Ne pas faire ses propres cascades, c'est comme partir en vacances et demander à quelqu'un d'autre de faire l'amour à votre femme"* et *"J'ai toujours voulu être chauve, complètement chauve. Ce serait géant de se balader sans cheveux sous la pluie"*. Passe le cône, Harrison !

■ Entre deux bouquins, Stephen King s'occupe. Il fait ses fonds de tiroirs et réussit à trouver quelques nouvelles à ré-éditer ou bien il joue de la musique. Avec quelques potes écrivains, il a monté un groupe de rock et fait plusieurs concerts dans des bars (il n'y a rien de méchant là-dedans, faut que je trouve quelque chose, moi). Il paraît qu'il chante comme une casserole (ça vous va, là ?). *(Oui, mais on a eu peur pendant un moment quand même).*

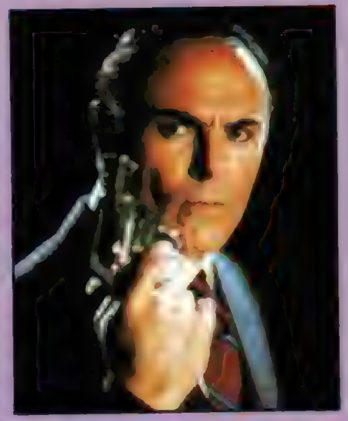
■ Trois lettres, j'ai reçu trois longues bafouilles (dont celle de Flavien Huyn qui m'a carrément envoyé le dossier détaillé du film avec synopsis et fiche technique complète - c'est gentil Flavien mais j'aurais préféré des photos) pour m'expliquer que **Cool Surface**, le film où on peut découvrir l'anatomie de Terri Hatcher, n'est pas un porno mais un polar érotique. OK, les mecs, OK, on peut se tromper. De toute façon, le genre du film importe peu du moment qu'on voit Terri à poil. Euh, pardon je m'égare. Je voulais dire que l'important est que l'on puisse constater les talents d'actrices de Mlle Hatcher.
P.S.: Je recherche toujours la cassette...

■ **John CHOUMCHOUM** ■

(eh les mecs, vous avez vu, terrible, CHOUMCHOUM à l'envers, ça fait MUOHCMUOHC !)

FILMOGRAPHIES

john saxon



De son vrai nom Carmine Orrico, né à Brooklyn le 5 août 1936, John Saxon démarre dans la vie comme mannequin. Hollywood s'empare de ce beau gosse pour en faire un jeune premier romantique. Peine perdue, c'est dans un registre plus sombre que John Saxon excelle. Bandit mexicain, il torture à l'aide de quelques scorpions Marlon Brando, à qui il vole la vedette, dans le western surréaliste **L'Homme de la Sierra**. Complice de Bruce Lee dans **Opération Dragon**, adversaire de Clint Eastwood dans **Joe Kidd**, vilain de space opérette dans **Les Mercenaires de l'Espace**, pilier du polar made in Italy, shérif victime de Freddy Krueger dans **Les Griffes de la Nuit**, guest-star du thriller horrifique italien via Mario Bava et Dario Argento... Fidèle au cinéma de genre, de la position de vedette invitée à la tête d'affiche, John Saxon fait partie de ces comédiens familiers que le spectateur reconnaît sans jamais citer le nom. Il était aussi de ces stars potentielles des sixties. Mais les producteurs et cinéastes virent surtout en lui un second couteau d'élite...

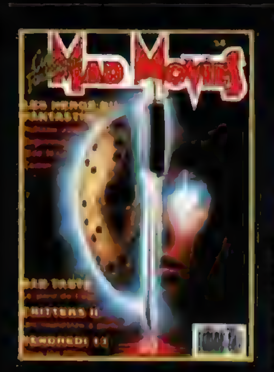
1953 - **It Should Happen to you/Une Femme qui s'Affiche** (George Cukor) *1955* - **Running Wild/La Chevauchée Infernale** (Abner Biberman) *1956* - **The Unguarded Moment/L'Enquête de l'Inspecteur Graham** (Harry Keller) - **Rock, Pretty Baby/idem** (Richard Bartlett) *1957* - **Summer Love** (Charles Haas) *1958* - **The Reluctant Debutante/Qu'est-ce que Maman Comprend à l'Amour** (Vincente Minelli) - **This Happy Feeling/Le Démon de Midi** (Blake Edwards) *1959* - **Portrait in Black/Meurtre sans Faire-part** (Michael Gordon) - **The Unforgiven/Le Vent de la Plaine** (John Huston) - **Cry Tough/La Fin d'un Voyou** (Paul Stanley) - **The Big Fisherman/Simon le Pêcheur** (Frank Borzage) *1960* - **The Plunderers/La Rançon de la Peur** (Joseph Pevney) *1961* - **Posse from Hell/Les Cavaliers de l'Enfer** (Herbert Coleman) - **War Hunt** (Denis Sanders) *1962* - **La Ragazza che Sapeva Troppo/La Fille qui en Savait trop** (Mario Bava) - **Agostino** (Mauro Bolognini) - **Mr. Hobbs Takes a Vacation/Mr. Hobbs Prend des Vacances** (Henry Kostner) *1963* - **The Cardinal/Le Cardinal** (Otto Preminger) *1964* - **Neunzig Nachte und Cin Tags** ou **The Cavern/Sept contre la Mort** (Edgar G. Ulmer) *1965* - **The Ravagers** (Eddie Romero) - **The Night Caller** (John Gilling) *1966* - **The Appaloosa/L'Homme de la Sierra** (Sidney J. Furie) - **The Doomsday Flight** (William A. Graham/TV) - **Planet of Blood** ou **Queen of Blood** (Curtis Harrington) *1967* - **The Magnificent Thief** (TV) - **Winchester 73/idem** (Herschell Daugherty/TV) - ***Time Tunnel/Au Cœur du Temps***, épisode **Attack of the Barbarians** (Sobey Martin/Série TV) - ***Cimarron Strip/Cimarron***, épisode **Journey to a Hanging** (Série TV) - ***Ironside***, épisode **An Inside Job** (Série TV) - ***Garrison's Gorillas***, épisode **Twenty Gallons to Kill** (Série TV) *1968* - **For Singles only** (Arthur Dreifuss) - **Istanbul Express** (Richard Irving/TV) - **A Dandy in Aspic/Maldonne pour un Espion** (Anthony Mann & Lawrence Harvey) - **Vado, Vedo e Sparo/Aujourd'hui ma Peau, Demain la tienne** (Enzo G. Castellari) - ***The Name of the Game***, épisode **Collector's Edition** (Série TV) - ***It Takes a Thieve***, épisode **A Thief is a Thief is a Thief** (Série TV) *1969* - **Death of a Gunfighter/Une Poignée de Plomb** (Allan Smithee, alias Richard Totten & Don Siegel) - **The Protectors** (Jerry Thorpe/TV) *1969/72* - ***The New Doctors*** (Série TV) *1970* - **Company of Killers/Les Hors-la-loi** (Jerry Thorpe/TV) - **The Intruders** (William A. Graham/TV) *1972* - **Joe Kidd/idem** (John Sturges) - **Snatched** (Sutton Roley/TV) - ***The Sixt Sense/Le Sixième Sens***, épisode **Lady, Lady, Take my Life** (Série TV) - ***Night Gallery***, épisode **I'll never Leave you, never** (Série TV) *1973* - **Linda** (Jack Smight/TV) - **Mr. Kingstreet's War** (TV) - **Enter the Dragon/Opération Dragon** (Robert Clouse) - **Baciamo le Mani/Mafia War** (Vittorio Schiraldi) *1974* - **Black Chritsmas** (Bob Clark) - **Metraletta Stein** ou **Flight to the Death** (Jose Antonio de la Loma) - **Can Helen be Saved ?/Hélène** (Harvey Hart/TV) - **Planet Earth/Planète Terre** (Marc Daniels/TV) - ***The Six Million Dollars Man/L'Homme qui Valait trois Milliards***, épisode **Day of the Robot** (Série TV) - ***Banacek***/idem, épisode **The Vanishing Calice** (Série TV) *1975* - **The Swiss Conspiracy** (Jack Arnold) - **Mitchell/Liquidez l'Inspecteur Mitchell** (Andrew V. McLaglen) - **Strange New World** (Robert Butler/TV) - **Crossfire** (William Hale) *1976* - **Raid on Entebbe/Raid sur Entebbe** (Irvin Kershner/TV) - **Blazing Magnum/Spécial Magnum** (Martin Herbert, alias Alberto de Martino) - **Napoli Violenta/S.O.S. Jaguar Opération Casseur** (Umberto Lenzi) - **Italia a Mano Armata** (Franco Martinelli) - **La Legge Violenta della Squadra Anticrimine/Magnum 44 Spécial** (Stelvio Massi) - **Il Cinico, l'Infame, il Violento** (Umberto Lenzi) - **Mark, Colpisce Ancora** (Stelvio Massi) - **The Glove/Gant d'Acier** (Ross Hagen) - ***The Rockford Files***, épisode **A Portrait of Elizabeth** (Série TV) - ***The Six Million Dollars Man/L'Homme qui Valait trois Milliards***, épisode **The Return of Big Foot** (1ère partie, Série TV) - ***The Bionic Woman/Super Jaimie***, épisode **The Return of Big Foot** (2ème partie, Série TV) - ***Wonder Woman***/idem, épisode **The Feminum Mystique** (Herb Wallerstein, Série TV) *1977* - **79 Park Avenue** (Paul Wendkos/TV) - **House Made of Dawn** - **Abejas Asesinas** ou **The Bees** (Alfredo Zacharias) - **Moonshine County Express/Lutte au Finish** (Gus Trikonis) - ***Fantastic Journey***, épisode **Dream of Conquest** (Série TV) *1978* - **The Immigrants** (Alan J. Levi/TV) - **Fast Company/idem** (David Cronenberg) - **Shalimar** (Krishna Shah) - **Blood Beach/La Plage Sanglante** (Jeffrey Bloom) - ***Fantasy Island/L'Ile Fantastique***, épisode **Cinderella Girls** (Série TV) - **Ziegfeld : The Man and his Women** (Buzz Kulik/TV) *1979* - **The Electric Horseman/Le Cavalier Electrique** (Sidney Pollack) - ***Hawaï five-O/Hawaï Police d'Etat***, épisode **The Dark and the Bite** (Série TV) - ***Fantasy Island/L'Ile Fantastique***, épisodes **Pentegram, Casting Director & The Mermaid** (Série TV) *1980* - **Apocalisse Domani/Pulsions Cannibales** (Anthony Dawson, alias Antonio Margheriti) - **Battle Beyond the Stars/Les Mercenaires de l'Espace** (Jimmy T. Murakami) - **Golden Gate** (Paul Wendkos/TV) *1981* - **Beyond Evil/Les Forces de l'Au-Delà** (Herb Freed) - ***Dynasty/Dynastie*** (Série TV) - ***Fantasy Island/L'Ile Fantastique***, épisodes **Surrogate Father & Cyrano** (Série TV) *1981/82* - ***Falcon Crest*** (Série TV) *1982* - **The Man with the Deadly Lens** ou **Wrong is Wright/Meurtres en Direct** (Richard Brooks) - **Tenebrae/Ténèbres** (Dario Argento) - **Assassinio al Cimetero Etrusco/Crime au Cimetière Etrusque** (Sergio Martino) - **Rooster** (Russ Mayberry/TV) *1983* - **Desire** (Eddie Romero) - **Savage in the Orient** (Sidney Hayers/TV) - **Una di Troppo** (Pino Tosini) - **Prisoners of the Lost Universe** (Terry Marcel) - **Hardcastle and McCormick** (Roger Young/TV) - **The Big Score/Big Score** (Fred Williamson) *1984* - **A Nightmare on Elm Street/Les Griffes de la Nuit** (Wes Craven) - **Solomon Northrup's Odyssey** (Gordon Parks/TV) *1985* - **Brothers in Law** (E.W. Swackhamer/TV) - **Fever Pitch/La Fièvre du Jeu** (Richard Brooks) *1986* - **Atomic Cyborg/idem** (Martin Dollman, alias Sergio Martino) *1987* - **A Nightmare on Elm Street 3 : Dream Warriors/Freddy 3 : Les Griffes du Cauchemar** (Chuck Russell) *1989* - **My Mom is a Werewolf/Maman est un Loup-Garou** (Michael Fischa) - **Death House** (John Saxon & Fred Olen Ray) - **Criminal Act** ou **Tunnel** (Mark Byers) - **Faces of Horror** (documentaire TV) *1990* - **Aftershock/idem** (Frank Harris) - **The Final Alliance/Alliance Finale** (Mario de Leo) - **Blood Salvage** ou **Mad Jake/Mad Jake** (Tucker Johnston) - **The Arrival/idem** (David Schmoeller) *1991* - **Critical Condition** (Michael Apted) - **Welcome to Spring Break** (Umberto Lenzi) - **Payoff/Dette de Sang** (Stuart Cooper/TV) - **Lovebirds** ou **Blackmail** (Ruben Preuss/TV) *1992* - **Animal Instincts** (Gregory Hippolyte) - **Maximum Force/idem** (Joseph Mehri) - **Hell Master** ou **Them** (Douglas Schulze) - **Frame-up II : The Cover up/Cover up** ou **Un Homme Prêt à Tuer** (Paul Leder) - **Gengis Khan** (Ken Annakin/TV) *1993* - **No Escape No Return/Dans la Ligne de Mort** ou **Sans Issue, Sans Retour** (Charles T. Kanganis) - **The Baby Doll Murders** (Paul Leder) - **Crossing the Line** - **Jonathan fra gli Orsi** ou **Jonathan of the Bears** (Enzo G. Castellari) *1994* - **Beverly Hills Cop 3/Le Flic de Beverly Hills 3** (John Landis) - **A Killing Obsession** (Paul Leder) - **Wes Craven's New Nightmare** (Wes Craven)

rutger hauer



Androïde en rogne contre son créateur, auto-stoppeur psychopathe, ivrogne carburant au gros rouge, héros national hollandais, chasseur de primes, preux chevalier, terroriste sadique... Définitivement adopté par le cinéma américain, parfois pour le pire (**Wedlock**, **Buffy, Tueuse de Vampires**), le Hollandais Rutger Hauer ne trouve pas tous les jours des rôles du niveau de ceux qu'il tenait dans **Blade Runner** et **Hitcher**. Souvent tenté par la science-fiction, il promène sa carrure de plus en plus imposante dans des productions souvent très raisonnables qui tranchent avec des débuts très polissons sous la direction de Paul Verhoeven. Actuellement sur une pente savonneuse, Rutger Hauer doit veiller au grain, à ne pas signer n'importe quel contrat pour amasser quelques dollars de plus.

1968/70 - **Floris** (Paul Verhoeven, série TV) *1973* - **Turkish Delight/Turkish Délices** (Paul Verhoeven) *1975* - **Repelsteweltje** (Harry Kumel) - **Der Wilde Blonde Mit der Heissen Machine/La Môme Pissenlit** (Adrian Hoven) - **Wilby Conspiracy/Le Vent de la Violence** (Ralph Nelson) - **Keetje Tippel** (Paul Verhoeven) - **Das Amulet doo Todoo** (Ralph Gregan & Gunther Vasen) - **Cancer Rising** (Herbert Curiel) - **Konterbande** (Gunther Vasen) *1976* - **Max Havelaar** (Fons Rademaker) - **Mysteries** (Paul de Laussanet) - **Une Femme entre Chien et Loup** (André Delvaux) *1977* - **Soldaat van Oranje/Soldiers of Orange** ou **Erik's Heroes** ou **Le Choix du Destin** ou **En Mission Secrète pour sa Majesté** (Paul Verhoeven) - **Jewel in the Deep** (Bram Van Erkel) *1978* - **Pastorale 43** (Wim Verstappen) *1979* - **Girigpastra and Degier** (Wim Verstappen) - **Spetters/idem** (Paul Verhoeven) *1980* - **Nighthawks/Les Faucons de la Nuit** (Bruce Malmuth) - **Chanel Solitaire/idem** (George Kaczender) *1982* - **Blade Runner/idem** (Ridley Scott) - **Eureka/idem** (Nicolas Roeg) - **Inside the Third Reich** (Marvin Chomsky/TV) *1983* - **The Osterman Weekend/Osterman Weekend** (Sam Peckinpah) - **A Breed Apart/Une Race à Part** (Philippe Mora) *1984* - **Ladyhawke/Ladyhawke, La Femme de la Nuit** (Richard Donner) - **Flesh and Blood/La Chair et le Sang** (Paul Verhoeven) *1986* - **The Hitcher/Hitcher** (Robert Harmon) *1987* - **Wanted : Dead or Alive/Mort ou Vif** (Gary Sherman) - **Escape from Sobibor/Le Rescapé de Sobibor** (Jack Gold/TV) *1988* - **La Leggenda del Santo Bevitore/La Légende du Saint Buveur** (Ermano Olmi) *1989* - **Blind Fury/Vengeance Aveugle** (Phillip Noyce) - **In una Notte di Chiaro di Luna** (Lina Wertmuller) *1990* - **Bloodhounds of Broadway** (Howard Brookner) - **Maktub, The Law of the Desert/La Loi du Désert** (Duccio Tessari/TV) *1991* - **Salute of the Jugger** ou **The Blood of Heroes/Le Sang des Héros** (David Peoples) - **Wedlock/Wedlock, À la Vie, à la Mort** (Lewis Teague/TV) - **Split Second/Killer Instinct** (Ian Sharp & Tony Maylan) - **Past Midnight/ idem** (Jan Eliasberg) *1992* - **Buffy, The Vampire Slayer/Buffy, Tueuse de Vampires** (Fran Ruben Kuzui) - **Artic Blue** (Peter Masterson) - **Voyage/ idem** ou **Péril en Mer du Sud** (John MacKenzie) *1993* - **Blind Side/Angle Mort** (Geoff Murphy/TV) - **Nostradamus** (Roger Christian) - **Surviving the Game** (Ernest Dickerson) *1994* - **Amelia Earhart** (Yves Simoneau/TV) - **The Beans of Egypt** (Jennifer Warren) - **Fatherland** (Christophe Menaul/TV) - **Paradise Pages** (Rutger Hauer) - **Mr. Stitch** (Roger Avary) - **Angel of Death** (Bob Misorowski) - **A Taste for Sin** (Glen Pitre)

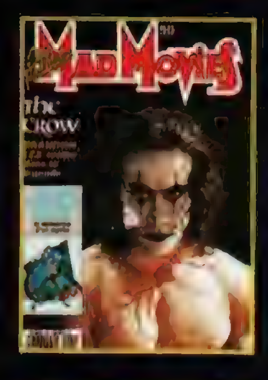


COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES IMPACT

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead.
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV





ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

MAD MOVIES — Bon de Commande

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

VIDÉO

RAYON INÉDITS



▲ *Jeff Wincott dans* **Feu à Volonté** ▲

Des acteurs ? Christopher Lloyd - Michael Caine - Lou Diamond Phillips - Michael Ironside - Billy Zane - Louis Gossett Jr.

Des réalisateurs ? Lewis Teague - Russel Mulcahy - Robert Wise - Elliot Silverstein

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivment le grand

feu à volonté

Une nouvelle production *Image Organization* toute spécialement cuisinée pour mettre en vedette le narcissisme viril de Jeff Wincott (**Police Parallèle, Martial Outlaw**), interprète de Alec McNeil, démissionnaire du FBI après la mort de sa partenaire, tuée par sa faute. Traînant son blues sur des chantiers des ponts et chaussées, il reprend d'autorité du service afin de tirer son père des sales pattes d'une dizaine de mercenaires, dont deux femmes. Ceux-ci, commandés par une brute du nom de Kruger, détiennent une dizaine d'otages dans une usine de retraitement des matières plastiques, et menacent d'empoisonner l'atmosphère de Los Angeles avec une savante composition chimique si une forte rançon en diamants ne leur est pas versée. Evidemment, McNeil s'introduit dans l'usine pour jouer les trouble-fête, façon Bruce Willis dans **Piège de Cristal**. Comme Kurt Anderson n'est pas John McTiernan, que Jeff Wincott répète à l'infini les mêmes coups de tatane, que les volées de plomb se résument aux sempiternels champs/contrechamps, qu'un budget mesquin dicte des péripéties prévisibles et dépourvues d'imagination, **Feu à Volonté** serait plus à subir qu'à visionner agréablement. Un polar d'arts martiaux de plus en témoignage de l'essoufflement du genre.

PFC Vidéo présente ***FEU A VOLONTE (OPEN FIRE*** - USA - 1993) avec Jeff Wincott - Patrick Kilpatrick - Mimi Craven - Lee DeBroux - Arthur Taxier **réalisé** par Kurt Anderson

la cavale de T. Bone & Weasel

Une cavale qui ne restera pas dans les annales du crime. Faute de ténors de la criminalité, nous avons deux truands ringards, le voleur de voitures Thomas J. Bone et le magouilleur Weasel. Le premier sort de prison, le second reçoit la visite d'un huissier. Par peur de se retrouver seul, Weasel colle aux basques du fraîchement libéré. Comme chien et chat, les deux escrocs, faute de n'être pas capables de monter le hold-up d'une épicerie minable, cherchent du boulot dans une région arriérée des Etats-Unis. Chemin faisant, ils croisent un receleur de voitures impitoyable en affaires, une grosse fermière raciste et nymphomane, un flic obèse, blagueur et menaçant, un politicien populiste et démagogue, un mystique boxant dont ils se font le complice...
Entre le buddy-movie classique et le road-movie dans la grande tradition américaine, **La Cavale de T. Bone & Weasel** se place évidemment à cent coudées des meilleurs films de Lewis Teague (**Cujo, Du Rouge pour un Truand**), mais son tableau d'une Amérique aussi rurale que déjantée, profondément réactionnaire, ne manque parfois pas de piquant. Produit par Ted Turner pour son réseau câblé, cette **Cavale** de deux attachants minables oscille entre tendresse et irritation.

Delta Vidéo présente ***LA CAVALE DE T. BONE & WEASEL (T. BONE & WEASEL*** - USA - 1992) avec Gregory Hines - Christopher Lloyd - Nead Beatty - Rip Torn - Larry Hankin **réalisé** par Lewis Teague

dangerous touch

Scénariste-producteur du très intéressant **Ambition** (cf. *Impact* 52), Lou Diamond Phillips passe à la vitesse supérieure avec ce **Dangerous Touch**, très chaude histoire de manipulation dont il s'attribue la vedette dans le rôle de Mick. Celui-ci fait d'Amanda Grace, une jolie psychologue nymphoname, écrivain à succès et animatrice de radio, son esclave sexuelle. Il la pousse de plus en plus loin, y compris dans les bras d'une prostituée. De ses ébats saphiques, il conserve une cassette vidéo. Mais, par l'intermédiaire d'Amanda, Mick vise surtout à atteindre un de ses patients, un gros bonnet du crime, à qui il doit un séjour en prison et une valise bourrée de dollars. Sans scrupules, Mick serait à deux doigts de toucher au but, mais il commet l'erreur de sous-estimer sa chaude maîtresse, désormais détentrice de son magot...
Si Lou Diamond Phillips, narcissique dans la peau de l'étalon comploteur, se s'était pas attribué le rôle principal de **Dangerous Touch**, le film aurait certainement gagné en crédibilité car, bien huilée, la mécanique de la machination tourne rond. En dépit d'un emprunt à Quentin Tarantino lors d'un passage à tabac de Mick par les bouledogues de Stone, ce thriller érotique surclasse aisément la majorité des représentants du genre.

PFC Vidéo présente ***DANGEROUS TOUCH*** (USA - 1993) avec Lou Diamond Phillips - Kate Vernon - Andrew Divoff - Max Gail - Berlinda Tolbert **réalisé par** Lou Diamond Phillips

american yakuza

L'ombre de John Woo plane lourdement sur ce polar branché, classieux, fasciné par le monde clos et mystérieux des yakuzas, la pègre japonaise. Façon Larry Fishburne dans **Dernière Limite**, le flic Nick Brandt change d'identité. Il devient Nick Davis et sauve la vie du gangster Shuji Sawamoto. Reconnaissant, celui-ci lui offre un poste dans une organisation en guerre latente contre le mafioso Campanela. Entre le Japonais et l'Américain se noue une très forte amitié que le premier pousse jusqu'à l'intronisation du second au rang de yakuza. Un honneur. Rappelé à l'ordre par ses supérieurs qui lui ordonnent de suspendre sa mission, Brandt leur désobéit pour porter secours à son ami dont le gang est menacé d'extermination par une féroce concurrence criminelle...
Frank Cappello soigne les effets de montage, souvent à base de flashes blancs aveuglants dans les séquences violentes, les éclairages, adopte des cadrages acrobatiques à bon escient. Des bons points. Malheureusement, sa passion pour John Woo l'amène à commettre des scènes d'action à la limite du plagiat et à lever un peu complaisamment le voile sur les rapports équivoques entre Shuji et Brandt, ouvertement décrits comme gays.

TF1 Vidéo présente ***AMERICAN YAKUZA*** (USA - 1993) avec Viggo Mortensen - Ryo Ishibashi - Michael Nouri - Franklin Ajaye - Christina Lawson - Robert Forster **réalisé par** Frank Cappello



▲ *Gregory Hines & Christopher Lloyd dans* ***La Cavale de T. Bone & Weasel*** ▲



▲ *Viggo Mortensen dans* ***American Yakuza*** ▲



▲ *Brad Johnson & Brenda Bakke dans* ***La Ville sans Loi*** ▲

western, l'offensive télé : la revanche de l'ouest & la ville sans loi

▲ La télévision américaine pourvoit très largement les écrans en westerns, bien plus que le cinéma encore. Ceux-ci, généralement conçus pour un public familial, rentrent dans le rang du conformisme et de l'illustration stéréotypée. **La Revanche de l'Ouest** en est le parfait exemple et, tout naturellement, découle des méfaits des hommes de main du chemin de fer chargés d'intimider les fermiers guère enclins à la vente de leurs terrains. Ainsi donc, en 1867, le fermier Luck Hatcher assiste au meurtre de sa femme malade et de son jeune fils par les sbires de Payton McCay. Douze ans après, Luck Hatcher refait surface, arrange sa propre mort pour empocher une solide récompense avec un complice chasseur de primes. Il ignore toutefois que son propre fils présumé mort est désormais marshall et qu'il travaille, sous une fausse identité, pour McCay... Malgré une certaine authenticité dans les détails, notamment le quasi-esclavage des Chinois comme ouvriers du rail, **La Revanche de l'Ouest** se se résume à une bien conventionnelle vengeance...

▲ Nettement plus intéressant est **La Ville sans Loi**, segment de la série ***Ned Blessing***. Ce téléfilm baigne dans une atmosphère poisseuse, morbide lorsqu'on découvre la tête du shérif dans un bocal de formol, attraction d'un saloon. Un Far West misérable sert ici de décor. Blesser une mule pour priver un fermier du labour de sa terre est donc le prétexte d'une rivalité entre Ned Blessing de retour au pays, ses quelques partisans (un couple noir, un Indien ironique, un juge alcoolique, une pute au grand cœur) et le très cruel Borchers, secondé par ses trois fils, qui fait régner la terreur dans la région. On est loin du western romantique aventureux. Jack Bender s'applique à salir le linge propre du genre. Ici, des hommes tirent la charrue pour pallier à l'absence d'une mule, l'un tente d'avaler un dernier verre avant de s'écrouler une balle dans le buffet. Borchers avoue à mots à peine couverts à l'un de ses fils le meurtre de sa femme... Singulier ce western naturaliste, en rupture totale des règles strictes imposées au genre par la télévision.

CIC Vidéo présente ***LA REVANCHE DE L'OUEST*** (***DEAD MAN'S REVENGE*** - USA - 1993) avec Michael Ironside - Bruce Dern - Randy Travis - Keith Coulouris - Doug Mc Clure **réalisé par** Alan J. Levi

PFC Vidéo présente ***LA VILLE SANS LOI*** (***THE ADVENTURES OF NED BLESSING : RETURN TO PLUM CREEK*** - USA - 1993) avec Brad Johnson - Bill McKinney - Wes Studi - Luis Avalos - Brenda Bakke **réalisé par** Jack Bender



▲ *Michael Ironside dans* ***La Revanche de l'Ouest*** ▲

rage and honor 1 & 2



▲ *Richard Norton & Cynthia Rothrock dans* ***Rage and Honor*** ▲

▲ Deux polars d'arts martiaux taillés sur mesure pour le couple Cynthia Rothrock/Richard Norton. La première incarne Kris Fairchild, professeur d'arts martiaux puis agent de la CIA en Indonésie. Le second, Preston Michaels, un flic australien en mission spéciale aux Etats-Unis. Dans le premier **Rage and Honor**, les duettistes de la savate mettent leurs forces en commun pour éradiquer le vilain trafiquant Conrad Drago dont la complice favorite, une femme flic, est salement compromise par une bande vidéo la montrant liquider un comparse. Dans **Rage and Honor 2**, Kris Fairchild infiltre incognito une banque américaine de Jakarta dont le propriétaire blanchit l'argent de la drogue. Tandis qu'une rivalité entre gangs envoie au cimetière de nombreux malfrats, Kris retrouve Preston réfugié dans la capitale indonésienne, enseignant les arts martiaux à Tommy Andrews, fils du banquier ripoux...
Archaïques sont les intrigues des **Rage and Honor** dont les scénaristes rassemblent dans le même sac tous les lieux communs du genre : les policiers véreux, la course à la preuve pour le premier, l'homme de main Thor (une brute blonde, sosie de Matthias Hues), le trafiquant racé amateur de golf pour le second... Si **Rage and Honor 1** distille une confondante tristesse, une banalité telle qu'il en oublie d'exploiter le conflit cornélien entre Kris Fairchild et Conrad Drago (sœur et frère) et l'apparition d'une tribu de walkyries grunge, sa séquelle s'extirpe tout de même plus adroitement du caniveau des poncifs par un malin coup de théâtre final. Au diapason, les combats sont nettement mieux réglés, les uppercuts et jeux de jambes de Rothrock/Norton mieux mis en valeur avec, notamment, un coup de tête de la karatigresse blonde dans les parties sensibles d'un adversaire. Douloureux. Donc, si vous vous devez de choisir un seul **Rage and Honor**, le second l'emporte aisément sur un modèle d'une déprimante médiocrité.

TF1 Vidéo présente ***RAGE AND HONOR*** (USA - 1992) avec Cynthia Rothrock - Richard Norton - Brian Thompson - Catherine Bach **réalisé par** Terence H. Winkless

TF1 Vidéo présente ***RAGE AND HONOR 2*** (***RAGE AND HONOR II, HOSTILE TAKEOVER*** - USA - 1992) avec Cynthia Rothrock - Richard Norton - Patrick Muldoon - Frans Tumbuan **réalisé par** Guy Norris

blue ice



▲ *Michael Caine dans* ***Blue Ice*** ▲

▲ Plutôt une bonne surprise de la part de Russell Mucalhy, réalisateur des piteux **Highlander** le **Retour** et **Ricochet**. Produit pour la chaîne câblée *HBO*, **Blue Ice** prend pour héros Harry Anders, ancien des Services Secrets britanniques et propriétaire d'un club de jazz à Londres. Tranquille depuis une dizaine d'années, il se retrouve malgré lui impliqué dans une sale affaire de trafic d'armement nucléaire, par l'intermédiaire de l'incendiaire Stacy, épouse de l'ambassadeur des Etats-Unis, et maîtresse d'un membre de la CIA tué pour avoir mis son nez là où il ne fallait pas. De fil en aiguille, Harry Anders comprend que son ancien patron, un très respectable Lord recasé dans le protocole diplomatique, tire les ficelles...
Blue Ice possède les qualités propres au thriller naviguant entre le polar et l'espionnage : une ambiance menaçante, des fausses pistes, une découverte très progressive de la vérité... Nouveau dans le genre, Russell Mulcahy réussit l'examen, largement aidé il est vrai par un Michael Caine qui maquille à peine la reprise tardive du rôle de l'espion flegmatique Harry Palmer qui fit sa notoriété dans **Ipcress Danger Immédiat** et ses deux séquelles. Fidèle à lui-même, le cinéaste fignole les images et les mouvements de caméra, enlevant avec brio une séquence semi-onirique d'interrogatoire et un clou final usant d'un véhicule jusque là inexploité au cinéma, un gigantesque transporteur de containers maritimes. Bien.

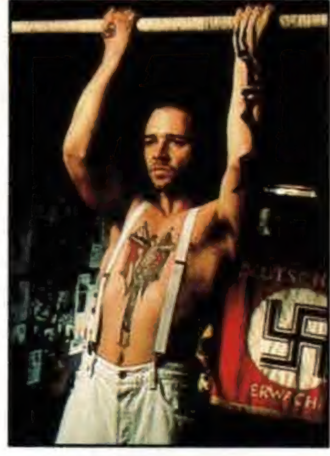
TF1 Vidéo présente ***BLUE ICE*** (USA - 1992) avec Michael Caine - Sean Young - Ian Holm - Bob Hopkins - Alun Armstrong **réalisé par** Russell Mulcahy

100 contre 1

▲ La biographie de Lionel Rose, champion de boxe poids plume de souche aborigène, possède de quoi alimenter un grand film. Cependant, John Dixon, sans doute limité dans ses mouvements par la supervision de l'intéressé, n'en retient que la face superficielle. Son récit, il le fragmente en deux segments, ascension et déclin. La condition aborigène l'intéresse peu, le racisme des Australiens à l'encontre des premiers habitants du continent pas plus... Tout **100 contre 1** tourne donc autour des victoires successives de Lionel Rose, avec pour point d'orgue le combat remporté contre le japonais Harada à Tokyo, de son entraînement à la dure. Et, également, de ses travers. Fêtard, naïf, fumeur, porté sur le strass, les honneurs et la boisson, il endure sans cesse des problèmes de poids. Les moments les plus forts du film. Mais, timoré, John Dixon met la pédale douce dans la description de la déchéance du champion, ses rapports ambigus avec l'épouse de son entraîneur (une femme de l'âge de sa mère), son naufrage dans un cirque, son séjour derrière les barreaux pour s'être associé avec un malfrat poussemégots. Une vraie poire. Les combats sur le ring sont loin d'atteindre l'intensité de ceux d'un **Raging Bull**. Dans les complets voyants du promoteur américain Parnassus, Telly Savalas, dans son avant-dernier rôle, éclipse ses partenaires, y compris Paul Williams, interprète peu convaincant et trop benêt de Lionel Rose.

PFC Vidéo présente ***100 CONTRE 1*** (***ROSE AGAINST THE ODDS*** - Australie - 1992) avec Paul Williams - Tony Barry - Telly Savalas - Kris McQuade - Steve Jacobs **réalisé par** John Dixon

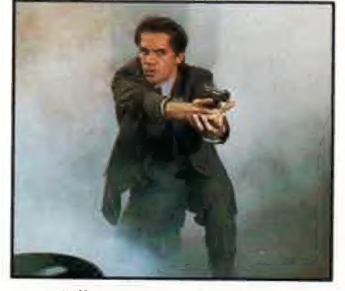
romper stomper


▲ *Russell Crowe dans **Romper Stomper*** ▲

Le cinéma australien ne se décline pas uniquement en George Miller, Peter Weir, Bruce Beresford et autres transfuges passés à Hollywood. Le pays de **Mad Max** et de **Crocodile Dundee** génère aussi des découvertes aussi passionnantes que **Romper Stomper**, évocation ultra-réaliste du quotidien d'une bande de skinheads dans les faubourgs de Melbourne à la tête de laquelle on trouve le fanatique Hando. Pro-nazi, prônant la suprématie des races pures, il déteste autant la cuisine italienne, les voitures japonaises que les Vietnamiens qui commercent sur son territoire. Intègre son équipe une jeune femme paumée, épileptique, en rupture d'un père riche et incestueux. Après une lamentable fuite devant une horde d'asiatiques vengeurs, les skinheads connaissent une véritable descente aux enfers : leur cache est dénoncée à la police, le junior de la troupe abattu par les flics. Davey, amoureux de la petite nouvelle, se rebiffe contre Hando, assassin d'un épicier dans sa cavale...
Le réalisateur, Geoffrey Wright, ne prend pas parti. Aucun discours idéologique dans **Romper Stomper**, simplement le désir de décrire le plus crûment possible les agissements d'une dizaine de skinheads déphasés, d'emboîter leurs pas dans leurs fiestas, leurs ratonnades. Geoffrey Wright montre, fait oeuvre de documentaire et c'est justement de cette "neutralité" que naît ce sentiment mêlé de condamnation-compassion. Dans la forme, **Romper Stomper** secoue sacrément par la vigueur des bastons, d'une rare authenticité lorsque la caméra plonge au centre de la mêlée. Très efficace cette mise en scène brute, ces images prises sur le vif. Au finish, **Romper Stomper** s'achève en tragédie antique, en empoignade fatale sur une plage, devant des touristes japonais. Geoffrey Wright sait également marier l'ironie à la cruauté. Indéniablement, une rélévation.

New Tone & Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présentent ***ROMPER STOMPER*** (Australie - 1991) avec Russell Crowe - Jacqueline McKenzie - Daniel Pollock - Alex Scott - Leigh Russell **réalisé par** Geoffrey Wright

flashfire


▲ *Billy Zane dans **Flashfire*** ▲

Du réalisateur Elliot Silverstein, on connaît surtout l'impressionnant western écologique **Un Homme nommé Cheval**, un autre western, le parodique **Cat Ballou avec Jane Fonda**, et **Enfer Mécanique**, un ersatz adroit de **Duel**. Depuis quelques années, le cinéaste se consacre essentiellement à la télévision. Pour son retour au cinéma, Silverstein ne se distingue guère de la masse des artisans honnêtes chargés d'alimenter le marché vidéo. Il s'agit une fois encore de raconter l'histoire d'un flic intègre et jusqu'au-boutiste, Jack Flinder, sur la piste d'un pyromane et des assassins de son partenaire Art Cantrell. Il se trouve que les deux affaires sont intimement liées, que la suspecte, une prostituée de luxe du nom de Lisa Cales pourchassée par les tueurs, se réfugie auprès de lui. Nommé sergent et affecté au Service des Recherches pour calmer ses ardeurs, Jack découvre qu'un collègue au-dessus de tout soupçon complote contre lui...
De facture très routinière, **Flashfire** vaut surtout par quelques notations sur la solitude du flic trop honnête, par la présence d'une nouvelle venue du nom de Kristin Minter dont l'abattage fustige toutes les fugitives apeurées vues sur un écran jusqu'à présent. Du travail honnête, mais il est loin le temps d'**Un Homme nommé Cheval**...

TF1 Vidéo présente ***FLASHFIRE*** (USA - 1993) avec Billy Zane - Louis Gossett Jr.- Kristin Minter - Louis Giambalvo - Tom Mason **réalisé par** Elliot Silverstein

rooftops



Si **Rooftops** fut titré **East Side Story** lors de son passage éclair en salles, ce n'est pas le fait du hasard, son réalisateur, Robert Wise, ayant tourné **West Side Story** en 1961. Presque trente ans après, il retrouve la zone new-yorkaise, Alphabet City, peuplée de dealers, d'orphelins et de junkies. Orphelin depuis son plus jeune âge, "T" vit sur les toits pourris d'immeubles abandonnés. Malgré lui, il se retrouve dans le secteur de Lobo, féroce dealer, dont il s'entiche de la cousine, la jolie Elaria, chargée de faire le planton pendant que les affaires se font. Convaincu que "T" l'a vendu aux flics, Lobo se met en tête de châtier sévèrement l'audacieux...
Toute ressemblance avec **West Side Story** n'est évidemment pas due au hasard. Mais la bagarre pure dégage les numéros musicaux, le réalisme de la description de ces faubourgs nauséeux de New York élimine le romanesque candide d'autrefois... Bref, Abel Ferrara et son **China Girl** sont passés par là. Pas trop nostalgique des sixties, ni passéiste, Robert Wise tient compte du film de Ferrara, même si son grand âge (65 ans) le pousse à une vision quelque peu anachronique de la situation. Trop gentil le vieux monsieur, y compris dans les empoignades à base de Capoeira, un art martial brésilien très chorégraphique interdisant le contact.

Delta Vidéo présente ***ROOFTOPS*** (USA - 1989) avec Jason Gedrick - Troy Beyer - Eddie Velez - Luis Guzman - Tisha Campbell **réalisé par** Robert Wise

▲ *Jalal Merhi dans **Opération Golden Phœnix*** ▲

l'œil du dragon & opération golden phoenix : *Jalal Merhi, le narcisse du kickboxing*

T.C. 2000, Talons of the Eagle, Dans les Griffes du Tigre... En trois-quatre ans, l'indonésien Jalal Merhi se taille une jolie part dans le gâteau du kickboxing. Très imbu de son coup de pied, de sa présence à l'écran malgré des implants maladroitement collés et un charisme pourtant défaillant, Jalal Merhi tourne beaucoup, s'octroyant souvent les postes de producteur-scénariste-comédien pour mieux se servir la soupe. Aujourd'hui, après l'échéance de son contrat chez *Shapiro Glickenhaus*, il œuvre pour *Le Monde Entertainment*, récente maison de production dont il doit être l'un des principaux actionnaires, sinon le principal.

Le premier film de Jalal Merhi pour *Le Monde*, **L'Œil du Dragon**, n'est pas une merveille. Il s'y octroie le rôle de Lyle Camille, promis à un bel avenir dans la société de son père et à un beau mariage avec un sosie maigrichon de Darryl Hannah. Après la mort de son jeune frère par overdose, il rumine une juste vengeance contre le trafiquant Salamaar (une sorte de Billy Drago eurasien, décoloré en blond frisé), lequel vient de mettre sur le marché une drogue particulièrement nocive, le Nirvana. Pour approcher le malfrat, Lyle se perfectionne dans les arts martiaux avec un vieux maître et son pote Bolo Yeung, avant de participer à un tournoi où le champion de Salamaar fait des ravages...
Rien que du déjà-vu dans cette série B dont le potentiel humoristique se mesure au sérieux narcissique de Jalal Merhi, toujours prompt à recycler les clichés les plus réchauffés du genre, y compris les séances d'entraînement à la **Shaolin**. Seule une séquence cocasse de baston dans une benne à ordures se distingue quelque peu dans **L'Œil du Dragon**.

Réalisateur de **Opération Golden Phœnix**, Jalal Merhi se tire mieux d'affaire que Ron Hulme, le ringard de **L'Œil du Tigre**. A lui encore le rôle de l'intrépide Mark Assante, convoyeur de charges précieuses trahi par son partenaire et copain Ivan Jones, à la solde du gangster Chang. Ce dernier, en réunissant deux médaillons antiques, espère bien découvrir le fabuleux trésor de l'Empire Ottoman, enfoui dans un site historique quelque part au Liban. Passant pour coupable du meurtre de ses comparses, Mark Assante gagne Beyrouth où il essaie de subtiliser le deuxième médaillon à une jolie princesse avant que Chang et ses sbires n'y parviennent... Rien de bien original dans ce film d'arts martiaux qui se donne le parfum de la grande aventure en s'expatriant dans des cadres somptueux. Fidèle à lui-même, et s'essayant au déguisement pour filer entre les doigts de la police (on croirait Peter Sellers !), Jalal Merhi soigne tout particulièrement les combats, souvent percutants et bien réglés, surtout lorsqu'il se situe au milieu de ruines antédiluviennes. Une petite gâterie sadique pour amateurs : le cupide Ivan Jones se débarrasse d'un créancier crapuleux en lui enfonçant son stylo dans les tripes !

Delta Vidéo présente *L'OEIL DU DRAGON (FEARLESS TIGER* - Canada - 1993) avec Jalal Merhi - Jamie Farr - Monika Schnarre - Lazar Lockwood - Bolo Yeung **réalisé par** Ron Hulme

Delta Vidéo présente *OPERATION GOLDEN PHŒNIX* (Canada - 1993) avec Jalal Merhi - Loren Avedon - James Hong - Al Waxman - Karen Sheperd **réalisé par** Jalal Merhi


▲ *Jalal Merhi dans **L'Œil du Dragon*** ▲

killing France ?

Cher *Impact*, je suis satisfait de ton intro sur **Killing Zoé**, concernant le jeune cinéma français. Permets moi s'il-te-plait de développer un tout petit peu. C'est vrai qu'aujourd'hui, faire un premier film en France relève de l'exploit et demande un investissement personnel quasi-surhumain (même pour un court métrage) s'il veut présenter un peu d'action et de violence surréalistes. Pourquoi ? Parce qu'un film français doit répondre à un standard intellectuel, moral et esthétique, correspondre aux envies inconscientes d'un public le plus large possible en matière de réalités quotidiennes. Ainsi, producteurs et distributeurs sont convaincus que pour intéresser le public 15/25 ans (la plus grosse part du marché), il faut s'intéresser aux problèmes de cette génération (amourettes adolescentes, l'incompréhension des parents, le refus de la société et autres bullshit...) et les sublimer, en bien ou en mal (voir à ce sujet vos brillants résumés concernant **L'Eau Froide** et **Trop de Bonheur**). Résultat des courses : des films chiants à mourir, proches de la branlette intellectuelle (branlette inutile d'ailleurs, puisque ces films bandent un peu mou). Côté public ? C'est la tranche 45 et plus qui se déplace pour voir ces montages d'art et d'essai en se disant que la jeunesse est bien compliquée. Les 15/25 ans, eux, se ruent sur **The Crow**, et bientôt **Speed** et **Killing Zoé**. Pourquoi ? Parce qu'on trouve dans ces films ce qu'il n'y a pas à la sortie de son HLM : des héros, des explosions à tous les coins de rue, de la justice, des rapports humains francs (manichéens), bref du rêve ou du cauchemar, mais pas une pseudo-réalité qui nous emmerde, perpétuellement entre le noir et le blanc, le pour et le contre. Si **The Crow** avait été un film français, Draven aurait passé la moitié du film à se demander si c'était bien d'être un mort-vivant, s'il n'allait pas être en infraction avec la religion, si sa copine mérite vraiment cette vengeance, parce qu'après tout, peut-être le faisait-elle cocu avec toute la bande... NON ET NON ! **The Crow** n'est pas français et Draven ne se pose pas de questions égocentriques : on lui a fait du mal, il doit se venger. Point. Et c'est le rêve de tous les gosses : pouvoir faire appliquer la justice et l'honneur de soi.

Je suis personnellement en train de chercher du fric pour tourner mon premier court métrage, l'histoire d'un serial-killer (je sais, c'est à la mode, mais ça me plait...). Réponse des producteurs démarchés : - Votre héros n'est pas positif, soyez plus romantique - Pourquoi toute cette violence ? Rendez votre héros plus humain, il ne peut traiter les femmes ainsi ! - Les serial-killers n'intéressent pas les gens, changez de sujet.

Je n'ose leur parler de Quentin Tarantino, du **Silence des Agneaux**, de John Woo, de Kubrick, de **Taxi Driver**... Mais je m'en fous. Mon film, je le tournerai tel que je l'ai écrit, et même s'il ne fait marrer qu'un ou deux gosses dans un petit ciné de banlieue en avant-première d'une série B, je serai heureux. Longue vie à *Impact* et *Mad Movies*, votre démarche comble tous les amateurs du genre.

Thibaut Amant

OUVREZ-LA !



■ *The Crow : un film fantastique pur qui a fait de nombreux adeptes* ■

accroc de the crow

Fan de *Mad* et d'*Impact* depuis près de huit ans, je vous écris partagé entre le plaisir et la tristesse. Alors voilà, au début du mois, j'entends parler d'un film avec Brandon Lee. Je me dis "Putain ça doit cartonner sec, faut que j'y aille". Alors le 4 août, je me pointe au cinéma le plus proche. **The Crow** commence et là, du début à la fin, je suis resté stupéfait. La beauté, la violence, le mystère, ces atouts majeurs qui ont fait de ce film un chef-d'oeuvre m'ont mis KO. Bon d'accord, pas de karaté et alors ? Je m'en fous : qui aurait vu ce justicier planer à la Van Damme ? Malheureusement, Brandon Lee n'a pas eu le temps de goûter à la gloire certaine avec ce film. Quelle connerie. Tel père, tel fils. Le film et sa BO sont géniaux : The Cure, Stone Temple Pilots, Nine Inch Nails, Rollins Band, Medecine... Putain, quel panard ! Bon, j'arrête là et je dis : j'ai été voir **The Crow** trois fois, j'écoute sa BO tous les jours, je collectionne tout sur le film. Je suis atteint du syndrome **The Crow** et bouleversé par son drame.

Fabien F.

Et tu n'es pas le seul, à en croire les nombreuses lettres que nous avons reçues, à être devenu accroc du film d'Alex Proyas. A quand un fan club ?

passés à la trappe

Tout d'abord, un grand bravo pour votre magazine, que je considère tout simplement comme étant le meilleur sur le marché depuis longtemps. Je suis un fidèle depuis plusieurs années, mais voilà, une ombre au tableau, je voudrais savoir pourquoi vous n'avez pas de critiques correctes (c'est-à-dire au moins une page et plusieurs photos) de films tel que **Guet-apens**, **Piège en Eaux Troubles**, **Extrême Limite**, **Les Trois Mousquetaires**, **Intersection**, etc, qui sans être des chefs-d'oeuvre cinématographiques, sont des films qui méritent que vous vous y intéressiez de plus près au lieu de nous balourder des **Killing Zoé** et Cie. Ceci dit, vous restez largement au-dessus du lot et ce malgré l'augmentation justifiée de 5 F. (...)

Michael d'Heret

*Traiter deux mois d'actualité en 50 pages nous impose des choix qui sont en effet à l'occasion discutables, même si sur le fond, nous préférerons toujours un **Killing Zoé** à un **Piège en Eaux Troubles**. D'autre part, des dates de sortie avancées nous font parfois rater le coche, comme c'est le cas dans ce numéro avec **Tueurs Nés**, qui mériterait sans doute qu'on s'y attarde plus, mais qui sera déjà sorti depuis un mois quand tu liras ces lignes.*

rectification

C'est avec un retard certain que je viens de lire le dernier numéro d'*Impact* (les vacances...) et plus particulièrement la rubrique "Les indiscrétions de Choumchoum". Au milieu d'un tas d'informations plus invraisemblables (et donc véridiques) les unes que les autres, je sursaute à la lecture de l'entrefilet sur Terri Hatcher. En effet, si la belle Terri a effectivement tourné en 1992 dans un film intitulé **The Cool Surface**, la chose en question ne saurait être classée dans la rubrique "porno" et de loin ! Dans cette œuvre au suspense plus ou moins diabolique, réalisée par Erik Anjou, la vedette de ***Loïs et Clark*** dévoile tout au plus sa poitrine à deux ou trois reprises. Dans un ou deux plans du film, elle est censée être nue, mais le réalisateur laisse notre imagination travailler (des draps, des ombres, des bras, des mains bien placées l'y aidant). La version que j'ai visionnée est sortie en Angleterre en juin dernier, chez *Columbia Tri-Star*. Elle ne paraît pas avoir été édulcorée.

Autre info : Terri Hatcher se dévoile intégralement dans le nouveau Phil Joanou, **Heaven's Prisonners**, à sortir en décembre auxc States.

Eddy Dubois

T'es gentil, mais du coup, tu nous laisses sur les bras un Choumchoum passablement ébranlé par tes révélations. Comme tu as pu t'en apercevoir, John accorde énormément d'importance dans sa collection de fantasmes aux petites culottes des actrices, ainsi qu'à leur passé fait de nudités frontales et de grands écarts. On attend sa contre-attaque avec impatience...

Vidéophages, voici de quoi satisfaire votre appétit de Suspense...







Arsenic pour PFC VIDEO

Vous raffolez de bonnes angoisses ? Alors vous aimerez **LA DISPARUE**, le face à face haletant entre **KIEFER SUTHERLAND**, à la recherche de sa petite amie, et **JEFF BRIDGES**, un psychopathe machiavélique. Vous apprécierez la séduction irrésistible de **LORRAINE BRACCO**, sublime femme fatale à laquelle se trouve confronté **JAMES BELUSHI** dans le torride **TRACES DE SANG**. Et si ça ne vous suffit pas, **BEST OF THE BEST 2** vous permettra de gouter l'affrontement ultime entre l'explosif **ERIC ROBERTS** et l'impressionnant **RALPH MOELLER**.

EN VENTE PARTOUT DÈS LE 22 SEPTEMBRE

DISPONIBLES EN VIDÉOCASSETTES ET DISQUES LASER VIDÉO



36 15 FOX

JOUEZ ET GAGNEZ AU 36 68 99 66 2,19F /minute

LE STUDIO